

Chapitre 2

Généralités zootechniques

L'élevage acte de production

FFC info

N° 26 du 10 Octobre 1985

Sans désespérer, il convient de rappeler perpétuellement que la Cuniculiculture toute entière, qu'il s'agisse de l'exploitation d'animaux de race ou de sujets de croisement, demeure une activité d'élevage, c'est à dire un acte de production.

ELEVER, c'est PRODUIRE. Le cuniculiculteur qu'il soit sélectionneur d'animaux de race, de souches, multiplicateur, démultiplicateur pour employer un terme actuel, ou producteur de lapins de boucherie, utilise des mâles et des femelles qu'il accouple judicieusement pour obtenir une descendance appropriée au but qu'il poursuit, à l'objectif qu'il s'est fixé, avec le maximum de réussite et donc le minimum de rebuts. Il est dans tous les cas un producteur de matières vivantes. Il accomplit ce faisant un acte de production, qui n'a rien d'automatique, rien d'abstrait, ni rien de fatal. C'est un transformateur, il se veut valorisateur et non détérioreur du matériel vivant qu'il manipule de générations en générations. Pour atteindre son but, il met en jeu des biens et services qu'il essaie, dans la mesure de ses possibilités, d'utiliser à bon escient.

En aucun cas, l'élevage n'est un simple jeu, un amusement pour seulement occuper les temps dits de loisirs, mais requiert des obligations et engendre des contraintes. Les soins des animaux et le suivi de leur comportement nécessitent un temps de présence et des moments de réflexion. Le métier d'Éleveur, même s'il s'agit d'une activité annexe, réclame en outre certaines prédispositions individuelles jointes à des qualités de méthode et de sérieux:

L'Éleveur doit toujours faire preuve d'un esprit d'observation aigu, lui permettant de développer son sens des comparaisons et d'affermir son jugement ; en outre, être patient, perspicace et suffisamment enthousiaste, avoir de la suite dans les idées et le goût de l'effort.

Agir avec méthode, c'est d'abord organiser son élevage au plan matériel en fonction des possibilités offertes et en procédant par étapes successives. C'est aussi collationner dans un registre toutes les observations que l'on fait dans un clapier et les exploiter convenablement.

Etre sérieux, cela veut dire ne pas tricher, ni avec le temps, ni avec son installation, ni avec ses animaux.

Les solutions de facilité et toutes les formes d'escamotage du travail entrepris pour accomplir un acte de production ne peuvent conduire qu'à de sombres déconvenues et inévitablement à des échecs.

Le lapin, dès qu'il est question de reproduction pour le perpétuer, n'est pas un objet de collection, ni un animal de salon .

Dossier d'élevage

Lapins et Lapereaux

N° 2 Août 1964

Comme j'ai eu l'occasion de l'écrire dans ces colonnes, il y a environ un an, l'heure du CONTRÔLE DE PERFORMANCE a sonné pour le lapin. Ainsi à la réunion organisée à Angers le 9 Novembre 1963, par le Syndicat National des Eleveurs Agréés de Lapins de Chair, il a été constaté avec satisfaction que la majorité des éleveurs inscrits à ce Syndicat remplissaient les fiches de contrôle et les retournaient régulièrement au centre accrédité.

Au cours d'un exposé très écouté, le spécialiste du C.N.R.Z. Monsieur ROUVIER, a su dégager les raisons qui militent en faveur de la tenue minutieuse de ces fiches, dont le dépouillement permet d'avoir des vues objectives, non seulement sur la valeur d'un élevage, mais aussi sur les possibilités et l'évolution zootechnique d'une population raciale déterminée. Une sélection utilitaire n'a pas grand sens, est il besoin de le rappeler, si les animaux auxquels elle s'adresse ne subissent pas un contrôle de performances. Et ceci est tellement vrai que de nombreux livres généalogiques exigent, pour les animaux qui postulent à l'inscription, des résultats de performances chiffrés et officiels.

Le développement actuel de la production de chair de lapins en France oblige les éleveurs fournisseurs de reproducteurs, quelle que soit l'importance de leur élevage, à se PREPARER à des contrôles zootechniques officiels, qui leur seront vraisemblablement imposés dans les années à venir.

Or, se préparer, c'est d'abord réfléchir pour pouvoir prendre pleinement conscience du problème soulevé, qui est bel et bien un problème d'élevage en général, et agricole.

Trop souvent, malgré les avis répétés d'individus qui avaient le courage de voir les choses en face, les dirigeants d'organisations nationales du petit élevage ont refusé d'admettre l'évolution de l'élevage dans son ensemble, non seulement en France, mais à travers le monde. Leur désarroi actuel qui se traduit soudain par des réactions féodales incontrôlées, ne laisse planer aucun doute sur la validité de leurs manifestations perpétuellement périmées ! L'avenir se chargera de prouver si, à la place de moult dissertations écrites ou orales sur l'impérieuse nécessité des « changements de sang », il n'eût pas mieux valu pousser tous les éleveurs de lapins de race à créer chez eux un dossier d'élevage pour accumuler progressivement des renseignements sur les reproducteurs dont ils se servaient, faire ainsi de la généalogie contrôlée, et à se préparer à un contrôle officiel ultérieur. Il est prouvé d'une façon péremptoire que les cuniculiculteurs qui ont toujours tenu la tête dans les compétitions les plus diverses sont ceux qui ont tenu régulièrement un dossier personnel d'élevage et s'en sont servi largement pour effectuer leurs accouplements. Ce n'est, en effet, pas par hasard si notre collègue VACHER qui a obtenu en 1961 le Prix du Président de la République à Paris, a remporté la même performance en 1963 à Nevers, après avoir enlevé le .G.P.H. des races moyennes à Strasbourg quelques semaines auparavant ; si, par ailleurs, le lot de carcasses classé super champion à Vic Fezensac est un croisement ou le Fauve de Bourgogne entre dans une très large part ; et si, parmi les animaux vivants exposés, le Grand Prix des Races Françaises revient à un Fauve de Bourgogne, c'est que cet autre éleveur réputé qu'est A. DELHALLE n'a pas hésité à répandre partout une souche bien établie et aujourd'hui fort connue, qu'il a bâtie grâce à un dossier d'élevage très fouillé, lequel lui a permis très rapidement d'avoir d'excellents résultats au contrôle de performances du .S.N.E.L.C.A.

Tout se chiffre aujourd'hui en élevage, et la base même d'accouplements raisonnés relève d'une étude approfondie des résultats obtenus par chaque reproducteur. Le jugement purement subjectif, réalisé avec le meilleur flair, n'est pas en mesure d'assurer une régularité de perfectionnement dans le travail de sélection. Sans origine contrôlée, un animal, aussi beau soit il, n'a pas forcément un potentiel génétique qui correspond à son apparence extérieure. Ce n'est certes pas sans raison que le Testage, qui est une opération coûteuse et très délicate, dans sa réalisation, s'étend de plus en plus à travers le monde pour la majorité des espèces d'animaux domestiques. Les utilisateurs d'animaux favorablement testés savent, en effet, qu'ils évitent ainsi bien des mécomptes dans l'avenir.

Prendre conscience de l'impérieuse nécessité d'établir son propre Dossier d'Elevage, c'est pour l'éleveur l'assurance d'un travail bien fait. C'est, pour le sélectionneur, la certitude que son flair aura des effets décuplés quand il utilisera les services d'un géniteur sur lequel il possédera des données aussi nombreuses que précises quant à son comportement passé et présent.

Nous avons dit plus haut que le Dossier d'Elevage était une phase préparatoire indispensable à la mise en route des Contrôles de Performances, effectués par des organismes officiels. Il est ensuite un complément d'informations personnelles pour le sélectionneur, dont il ne peut se priver. Lui seul complète harmonieusement les renseignements fournis par les contrôles sur les caractères d'élevage ; fertilité, précocité, rusticité, persistance fonctionnelle. Ceci en fournissant des indications à l'éleveur sur le comportement d'une lignée pour une aptitude déterminée, ou au contraire pour une déficience bien caractérisée. Aussi, en permettant de renouveler des accouplements qui ont donné satisfaction.

Pour toutes ces raisons brièvement exposées, le Dossier d'Elevage est un instrument de travail que tous les cuniculiculteurs doivent utiliser. Pour les races, c'est tout simplement la condition de leur survie, et, par voie de conséquence, le maintien de nombreuses réserves de gènes dont l'individualité se doit d'être protégée.

La notion de souche

Lapins et lapereaux

N° 10 Juillet Août 1955

En cuniculiculture comme dans n'importe quel autre élevage, la constitution, le perfectionnement, puis l'utilisation des souches de valeur sont une condition essentielle de réussite.

C'est au sélectionneur digne de ce nom qu'il appartient de constituer ou de perfectionner une souche, et à l'éleveur producteur de savoir en tirer parti.

Bon nombre d'éleveurs, soutenus en cela par la majorité des zootechniciens, considèrent cet aspect héréditaire de l'élevage comme une question tout à fait secondaire du perfectionnement des races, et il est navrant de constater qu'il n'y ait que quelques rares savants biologistes, ainsi que quelques vieux routiers de l'élevage, comprenant l'importance, cependant évidente, de la concentration massive des caractères désirés chez les géniteurs de classe.

Pour se faire une idée de cet état d'esprit quelque peu déconcertant, je n'ai pas peur de l'affirmer, il n'est besoin que de parcourir les études ou rapports publiés dans toutes les branches de la production animale. La majorité, pour ne pas dire les neuf dixièmes, reposent sur la recherche de nouveaux éléments biochimiques, susceptibles d'être incorporés aux aliments composés de plus en plus perfectionnés, ou sur l'amélioration constante de l'habitat et de bien d'autres conditions de vie des animaux domestiques. Cela retentit inévitablement sur les nombreuses statistiques relatant l'accroissement d'une production déterminée : lait, viande, œufs, fourrures, etc., qui ne portent, à de rares exceptions près, que sur ces facteurs extérieurs, unique reflet d'une parfaite mise en valeur du potentiel héréditaire, sans pour cela que celui-ci soit transformé !

Loin de moi l'idée de vouloir minimiser l'importance d'une alimentation rationnelle ou d'un habitat confortable, mais je suis bien obligé d'admettre, en tant qu'éleveur, que la formation des souches à haut rendement et bien homogénéisées, constitue l'ossature de tout élevage.

Dans une remarquable étude parue dans deux récents numéros de la Vie Canine, l'éminent Professeur LIENHART définit en ces termes le but de la Génétique appliquée « Fixer à l'état pur (homozygote), sur un même sujet, un ensemble de caractères héréditaires choisis, tout en conservant à l'individu qui en est porteur, ses qualités de vigueur et une fécondité normale ». Cette définition retentit sur la notion de souche, qui implique une stabilité aussi grande que possible de tels caractères désirés dans un cheptel déterminé, c'est-à-dire l'utilisation de géniteurs quasiment homozygotes pour lesdits caractères, ceux-ci pouvant être améliorés progressivement par la sélection, tout au moins ceux dépendant de l'action de plusieurs gènes à action additive, mais ne jamais présenter d'écarts régressifs que sur un faible pourcentage, qui s'amenuise, à mesure que la souche se façonne.

Ceci est évidemment le résultat, à partir d'un cheptel dont on ne connaît pas exactement le potentiel héréditaire, d'une suite d'accouplements supportés par un certain nombre de générations, en de ça desquelles il n'est pas possible de parler de souche.

On conçoit immédiatement que la fondation d'une souche requiert, de la part du sélectionneur, une observation continue et minutieuse de chaque reproducteur, jugé avant tout sur sa descendance; une patience exemplaire; de la suite dans les idées; un raisonnement permettant de réaliser des déductions par comparaison avec les résultats obtenus; une certaine place pour effectuer le plus d'accouplements possible, seuls susceptibles de favoriser un tri approprié. Il faut, en outre, admettre, tout au moins au début, un fort pourcentage de déchet, dû à l'élimination, non seulement des sujets ne présentant pas les caractères désirés chez eux et dans leur descendance, mais de ceux possédant une létalité plus ou moins accusée se traduisant par une faible rusticité, une mauvaise prolificité, un certain rachitisme, en un mot tout ce qui traduit dans l'opinion courante des signes de dégénérescence. Plus l'éleveur est impitoyable dans son choix au début, plus il a des chances d'aboutir rapidement, toute proportion gardée !

Evidemment, tout ce qui précède n'est pas fait pour encourager les partisans du moindre effort, ou simplement ceux qui se figurent qu'il suffit d'acheter un couple d'excellents animaux pour obtenir des rejetons identiques, pas plus du reste, que ceux qui, comme je l'ai écrit au début de cet article, s'ingénient à minimiser le côté héréditaire de l'élevage. Il faut savoir, en effet, que ce n'est pas faire de la vulgarisation que de ne pas mettre les

intéressés devant la réalité des choses, et qu'en élevage comme dans toute entreprise organisée, les histoires mirifiques, engendrant un optimisme outrancier et désuet, ne paient pas !

Tous les grands noms de la cuniculiculture française n'ont pas procédé autrement que je viens de le décrire, et si les connaissances génétiques, facilitent quelque peu la tâche d'un éleveur, en expliquant bien des choses, il n'en reste pas moins vrai que les qualités maîtresses d'un fondateur ou d'un améliorateur de souches, sont toujours les mêmes. Quand on s'extasie, à juste titre, devant les créations cuniculicoles de la première moitié du siècle Havane, Chinchilla, Zibeline, Rex, etc..., il convient d'insister au premier chef sur l'effort accompli pour fixer un prototype, ou du moins essayer de le faire, et par conséquent élaborer une souche. Cela nécessita alors un travail gigantesque, car le Mendélisme à peine ébauché dans le monde animal, ne put servir utilement les cuniculiculteurs, qui n'utilisèrent pas certaines données tout à fait banales aujourd'hui, à condition d'en accepter l'évidence. Ainsi, ne sachant pas qu'un couple de lapins unicolores ne peut engendrer de sujets à ventre blanc, que deux albinos ne procréent jamais de lapins pigmentés, en un mot, que deux géniteurs présentant le même caractère récessif n'ont pas la possibilité de laisser réapparaître les allèles dominants, ces pionniers ont accompli parfois des accouplements évitables désormais. Mais à côté de ces quelques contretemps, une minutie absolument prodigieuse, occasionnée par l'idée inébranlable de la race pure, poussa ces vétérans à « intra cultiver » pendant de nombreuses générations, jusqu'à ce qu'ils considèrent leur but atteint.

Cette conception fut vivement prise à partie, aux alentours de 1925, par des personnes très fières d'appliquer le Mendélisme dans la gent cuniculicole, sans se douter qu'elles n'en avaient assimilé que les rudiments et surtout qu'elles n'avaient pas une étoffe suffisante pour mener à bien des expériences d'hérédité. Cela aboutit à des déductions hâtives qui, en ce qui concerne le Rex, notamment, faussèrent pendant des années la bonne marche de son élevage. C'est ainsi que M. KOHLER écrivait en 1927 : " Les premiers éleveurs de la race (Rex) avaient, à mon sens, commis la grande erreur de vouloir, pendant des années, fixer la race par intra-culture, une mutation n'ayant pas besoin d'être fixée ». Ceci eut été vrai si le caractère Rex avait été déterminé par un seul gène récessif allélomorphe d'un gène dominant, déterminant la fourrure normale du lapin.. En réalité, il n'en a jamais rien été, et tout éleveur de Rex peut, par la simple observation journalière de ses sujets constater la diversité des fourrures, surtout lorsque le cheptel est hétérogène, ce qui ne saurait dépendre d'une hérédité mendélienne simple, mais bien d'une hérédité polymérique (gènes multiples à action cumulative), comme l'a depuis longtemps démontré le Professeur LIENHART. Cette même interaction génique existe pour l'intensité de toutes les couleurs, la taille des lapins, et est particulièrement remarquable chez le lapin hollandais, dont la panachure, si harmonieusement dessinée a été mise au point par une sélection étonnante.

De ce rapide tour d'horizon dans le passé, il faut bien retenir et surtout ne pas minimiser le travail méthodique accompli par les fanciers de l'époque des grandes créations, qui leur a permis d'atteindre magistralement l'objectif recherché. Je crois que la conclusion à tirer de cette période de luxuriance cuniculicole nous est fournie par Mlle LEMARIE, qui m'écrivait tout récemment " La principale qualité que j'ai eue dans ma vie d'éleveur, a été l'entêtement et l'esprit de suite, à défaut de la science "

Devant des résultats aussi péremptaires obtenus par les vétérans sans l'appui d'aucune donnée scientifique pouvant les seconder efficacement, il eut été logique de concevoir, à la fin de la première moitié du siècle et depuis lors, une amélioration considérable du cheptel cuniculicole, amenant les souches à un haut degré de perfection.

C'est tout l'inverse qui se produit et les souches se raréfient à mesure que leurs fondateurs disparaissent ou se retirent. Certes, il existe beaucoup d'éleveurs, parmi lesquels on trouve de grands lauréats d'exposition, mais ne peuvent être considérés comme fondateurs ou améliorateurs de souche, tout au moins par rapport à leur présentation, que ceux qui, depuis plusieurs années, se classent toujours en tête avec les mêmes variétés, n'en déplaise aux gens qui affirment dans le vide que tel ou tel parmi ces sélectionneurs authentiques, promène son même parquet, voire tout son lot, depuis plusieurs années dans les expositions, comme si un parquet ou une unité pouvait impunément se présenter dans des conditions telles qu'il obtienne à tous les coups et pendant un temps incroyable un P.H. ! Il ne faut vraiment pas connaître grand chose à l'élevage et à la préparation des concours pour lancer en publique de semblables propos. Remarquons, en passant, que cet état d'esprit qui se refuse à reconnaître honnêtement les réalisations obtenues à la force du poignet par le sélectionneur, dépeint bien l'aversion existant chez beaucoup d'éleveurs pour la constitution des souches.

Et pourtant ! Quand j'ai commencé, il y a dix ans, l'élevage du Rex, j'ai eu la bonne fortune de rentrer en relation avec deux authentiques sélectionneurs, possédant de véritables souches, qu'ils avaient bâties de toute pièce et ayant une réelle personnalité génétique, pour employer l'expression imagée de J-F. RAMBAUD. Il s'agissait de Mme MOULIN de BURZET et de mon bon ami, L. BARON, aux avisés conseils duquel je dois ma première formation. cuniculicole. J'insiste sur le fait que ces deux souches étaient à ce point solidement établies,

qu'à dix, ans de distance, et malgré certains croisements plus ou moins judicieux, qui auraient pu balayer tout le travail de fixation accompli, il est aisé de retrouver et de nettement distinguer dans différents clapiers, les types " BARON » et " de BURZET ». Ce n'est nullement minimiser la sélection des éleveurs de Rex de la région parisienne, que d'écrire qu'ils sont tributaires, dans les variétés Havane, Bleu et Gris Perle, moi le premier, des efforts intelligemment menés par ces deux éleveurs naisseurs de talent. En dehors de ces deux souches précitées, je dois avouer qu'il n'existe, à ma connaissance, qu'une autre souche de Rex (Castor) dans l'est de la France. C'est pourquoi, quand RAMBAUD écrit qu'il ne connaît plus de véritables souches de Fauve, cela peut, de prime abord, faire hausser les épaules de bien des éleveurs, mais en y regardant de plus près, je crains, malheureusement, qu'il ne soit pas loin de la vérité, pour bon nombre de races en tout cas !

A quoi cela est-il dû et comment y remédier ? Je tiens tout de suite à préciser qu'il ne faut pas imputer directement l'éleveur de cet état de fait et encore moins attribuer à l'amateurisme la cause de la raréfaction des souches. Je suis moi même éleveur amateur et suis persuadé que le jour où les amateurs disparaîtront, l'élevage cuniculicole sombrera ! On a trop tendance, depuis quelques années, dans toutes les branches de l'élevage et plus particulièrement dans le domaine des animaux de basse-cour, à vouloir établir un fossé entre les professionnels et les amateurs, entre l'aspect sportif et utilitaire d'un élevage. En réalité ce sont là des diversions n'engendrant, le plus souvent, que des discussions stériles, sans apporter aucune conclusion pratique à l'amélioration d'un cheptel. Il est bien évident qu'un amateur de volailles de race Hollandaise, sélectionnant pendant des années l'ampleur de la huppe, est tout aussi capable, le jour où il le désirera, d'accroître la ponte d'un troupeau de Sussex ! Quand BARON, il y a quelques trente ans, remporta une bague d'or au concours de ponte, avec une Faverolles, qui se classa première pour la ponte d'hiver, je ne crois pas qu'on lui ait demandé s'il était amateur ou professionnel, sportif ou utilitaire. Qu'un élevage industriel soit réalisable avec des lapins, je l'admets bien volontiers, mais je n'en connais pas pour l'instant, pas plus que de véritables professionnels. De toute façon, si j'ai cru bon d'ouvrir cette parenthèse, c'est pour essayer de mettre fin à un antagonisme erroné, ne reposant sur aucun fondement, et qui n'a absolument rien à voir avec la sélection.

Les cuniculteurs, qui sont, jusqu'à plus ample informé, tous des amateurs, présentent suffisamment de bonne volonté et font l'impossible, en général, pour élever convenablement, selon le temps, la place et les moyens dont ils disposent. J'en connais suffisamment pour savoir qu'ils n'hésitent pas à faire de grands sacrifices pour l'achat de reproducteurs, l'installation de leur clapier, etc.. et ne demandent qu'à être conseillés pour toujours mieux faire. Hélas ! ce sont les conseils qui sont souvent néfastes, et qui arrivent à déformer l'esprit de l'éleveur de telle façon, qu'il n'a aucune chance, même si ses intentions premières le prédisposaient à devenir un authentique sélectionneur, à améliorer, même à maintenir une souche, et encore moins à la créer. C'est là, j'en suis persuadé, la cause profonde du malaise actuel de la sélection, et de la disparition progressive des souches cuniculicoles.

D'où émanent ces conseils ? C'est bien là une question que l'on est en droit de se poser.

Dès que l'élevage du lapin de race pure prit une extension considérable, à la suite des créations et améliorations, des clubs se constituèrent et se développèrent d'une façon prodigieuse. Très rapidement, il se créa une vulgarisation cuniculicole, bientôt entièrement dirigée par un intellectuel, M. Eugène MESLAY, auquel il est juste de rendre hommage encore aujourd'hui, car personne ne l'a égalé dans ce domaine. Faisant autorité, l'Empereur des lapins, puisque tel était son titre bien établi par les cuniculteurs de l'époque contribua largement de par ses écrits à donner au lapin une place de choix parmi les animaux de basse-cour. en encourageant continuellement la sélection. Voici ce qu'en pense Mlle LEMARIE : « Il avait une intelligence plus qu'ordinaire, un cerveau curieux, toujours en éveil, chercheur, fureteur et sa connaissance complète de la langue anglaise l'a aussi beaucoup aidé; chercher les idées et les écrits en France et à l'étranger, les rassembler, les comparer et les commenter à fond étaient son affaire. Il a été à ce sujet un grand maître, qui n'avait pas d'égal à son époque; tout ce qu'il a écrit forme la base solide de laquelle toutes les études et essais actuels doivent partir ». Cette description émanant d'une aussi célèbre personnalité cuniculicole, qu'est Mlle LEMARIE, se passe de commentaires.

Après MESLAY, la vulgarisation du lapin sombre entre les mains d'une pléiade de chroniqueurs, dont la plume facile brode sur le lapin comme elle le fait sur l'autruche et le vison. Rien n'arrête ces esprits débordés d'imagination, pas même l'hybridation du chien et du renard, du lièvre et du lapin, et au mépris -des règles les plus élémentaires de l'élevage, ils prônent les croisements les plus abracadabrants. Beaucoup plus conciliants que les vrais praticiens, qui savent ce que représente comme labeur la conduite d'un élevage bien mené, et qui ne croient pas aux solutions de facilité, les chroniqueurs font de nombreux adeptes, en passe de devenir autant de victimes des potions hâtivement établies d'un élevage facile et rentable. A quoi cela aboutit-il ?

Bien entendu, les multiples nouveaux éleveurs marchent de déconvenues en déconvenues, buvant parfois des

bouillons tels qu'ils ne s'en remettront jamais. Parmi les praticiens avertis, deux clans se créent; celui des gens intègres qui ne croient pas au miracle et ne peuvent digérer les énormités qu'ils lisent. Alors, ils se retirent à l'ombre de leur clapier sans plus jamais donner signe de vie, emportant avec eux la flamme qui les a toujours animés, et qu'ils distribuent à quelques rares disciples susceptibles de reprendre de leurs mains le flambeau de la sélection. Les autres, tout aussi connaisseurs, mais plus réalistes, et faisant abnégation de tout scrupule, pensent à tirer un profit certain de leur réussite en vendant des reproducteurs à la demande, sans se soucier de ce que les acquéreurs en font, sachant fort bien que leur renommée cuniculicole bien établie empêchera les plaintes et grincements de dents d'arriver jusqu'à eux, et dans le cas contraire, sachant, devant l'inexpérience de leurs clients, le prendre de très haut ! Alors, les chroniqueurs ont la part du lion. car ce sont eux, et eux seuls, les consolateurs des affligés, et devant les échecs de leurs lecteurs, ils se font fort de trouver des causes flagrantes ! Votre clapier n'est pas nettoyé assez souvent, son orientation est désastreuse, la nourriture n'est pas assez variée, l'aération est déficiente, etc.. Il y a évidemment du vrai dans ces remarques, mais ce ne sont que des détails très secondaires, comparativement à la méconnaissance totale des bases de la sélection.

Les plus obstinés en tiennent cependant compte, et, de très bonne foi, améliorent tout ce qui ne cadre pas, sauf bien entendu la souche, à supposer qu'elle puisse être améliorée par des mains encore bien inexpérimentées, et pour cause. De toute façon, selon le chroniqueur, désormais conseiller technique, l'élevage cunicole, même aussi hâtivement conçu, est rentable, voire un placement or. En voulez-vous la preuve, alors allez visiter telle entreprise possédant plusieurs milliers de reproducteurs, où tout est organisé « industriellement ». L'éleveur curieux, et toujours de bonne foi, s'en va réconforté, avec au besoin une lettre de recommandation, qui, lorsqu'elle est cachetée, peut tout aussi bien contenir cette phrase courante dans certaine profession « Mon cher ami, je vous envoie un client sérieux, qui paie bien ! » Nanti de tant d'encouragements, la visite s'effectue dans un climat d'euphorie. Vraiment, c'est une entreprise de première importance; quelle tenue !

Tiens, voilà des visiteurs anglais. Mais oui, l'élevage fait de l'exportation, qui mieux est, son directeur laisse entendre qu'il est en pourparlers pour monter une société en Amérique. Vraiment l'élevage du lapin présente des possibilités insoupçonnées.

Devant un tel étalage, il ne vient pas à l'esprit du visiteur de se demander qui est le propriétaire, voire le commanditaire de cette affaire, et encore moins de chercher à savoir si cet élevage équilibre ses dépenses. On quitte cet établissement enthousiasmé avec, cela va sans dire, quelques-uns de ses produits, un mâle et deux femelles au minimum. Dès, le retour, une lettre de sincères remerciements est adressée au conseiller chroniqueur, avec des promesses sincères de rationalisation de l'élevage : Achat, d'un clapier sain et spacieux, bien orienté et nettoyé fréquemment ; quant à la nourriture, elle sera désormais abondante et variée.

Et la chronique continue en encourageant de nouveaux adeptes à installer des clapiers pour accroître leurs revenus, à la condition que ceux-ci soient bien orientés, bien nettoyés, etc., etc., Tout cela n'empêche pas les nouveaux déboires de se produire. Retour au conseiller, qui renvoie l'éleveur au spécialiste -industriel. Je vois ce dont il s'agit, affirme ce dernier, c'est la race qui ne convient pas à ce que vous voulez réaliser. Prenez celle-là, elle pousse toute seule ! Nouvel achat et nouvelle déception. Cette fois le conseiller intervient directement et suggère, à tête réfléchie, un habile apport de sang étranger. L'acquisition s'effectue dans un centre d'élevage situé à 700 kms de l'établissement précité; comme cela, aucun doute à avoir. Tiens le résultat est favorable (ce qui se conçoit du fait de l'hétérosis qui, en première génération, cache sans les éliminer tous les facteurs létaux, mais n'a rien à voir avec le nombre de kilomètres séparant les deux élevages !). La chronique cite triomphalement cet exemple. bientôt suivi par quantités d'autres, qui fournissent indubitablement la clé de la réussite en élevage..., jusqu'au jour où le brassage des sangs est tel, que l'hétérosis ne se produit plus automatiquement, Dans ce cas, il faut employer les grands moyens, conseille la chronique, la race est dégénérée, il n'y a qu'à la régénérer par un habile et nouvel apport du sang généreux d'une autre race; on refixera ensuite!...

Ainsi vogue l'élevage et disparaissent les souches.

Cet état d'esprit, il est facile de le constater, est créé de toute pièce par la lecture d'articles ou d'ouvrages, dits de vulgarisation, ou par des conseils oraux, tous plus défectueux les uns que les autres, et qui contribuent à induire en erreur une multitude de gens de bonne foi, auxquels il faudrait bien mieux décrire l'élevage tel qu'il est avec ses différentes phases d'élaboration, d'amélioration, puis de perfectionnement des souches. Pas plus qu'il n'existe de différence entre la sélection d'un amateur ou celle d'un professionnel, il n'y a pas de races qui poussent toutes seules, pas de races qui n'aient pas besoin d'une nourriture spéciale, pas de races de fantaisie ou de rapport. Ce qu'il y a, par contre, ce sont des SOUCHES, plus ou moins perfectionnées dans les différents caractères qui ont été travaillés : la précocité, la taille, la tonalité de la teinte, la finesse de la fourrure, la rusticité, etc.. Ces caractères étant obtenus à leur maximum désiré, après des années d'accouplements, jusqu'à ce

qu'ils se reproduisent fidèlement.

Pour parvenir à ce résultat, les seuls appuis réels sont les qualités maîtresses inhérentes aux sélectionneurs, dignes de ce nom, qualités que j'ai énoncées au début de cet article, ainsi que les apports scientifiques des vrais généticiens, qui, je le répète, ont pour but de guider et de mieux faire comprendre le pourquoi des choses, sans pour cela être des formules miracle.

En 1955, la cuniculiculture doit se libérer de tous les slogans battis de toute pièce par des chroniqueurs en mal de copie, tels que « Le mâle donne la couleur, la femelle donne la taille », « On accroît la taille des lapins en ne laissant que deux petits à la mère, et on arrive ainsi, en plusieurs générations, à faire des géants », « Les poils et les ongles blancs chez un lapin de couleur dénotent de la dégénérescence » (je précise que ce début de dépigmentation est un des premiers effets de la panachure, et non de la dégénérescence !), « Le lapin Rex est un lapin sans jarre », « Augmenter l'épaisseur et la solidité des peaux par les antibiotiques » etc.. Cette cuniculiculture doit également faire face à tous les conseils de croisements, émis par ceux qui pensent, hélas ! encore que l'on mélange les sangs comme on coupe du vin avec de l'eau, sans vouloir admettre ou songer un seul instant aux disjonctions héréditaires, qui ne manquent jamais de se produire, même après des générations de sélection, et qui à fortiori apparaissent souvent dès la deuxième génération d'un croisement.

Après la terrible épizootie de myxomatose, qui n'a atteint l'élevage du lapin domestique que très faiblement, relativement aux dégâts causés chez les garennes, mais qui a causé néanmoins un malaise certain du fait de la fermeture des expositions, du ralentissement de l'élevage et des conséquences des traitements préventifs sur la croissance des jeunes et la rusticité des reproducteurs, il ne s'agit pas de claironner : « Eleveurs. à vos clapiers ! » ou « Plantez des topinambours ! », mais il est indispensable de reconsidérer la notion de souche en cherchant une grande homogénéité des nichées, une vitalité remarquable des lapereaux, et en rejetant impitoyablement tout ce qui ne correspond pas aux desiderata que l'on s'est fixés. Voilà la base fondamentale d'une cuniculiculture prospère.

Les bases héréditaires de l'élevage

Lapins et lapereaux

N°15 Mai Juin 1956

Les extraits, qu'a publié dans son dernier numéro Lapins et Lapereaux, du livre Le Lapin, écrit par des auteurs suisses, montrent à quel point le problème fondamental de l'hérédité n'est pas pris à la légère dans un pays où les productions animales sont en plein épanouissement.

D'un autre côté les études très poussées et d'une étonnante portée pratique, qu'a bien voulu produire le professeur LIENHART dans la présente revue, ont amplement prouvé jusqu'à quel point l'hérédité peut avoir une action primordiale et ceci dans les moindres détails, qui passent souvent inaperçus pour un observateur de second plan.

Il ne fait, alors, pas l'ombre d'un doute que tout éleveur, digne de ce nom, doit porter son entière attention sur les reproducteurs qu'il utilise dans son clapier, et par voie de conséquence réaliser ses accouplements avec le plus grand doigté.

Effectivement, rien n'est nouveau sous le soleil, et avant même que les lois de l'hérédité mendélienne soient répandues à la connaissance du public, les sélectionneurs de tous les temps ont toujours axé leur travail sur une étude extrêmement poussée de l'arbre généalogique de leur cheptel. Les Anglo-Saxons, grands maîtres en pedigree, ont toujours obtenu des résultats, on ne peut plus probants. En France, de grands noms de l'élevage se sont, grâce à une sélection généalogique méticuleusement suivie, assurés des améliorations absolument sensationnelles dans le rendement de leur troupeau. Qu'il me suffise de citer, au hasard des diverses productions animales, les élevages de M. Bernard LAVOINE qui fit de la race bovine Normande un bétail de renom international, de M. Marcel BOUSSAC, qui contribue, depuis de nombreuses années à répandre dans le monde entier la qualité du cheval de pur sang français. Sur le plan du petit élevage, des sélectionneurs de grande classe, comme MM. PONSIGNON et LAFFONT démontrent chaque année, tant chez eux qu'aux concours de ponte, que la sélection généalogique paie largement. Ajouterai-je l'exemple de la grande cunicultrice française, Mlle J.J. LEMARIE que je cite toujours et pour cause, dont les cahiers d'élevage, pourvus de notes appropriées sur chaque reproducteur, ont été entretenus avec minutie pendant plus d'un demi-siècle.

Quand on se penche avec la plus grande impartialité sur tous ces exemples probants, dont se sont avantageusement inspirés des pays comme la Suisse et l'Allemagne, et que l'on constate les résultats obtenus de nos jours par ces deux pays riverains, notamment en cuniculculture, où la quasi-parfaite homogénéité de leur présentation dans les concours expositions émerveillent à juste titre, on est bien obligé d'admettre avec amertume que les méthodes simplistes et dénuées de tout appui expérimental que nous offrent la majorité des chroniqueurs du petit élevage, ignorant absolument tout de la question. en France, n'ont abouti qu'à un avilissement des souches.

J'ai déjà écrit dans cette revue ce que je pensais de tels errements, et si j'y reviens aujourd'hui très rapidement, c'est parce que les rapports des juges d'exposition et des observateurs compétents sont aussi unanimes qu'alarmants sur ces deux points Baisse de qualité et Hétérogénéité des sujets.

Je maintiens de la façon la plus formelle que tant que les éleveurs considéreront avec ironie l'aspect héréditaire de l'élevage, donnant ainsi un grand crédit aux solutions de facilité préconisées par des conseillers de bas étage, pour replâtrer rapidement ce qui ne cadre pas, il n'y aura non seulement pas d'amélioration sensible des souches, mais une accentuation toujours plus grande de cette baisse de qualité actuelle, tendant ainsi vers la catastrophe.

La sélection, pour qu'elle soit efficace, est une œuvre de longue haleine, perpétuellement entretenue. Vouloir tricher avec la nature est tout simplement une illusion de dément !

Ceci étant posé, pour concevoir logiquement l'utilisation rationnelle des reproducteurs il est indispensable de bien considérer le but recherché dans l'élevage et comment y aboutir. La première de ces préoccupations est une simple question de discernement, et n'offre, pour ainsi dire, aucune difficulté en cuniculculture, où la production de la chair alliée à l'utilisation de la fourrure, est l'objectif unique du travail de sélection. Il y a ce-

Le choix des races ou variétés étant opéré, intervient alors le travail personnel de l'éleveur, qui consiste essentiellement à obtenir de ses accouplements des lapereaux doués d'une parfaite vigueur de constitution, c'est-à-dire d'un bon gabarit, précoces et rustiques, prolifiques lorsqu'ils seront adultes (le professeur LIENHART a insisté avec toute la maîtrise qui lui est coutumière sur le caractère héréditaire du nombre de lapereaux par portée et son importance, dans le numéro de janvier février !), enfin bien typés.

Dans mon article du numéro de juillet août 1953, sur : " La notion de souche ", j'ai largement développé les qualités inhérentes à tout éleveur sérieux, à savoir l'observation attentive des faits, leur interprétation raisonnée basée sur les données de la science de l'hérédité (génétique), les déductions comparatives résultant de l'observation bien menée, enfin la patience, qui ne doit jamais manquer.

Je veux désormais particulièrement insister sur quelques idées générales qui doivent être en possession de tout éleveur, désireux de bien faire, celles-ci lui permettant de mieux comprendre le pourquoi d'accouplement judicieusement dosés.

La génétique est entièrement basée sur les lois de Mendel, qui s'adaptent à tous les caractères sur lesquels porte la sélection, soit d'une façon simple (cas de la plupart des couleurs des mammifères), soit d'une façon plus complexe (cas de l'intensité des couleurs et de leur répartition chez les mammifères selon un mode d'hérédité dit polymérique. Dans tous les cas, les lois de Mendel s'appliquent et seule l'apparence diffère, en ce sens que lorsque l'on est en présence d'une hérédité de type simple, il suffit parfois de deux générations pour aboutir à un animal présentant, pour le caractère envisagé, une homozygotie, c'est à dire un état de pureté. Les éleveurs de lapins en ont un exemple frappant lorsqu'apparaît dans une portée de lapins colorés, un albinos. Dans ce cas, le facteur inhibiteur de pigment **c** est à l'état pur chez le sujet albinos. La preuve en est qu'en accouplant deux albinos entre eux, de quelque portée qu'ils proviennent, on n'obtient jamais que des albinos. Il s'agit ici d'un exemple irréfutable, que tout cuniculiculteur peut contrôler le jour où l'occasion se présente. Par contre, de l'union d'un lapin à grandes oreilles avec un lapin à oreilles courtes, on obtient dans les générations qui suivent tous les types intermédiaires de longueur d'oreilles, tendant à faire penser à une hérédité continue. En fait, le caractère longueur d'oreilles est déterminé par de nombreux facteurs, qui «mendélisent» chacun pour leur propre compte, et engendrent les différents types obtenus. Il n'entre pas dans mes intentions de détailler dans ces lignes le mécanisme de la reproduction au stade cellulaire, et ses conséquences, ainsi que les lois de Mendel. Ce qu'il est absolument indispensable que l'éleveur connaisse, c'est que chaque animal mâle ou femelle est porteur, depuis son stade d'œuf jusqu'à sa mort, en passant par l'embryon, le nouveau-né, le jeune et l'adulte, d'un **patrimoine héréditaire** absolument indélébile, qui détermine chez lui son aspect et son comportement dans le milieu où il vit. Ce patrimoine héréditaire est localisé sur les chromosomes, situés par paires dans le noyau des cellules constituant l'organisme vivant, et comportant de nombreux gènes, qui sont le support des caractères héréditaires. Le lapin possédant 22 paires de chromosomes, c'est-à-dire 44 chromosomes, lors de l'accouplement, la moitié du nombre total de chromosomes passera de chaque reproducteur dans l'œuf, au stade du spermatozoïde pour le mâle et de l'ovule pour la femelle, et ceci selon le hasard le plus pur. On peut ainsi admettre que chez le lapin, le nombre des combinaisons possibles dépasse plusieurs millions, c'est pourquoi, et nous y reviendrons, l'éleveur doit étudier ses accouplements d'une façon très méticuleuse, et combien est arbitraire la notion de race à laquelle il est indispensable de substituer, à la lumière de ces connaissances biologiques, celle de souche ou lignée.

Des lois de Mendel, trois mots doivent être toujours présents à l'esprit de l'éleveur lorsqu'il étudie ses accouplements la **dominance**, la **disjonction** et l'**indépendance** des caractères considérés dans la sélection.

La notion de **dominance**, dont l'importance est primordiale en élevage, est tout à fait spectaculaire lorsqu'il s'agit de caractères à hérédité mendélienne simple. Le croisement d'un lapin agouti (couleur du garenne avec un lapin albinos (Blanc de Vendée, Bouscat, etc..), illustre remarquablement. En première génération, on obtient, étant entendu que le lapin agouti est homozygote (c'est-à-dire pur !), des lapereaux agoutis. Plus généralement un lapin de couleur homozygote accouplé avec un lapin albinos n'engendrera en première génération (F_1) que des lapins colorés. On dit que le gène **C** conditionnant l'apparition de la couleur, **domine** le gène **c** inhibant tout développement du pigment, ou que le gène **c** est **récessif**. La formule des hybrides de la F_1 pour le caractère absence ou présence de pigmentation est alors **Cc**. La rencontre, puis la pénétration du spermatozoïde dans l'ovule a déterminé un œuf, dans lequel les chromosomes, au nombre de 22 dans chaque cellule reproductrice, ont reconstitué dans l'œuf 22 paires, soient 44 chromosomes, Dans une des paires, un chromosome possède le gène **C** et l'autre le gène **c**.

Lorsqu'il s'agit d'hérédité mendélienne complexe, où un caractère considéré est régi par plusieurs gènes (ou facteurs), la F_1 revêt alors un aspect particulier, et dans le cas le plus simple, une situation intermédiaire entre

les deux parents. Pour prendre un exemple dans la gent cuniculicole, on peut citer le croisement du lapin russe avec un lapin albinos. En F₁ les lapereaux possèdent les marques du russe, mais beaucoup moins accentuées, et en partie dépigmentées, donnant à ses marques une couleur chinchilla, vue de loin. Ce cas extrêmement répandu, était mentionné, jadis, comme étant une hérédité intermédiaire.

On sait aujourd'hui, après les belles expériences réalisées par le Professeur LIENHART, qu'il s'agit de caractère à hérédité mendélienne complexe, appelée hérédité polymérique.

Si l'on croise des hybrides de F₁ (agouti + albinos) Cc entre eux, on s'aperçoit que la descendance est composée d'une grande majorité de lapin agouti, et d'une très faible proportion d'albinos, correspondant pour un grand nombre d'animaux envisagés, en dessous duquel toute statistique est impossible, à une proportion d'un quart environ. On est alors en présence d'une **disjonction** héréditaire ou plus simplement d'un divorce des facteurs. C'est ce que les anciens éleveurs appellent le retour atavique. En voici le schéma

Lapin agouti de F₁ (C⁺c) X Lapin agouti de F₁ (C⁺c)

donneront

25% Lapin agouti de F₂ (C⁺C⁺)
 50% Lapin agouti de F₂ (C⁺c)
 25% Lapin albinos de F₂ (cc)

On remarque immédiatement en F₂ (deuxième génération) que parmi les 75 % de lapin à pelage agouti, 50 % présentent la même formule héréditaire que les hybrides de la F₁, alors que le reste, soit 25 %, sont purs (homozygotes) pour le facteur C.

C'est, qu'en effet, lorsque l'on croise ces agoutis de F₂ entre eux, on s'aperçoit, sur un grand nombre d'accouplements bien entendu, que les 2/3 de ces agoutis rejettent des albinos dans leur portée, ce qui prouve qu'ils ne sont pas purs pour le gène C, mais bien hétérozygotes comme leurs parents de la F₁. Là intervient une nuance essentielle de la génétique formelle, dont la portée pratique est absolument remarquable en élevage. Le caractère albinos déterminé par le gène c, qui est dominé par le gène C, et appelé facteur récessif ou latent, est représenté lorsqu'il s'exprime chez un animal par la formule cc, chacun des gènes c, supportés par un chromosome déterminé, provenant de l'un et l'autre parents. On conçoit immédiatement qu'un tel animal accouplé avec un autre sujet albinos (cc) ne pourra engendrer que des albinos, l'union cc + cc pour le caractère considéré, ne pouvant produire autre chose. Ceci prouve qu'un caractère déterminé par un gène récessif est absolument pur. Il en sera de même pour un caractère déterminé par plusieurs gènes récessifs, ou dans des cas plus complexes par une absence de gènes, lesquels s'ils étaient présents provoqueraient l'apparition d'un caractère opposé,

La récessivité implique l'homozygotie. Pour ce qui est des caractères déterminés par des facteurs dominants, on se rend compte par le simple exemple de la F₂ du croisement initial agouti x albinos combien il est délicat de détecter les agoutis homozygotes des agoutis hétérozygotes car de deux choses l'une ou bien deux agoutis hétérozygotes sont accouplés ensemble, et il n'y a que 25 % de chance pour qu'apparaissent des homozygotes albinos, d'où parfois la nécessité de réaliser plusieurs portées avant d'aboutir à l'obtention d'albinos (il convient, en effet, de se rappeler, comme l'a exposé le professeur LIENHART dans "Lapins et Lapereaux" de janvier février, que lors de la copulation, plusieurs millions de spermatozoïdes sont émis, et qu'un seul de ceux-ci, féconde chaque ovule); ou bien un agouti homozygote saillit un agouti hétérozygote, ou un agouti homozygote, et dans ces deux cas un gène C étant présent dans chaque sujet obtenu de ces accouplements, il n'apparaît jamais d'albinos. On voit par ces exemples combien il est téméraire d'affirmer qu'un sujet est pur pour un caractère déterminé par un facteur dominant. Evidemment lorsque plusieurs facteurs (ou gènes) conditionnent un caractère dominant, il peut exister des types intermédiaires qui sont un indice d'hétérozygotie. Parfois cependant ceux-ci ne sont pas toujours, décelables. Ce trompe l'œil provoqué par la dominance a conduit à des mécontentements d'acquéreurs vis-à-vis de leurs vendeurs, lorsqu'apparaissent dans les portées des récessifs indésirables. Parfois d'excellents éleveurs, déroutés par ces apparitions intempestives, alors qu'ils surveillent depuis plusieurs générations leurs accouplements, se retranchent derrière des interprétations, aujourd'hui périmées, comme l'imprégnation ovarienne. Il n'en est rien, mais cela doit amplement suffire à démontrer combien il est aventureux de parler de race pure, alors que l'on n'est souvent pas maître d'un caractère, qui constitue une infime partie de la race, de par sa dominance.

Un troisième point important, en quelque sorte corollaire du précédent représenté par la disjonction, est l'**indépendance** des facteurs déterminant tel caractère.

On ne peut mieux illustrer ce cas qu'en citant l'exemple historique de l'obtention des Rex de couleur. Sans entrer dans le détail et pour la bonne compréhension des choses, on peut admettre, grosso modo, que si l'on croise un Rex Castor d'origine, c'est-à-dire un Agouti Rex avec un Fauve de Bourgogne dont le poil est normal, la F₁ ne comprendra que des lapins hybrides à aspect d'Agouti ordinaire. Par la suite, en F₂ et au delà lors des disjonctions héréditaires, il apparaîtra des Agoutis à poil normal, des Fauves de Bourgogne des Rex Castor et des Rex Fauve. On en conclut que la couleur est indépendante de la nature du pelage, et vice-versa. Ceci est une satisfaction, voire un soulagement pour l'éleveur, qui peut ainsi effectuer de nombreuses combinaisons, et même en réaliser de nouvelles constituant des types inédits ce que certains appellent, bien improprement du reste, des hybrides fixes. Dans ce domaine, les limites d'obtention sont loin d'être atteintes, et c'est ainsi que les Américains, qui ont à leur disposition des troupeaux extrêmement nombreux, lancent sur le marché des races nouvelles. Il ne s'agit, en réalité, que de combinaisons de gènes encore inconnues; qu'elles soient fixées, c'est une autre histoire et il faut avoir la nostalgie d'outre-Atlantique du Français pour le supposer.

J'ai voulu, dans les lignes qui précèdent, faire ressortir très succinctement les points les plus utiles des lois de l'hérédité, en fonction des connaissances génétiques actuelles. C'est volontairement que je n'ai pas décrit dans ses détails le déroulement de la division cellulaire, et ne me suis pas étendu, en les énumérant, sur les lois de Mendel. A l'heure actuelle, tout éleveur peut, en effet, s'il le désire, consulter des livres didactiques ayant trait à cette question. Ce qu'il importe, avant tout, ce n'est pas tellement de vouloir faire preuve de scientisme en accumulant dans sa tête des définitions et des exemples connus depuis des années, mais d'essayer d'interpréter les connaissances actuelles en expérimentant continuellement dans son propre clapier, c'est à dire en observant, en comparant les faits tels qu'ils apparaissent, et en tendant à tirer les conclusions nécessaires pour améliorer son cheptel. Il faut, pour ce faire, plier son esprit à ce mécanisme analytique. On a souvent trop tendance à confondre, je le répète, l'expérience et l'expérimentation. Certains individus assez peu évolués dans leur raisonnement, ce qui permet d'excuser leur vanité, prétendent tout connaître et n'avoir qu'à conseiller, sous le prétexte qu'ils élèvent des lapins " de race pure" depuis 1925, par exemple. Cela ne signifie absolument rien; primo, parce qu'en élevage, on en apprend toujours, même au bout de soixante années de constante observation.; secundo, parce que, si l'on n'expérimente pas convenablement selon la méthode indiquée plus haut, on peut élever, des années durant, sans que l'on en tire le moindre enseignement. Quand on entend, dans les expositions, des présidents ou secrétaires de clubs cunicoles ou colombicoles, faire des réflexions comme celles-ci « C'est surtout avec des graines de féverole que l'on obtient des Carneaux bien typés », ou encore s'adressant à un biologiste et portant un jugement sur un de ses ouvrages « Monsieur le professeur, votre livre traite surtout d'hérédité », sous-entendant avec le plus grand calme que l'hérédité et l'élevage étaient deux choses différentes. Et j'en passe. Sans être mauvaise langue, on admettra volontiers, qu'avec de telles conclusions, émises très sérieusement par des individus qui ont derrière eux trente années d'élevage, l'expérience sans aucun discernement n'aboutit qu'à une impasse.

Pour envisager des améliorations notables dans la sélection des caractères sur lesquels on porte toute son attention, il faut, répétons-le, bien se pénétrer de la marche à suivre, qui nécessite une constante **observation** permettant d'effectuer des **comparaisons**. et d'essayer ensuite d'en tirer les **déductions** qui paraissent les plus logiques; il est également de la plus haute importance de considérer à sa juste valeur le **patrimoine héréditaire** de tout animal utilisé pour la reproduction en pensant que chacun de ses parents lui a légué la moitié de son patrimoine héréditaire, et que les gènes qu'il a reçus sont ceux qui sont situés sur les chromosomes parentaux passés au hasard, en nombre réduit de moitié (c'est-à-dire 22 chez le lapin, qui a 44 chromosomes), dans les cellules sexuelles, pour aboutir, lors de la fusion du spermatozoïde avec l'ovule, à l'œuf possédant les 44 chromosomes. Il en résulte, à la suite de ce nouvel arrangement chromosomique, que les gènes subiront les effets de la **dominance**, de la **disjonction** et se verront parfois **indépendants** d'autres gènes situés sur des chromosomes voisins, que la nouvelle répartition chromosomique du sujet considéré a séparés. Il peut, évidemment, en résulter un animal ayant une légère similitude d'apparence avec l'un de ses parents, ou en étant complètement différent. Encore s'agit-il là d'une apparence extérieure, appelée phénotype. Celui-ci ne laisse, en général, rien transparaître du patrimoine héréditaire, à moins que le sujet soit homozygote, ce qu'il est bien rare de voir réaliser pour de nombreux gènes en même temps !

Ainsi, faut-il, pour aboutir à un résultat recherché en élevage, non seulement l'obtenir chez un animal, mais chez un grand nombre, ce qui exige de nombreuses années d'efforts parfois, étant entendu que les accouplements soient réalisés avec doigté. Nous verrons ultérieurement comment, à la base de tout ce qui précède, utiliser au mieux les reproducteurs.

Tour d'horizon

Lapins et lapereaux

N° 22 Juillet Août 1957

Je profite de mon retour en France pour effectuer un petit tour d'horizon cuniculicole.

Voici exactement deux ans que nos deux associations unissent leurs efforts pour conseiller utilement les éleveurs de lapins.

« LAPINS ET LAPEREAUX », grâce à une équipe désintéressée et dynamique, dont le seul but est de servir la cuniculiculture française, est devenu un recueil qui tient non seulement sa place dans la bibliothèque des éleveurs de lapins de notre pays, mais de plus en plus dans celle des personnalités évoluées du monde du petit élevage, traversant les frontières et les océans.

Sans aucune publicité tapageuse, et sans aucun appui extérieur, les résultats obtenus sont, pour le moins, encourageants.

Il est certain, et je viens de m'en rendre compte, après plus d'un an d'absence, que l'élevage du lapin évolue d'une façon insoupçonnée vers un modernisme qui s'imposait. J'entends par là que bon nombre de cuniculteurs conçoivent de plus en plus le besoin d'organiser rationnellement leur clapier. Nombreux sont ceux qui achètent des cases chez des fabricants spécialisés, qui nourrissent leurs sujets plus ou moins complètement aux aliments composés, qui reconsidèrent la sélection de leur cheptel sur la base de caractères économiques fondamentaux: précocité, rusticité, femelles bonne nourrice, chose essentielle pour assurer la rentabilité de tout élevage.

Tout cela est tout de même extrêmement réconfortant, et en même temps insoupçonné, comme je l'écris plus haut, car je me souviens qu'en 1951, quand des observateurs français revenant des U. S. A. relataient, entre autres faits, la nourriture des lapins aux « Granulés », les éleveurs de chez nous considéraient cela avec une curiosité mêlée d'inquiétude.

A côté de cette rationalisation, qui gagne en profondeur, l'importance des clapiers grandit. Cette constatation s'applique surtout aux Centres de formation rurale, aux fermes; s'adjoignant toutes de grands clapiers peuplés d'animaux sélectionnés.

Il est bon de noter tout cela, parce que cela existe, et ne demande qu'à se développer.

“LAPINS ET LAPEREAUX” peut être justement fier d'avoir toujours cru en l'avenir de cette cuniculture française modernisée, et d'avoir su étayer de conseils appropriés et sérieux ces belles réalisations. C'est bien là sa raison d'exister, en sachant toujours dégager les données pratiques et réalisables des idées nouvelles, sans toutefois retenir celles qui, peut-être très spectaculaires, n'en sont pas moins sans lendemain.

Les importantes études de M. le Professeur LIENHART sont appréciées unanimement, comme il se doit, parce qu'elles permettent aux éleveurs sérieux de s'instruire tant sur les problèmes généraux de l'élevage du lapin, que sur des points particuliers touchant leur race de prédilection. Maître incontesté de la science de l'hérédité, notre éminent collaborateur est, en effet, le disciple le plus en vue du créateur français de la génétique, M. le Professeur CUENOT, aujourd'hui disparu, et qui, au début de notre siècle, fut le premier biologiste, avec l'Anglais BATESON, à mettre en évidence dans le monde animal la validité des lois de MENDEL. Remarquable observateur et expérimentateur, M. le Professeur LIENHART, poursuivant l'œuvre de son maître, a su étendre le champ de la génétique, en approfondissant chez les mammifères, les oiseaux et les végétaux l'étude de nombreux caractères, ce qui lui permet d'expliquer bien des problèmes biologiques restés jusqu'ici incompris. Il est donc infiniment souhaitable que les lecteurs de “LAPINS ET LAPEREAUX”, qui bénéficient des conseils avisés de ce grand savant, les utilisent judicieusement pour améliorer leur souche. Les problèmes d'hérédité constituent la base fondamentale de toute sélection. Comme ils sont, en général, effleurés ou mal traités dans les revues d'élevage, il est encore plus indispensable de bien se pénétrer des études inédites de M. le Professeur LIENHART.

Par, ailleurs, M. RAMBAUD, délégué cuniculicole du Bureau de la Nutrition Animale, organisme qui mène une campagne vigoureuse et très efficace en faveur de l'élevage du lapin, à l'heure actuelle, ce dont il faut le féliciter chaudement, fournit à notre revue des articles approfondis sur l'alimentation rationnelle, comparant minutieusement, chiffres en mains, les données anciennes aux normes actuelles des principes nutritifs indispensables à l'heureux développement des sujets bien sélectionnés. Et là encore, nombreux sont les cuniculiculteurs qui tirent un profit certain de cette façon d'envisager la nourriture de leurs élèves, favorisant pleinement l'extériorisation de leur potentiel héréditaire sans, bien entendu, le transformer, remarque importante qui établit nettement le distinguo existant entre ces deux parties que sont la sélection et l'alimentation, dont les effets se complètent.

“LAPINS ET LAPEREAUX” ne néglige pas davantage la « partie extérieure » de l'élevage du lapin, à savoir les expositions concours. Les comptes rendus des principales manifestations françaises sont publiés avec une énumération complète des récompenses et appréciations des juges, quand cela est possible, comme à Paris. Une exposition est avant tout éducative et doit toujours montrer à l'exposant les côtés faibles de son élevage pour qu'il puisse y remédier sciemment. C'est pourquoi, dans l'avenir, il sera publié une relation encore plus détaillée des principales expositions de lapins en France Paris, Strasbourg et Metz, ainsi que de celles de l'étranger, selon, évidemment, les possibilités d'enquête. Les réalisations d'autrui doivent toujours être observées attentivement pour pouvoir les comparer avec les nôtres. C'est toujours ainsi que j'ai compris les visites d'élevages ou de manifestations à l'étranger, de même qu'il résulte de Congrès spécialisés internationaux.

A côté de ces parties bien délimitées, constituant l'ossature de « LAPINS ET LAPEREAUX », la vie de nos deux Associations est relatée régulièrement dans ses moindres détails. Nos stations expérimentales, aux moyens forcément limités puisque toutes privées, dépendant de l'incomparable dévouement de leur propriétaire à la cause de l'élevage, travaillent cependant sans relâche avec, malheureusement, un nombre toujours insuffisant d'animaux. C'est pourquoi, et j'insiste beaucoup sur ce point, il est indispensable que chaque cuniculiculteur nous communique ses impressions d'élevage et notamment les choses qui lui paraissent curieuses à tous les échelons : influence du logement, de l'orientation d'un clapier, de la nourriture; apparition de sujets à conformation spéciale, à pelage et couleur curieux ; résultats de croisements à de multiples égards taille, précocité, rusticité, couleur, etc.. Certains éleveurs s'imaginent encore que les secrets d'élevage sont des réalités valables, et se font une gloire de ne pas révéler leur façon d'élever. Il en est qui, réalisant des croisements inconsidérés dont ils ne sont pas maîtres, se gargarisent en disant: «Encore un cas que la génétique n'explique pas ! ». Satisfaction bien puérile, si l'on veut bien se rendre compte qu'en introduisant immodérément de nouveaux caractères dans une souche, on provoque dans les générations à venir, à la fois des résurgences héréditaires bien souvent indésirables, et probablement des phénotypes imprévus dus à de nouvelles combinaisons factorielles. Quant aux sujets d'apparence standard issus de ces croisements, ils peuvent très bien être hétérozygotes, ce qui crée du mécontentement chez l'acheteur de tels animaux.

Au même titre, l'éleveur qui, obnubilé par le concept aujourd'hui périmé de « race pure », fait disparaître à la naissance ou dans les mois qui suivent, sans le mentionner dans ses registres d'élevage, des sujets ne correspondant pas aux caractéristiques du standard, fait du travail purement négatif, en croyant camoufler ce qui n'a rien d'anormal puisque naturel. Si, dans ce cas, il signalait à nos Associations l'anomalie apparue plus ou moins régulièrement dans ses portées, des explications lui seraient fournies ou des recherches seraient entreprises pour éclaircir ce cas. Il contribuerait de toute façon au progrès de l'élevage. Vis à vis d'un acheteur prévenu de ces faits, il n'existerait pas de malentendus engendrant des échanges de correspondance pour le moins acerbes. On ne répétera jamais assez que, même sans croisement, les accouplements d'animaux d'une même race ne fournissent pas obligatoirement des portées homogènes. Il n'y a vraiment aucune honte à cela, et c'est bien pourquoi la hantise de la « cristallisation » des troupeaux par l'intra culture est bien une douce chimère dans l'état actuel de la sélection cuniculicole !

Cette longue digression apparente a pour but de bien montrer à nos sociétaires que l'esprit de dévouée compréhension qui anime l'équipe de “LAPINS ET LAPEREAUX” est le meilleur gage que toutes les questions qui les préoccupent fort justement sont et seront toujours examinées avec la plus grande attention. Ayant été, pendant un certain temps, éloigné de notre pays, je n'ai pu, à mon grand regret, correspondre comme de coutume avec les éleveurs. Il n'en est plus de même maintenant, et je souhaite vivement que cet échange d'impressions s'amplifie désormais.

Je ne peux pas passer en revue tout ce qui a trait à notre publication, sans rappeler tout le travail que nécessite sa confection, et c'est l'occasion pour moi de rendre un vibrant hommage à son gérant, M. Roger LANAZ.

A ses débuts, M. LANAZ faisait ronéotyper ce bulletin. Par la suite, et devant son succès toujours croissant,

une impression véritable s'est imposée; ce fut les périodes successives des couvertures bleues, puis rouges. Enfin, depuis 1956. à la suite de l'entente Fauve et Rex, la couverture fut modifiée pour substituer aux paisibles Fauves de Bourgogne dégustant quelques crudités, cette tête spécifique, sans distinction de race, expressivement dessinée par l'artiste bien connu qu'est M. LANDEMAINE. C'est le démarrage de « La revue de l'élite cuniculicole » ! Et, devant tous les témoignages spontanés de satisfaction qui fusent de part et d'autre, certains lecteurs allant jusqu'à souhaiter la publication de la revue tous les mois, il est juste d'en distribuer une grande partie à M. LANAZ qui, dans l'ombre, sans ménager ni son temps ni son argent, se démène comme un forcené pour assurer la parution régulière de "LAPINS ET LAPEREAUX".

Je voudrais, avant d'en terminer avec ce tour d'horizon, dont mes lecteurs voudront bien excuser la longueur, simplement due à la réelle satisfaction que j'éprouve en retrouvant tous mes amis de la cuniculiculture et en désirant les faire participer à notre action d'amélioration et de diffusion cuniculicole, faire ressortir l'essence même de nos fonctions à l'intérieur de nos Sociétés.

Depuis plusieurs années, je me suis, en effet, souvent rendu compte, au cours des nombreuses correspondances que j'ai eues avec des personnes se renseignant sur l'élevage du lapin Rex, que celles-ci ne situaient pas exactement la nature de nos attributions, et plus précisément notre véritable rôle dans notre sphère d'action. Cette constatation est tout aussi valable pour tous les individus qui, comme nous, s'occupent de Sociétés ou Clubs du petit élevage. Influencés par l'évolution de la vie actuelle, qui ne conçoit, pour ainsi dire, plus de fonctions non rétribuées, ces correspondants ne se figurent forcément pas que nos rôles d'administrateurs d'association sont purement bénévoles et que le temps que nous consacrons à nos diverses réalisations Secrétariat, Trésorerie, articles, etc.. est pris sur nos heures de loisirs, de plus en plus restreintes, avec les obligations quotidiennes qu'imposent tous les métiers. J'ajoute que la publication de "LAPINS ET LAPEREAUX" ne serait pas réalisable sans le concours de généreux subsidiaires, qui sont évidemment toujours les mêmes. Ceci est un fait bien établi, qu'il ne convient pas de discuter, puisque accepté par ceux qui œuvrent pour l'heureux développement de l'élevage de nos petits animaux. Mais, fort de ces faits, nos correspondants ne doivent pas s'étonner qu'une réponse à leur lettre ne soit parfois fournie que quelque temps après leur réception; que des Associations amicales, comme les nôtres, au statut nettement défini et déposé comme tel à la Préfecture de police, ne puissent se porter partie civile, quand des gens peu scrupuleux, complètement étrangers à ces associations, abusent d'autres individus qui, sans prendre de renseignements préalables auprès de nous, acceptent les conditions qui leur sont proposées, venant seulement après se plaindre à nous et nous demander protection. Une telle façon de procéder dénote de l'in vraisemblable inconscience de leurs auteurs. A noter qu'aucun syndicat n'a défendu des gens accourant vers lui une fois dupés. Que penserait-on d'une maison qui flambe, et dont le propriétaire viendrait s'assurer contre l'incendie deux jours après le sinistre ?

Ceci s'adresse aux correspondants ; quant à nos sociétaires, ils devraient tous avoir la sagesse de régler leur cotisation annuelle en temps opportun, ce qui éviterait des frais de recouvrement élevés, ainsi qu'une perte de temps pour nos dévoués trésoriers. Ce sont toujours les mêmes éleveurs qui règlent leur cotisation régulièrement, ce dont je les félicite très sincèrement. Que les autres fassent un petit effort et chacun y trouvera son compte. En terminant, on ne m'en voudra certainement pas d'appeler tous ceux qui, à quelque titre que ce soit, s'occupent de sociétés d'élevage, à la concorde. Quand on a vécu pendant des mois au milieu de l'agitation perpétuelle, créée par un bouleversement des esprits et engendrant inévitablement la haine, comme ce fut mon cas tout récemment, on n'arrive pas à concevoir que pour des divergences d'idées sur des questions aussi pacifiques que celles inhérentes à l'élevage et à ses techniques, des individus se heurtent dans leurs écrits ou de vive voix inconsidérément. Il est bien évident que ces querelles maladroitement n'engendrent que des résultats stériles. D'autre part, il faut tout de même se rendre compte que nous appartenons tous à une civilisation considérée comme évoluée, ce qui implique que la discussion a encore force de loi. J'avoue que quand on s'occupe depuis près de quinze ans, avec désintéressement et dévouement d'élevage, on a beau être encore jeune, son enthousiasme s'épouante devant ces rivalités déplacées, qui même dans leur phase minimale, sourdent perpétuellement et maladivement, certains esprits se voyant toujours traqués par des adversaires parfois absents. L'élevage n'est pas un champ de bataille, et chacun doit tout de même pouvoir défendre son point de vue sans avoir la prétention de croire qu'il est le seul défendable. Les Idées évoluent, la nature subsiste.

Avant de disparaître de cette terre, où elle n'avait cessé d'œuvrer utilement, au cours d'une vie exemplaire, Mme PLANAIS publia dans notre revue un article intitulé: « L'élevage, œuvre de Paix ». Que ceux qui s'agitent inutilement s'imprègnent de cet appel au calme et à la sagesse, où l'auteur décrivait l'élevage comme « un bel exemple de fraternité et d'harmonie agissant sans éclat, sans tapage, mais avec une efficacité réelle » Ce sera, en tout cas, mon plus cher voeu de retour, et certainement celui de notre revue, dont le but est de travailler utilement et librement, sans aucun sectarisme, à l'essor de la cuniculiculture française.

Où en sommes-nous ?

Lapins et lapereaux

Automne hiver 1962

Il devient de plus en plus difficile, à mesure que les années s'écoulent, de faire le point sur une activité quelconque. Cela est d'autant plus vrai en élevage, et la cuniculiculture n'échappe pas à cette fuite en avant qui est bien la caractéristique de la période que nous vivons. A défaut cependant de prises de positions rigoristes qui paraissent vraiment téméraires aujourd'hui, il est bon de faire un résumé des tendances qui semblent se dégager de la marche de l'élevage en général, pour s'appliquer à la cuniculiculture en particulier.

Depuis quelques années, l'élevage est obligé de suivre les impératifs d'une époque dite de rendement. Il s'agit là d'une constatation banale dont les effets se manifestent toujours avec plus d'acuité. La course à l'abaissement du prix de revient nécessite une amplification des unités de production, engendrant inévitablement des heurts, c'est à dire des crises aiguës, soit en amont du cycle de production, du fait d'une sélection, d'une alimentation ou de soins qui ne répondent pas aux exigences d'une normalisation rendue obligatoire, soit en aval au stade de la distribution du produit. L'éleveur d'aujourd'hui ne peut pas ignorer les conséquences d'une économie de masse de portée mondiale. Quand il manipule une matière vivante, soumise à des fluctuations souvent imprévisibles et parfois énormes comme tout ce qui s'inscrit dans un contexte biologique, l'éleveur, il ne faut pas s'en cacher, est aux prises avec des difficultés immenses pour aboutir à cette normalisation demandée, aussi relative soit-elle. On ne fabrique pas un lot de carcasses d'animaux de boucherie comme on sort d'une verrerie un lot de flacons calibrés. Le moule biologique qui s'appelle REPRODUCTEUR n'est pas aussi docile, hélas, que le moule inerte et immuable que l'industrie emploie. Et, c'est justement ce reproducteur qu'il faut à tout prix, dans l'élevage actuel, rendre aussi régulier que possible dans sa fonction fort délicate de procréateur. Le rôle de l'homme intervient alors pour discipliner et diriger cette reproduction, et il possède pour ce faire un outil bien connu : La sélection.

Là encore, ce mot sélection, qui a été largement utilisé et même galvaudé, et qui demeure à la base de toute production végétale ou animale organisée, a évolué dans ses applications. Les Anglais ont été pendant des lustres les seigneurs de la sélection. On peut dire, sans crainte d'être contredit, que nos voisins d'Outre-manche ont tiré la quintessence du reproducteur et qu'ils ont manipulé avec un art insurpassé le pedigree. Cette fameuse intra culture, qui est à la base de la création des races puis de leur affinage a été pratiquée par les Anglais d'une façon exemplaire. En cuniculiculture, le plus bel exemple de cette sélection est indubitablement le Lièvre Belge qui, entre les mains des « fancier » d'Angleterre est devenu un véritable objet d'art!

Mais cette sélection, qui ne visait pas forcément que le but sportif du concours et des courses, puisqu'elle portait ses effets aussi bien sur la production du lait comme chez la race bovine Ayrshire que sur la conformation bouchère de l'Aberden-Angus, ne s'est plus avérée suffisante quand il s'est agi de productions de masse réalisée sur des espèces à cycle de reproduction élevé. Elle fut complétée alors par la pratique du croisement générateur d'hétérosis. Ainsi, avec le maïs et la volaille, les Américains ont mis en pratique sur une grande échelle la constitution de lignées consanguines destinées à être croisées entre elles pour produire des "Hybrides". Il s'agit là d'un métissage en réalité. On a tendance, aujourd'hui, dans certains milieux, à ne parler de sélection qu'en fonction de cette pratique d'hybridation intra spécifique, précédée de la constitution de nombreuses lignées consanguines. En réalité, ceci ne peut s'appliquer qu'à des productions à vie groupée et à cycle de reproduction très rapide, comme c'est le cas de la volaille, et il faut alors des cheptels énormes et des installations en conséquence. Néanmoins, le croisement industriel de races différentes, travaillées chacune au préalable selon les techniques de consanguinité plus ou moins serrée, reste aujourd'hui le propre des troupeaux commerciaux de la majorité des espèces animales. Cette recherche plus souple et moins coûteuse de l'hétérosis est couramment utilisée chez le porc et doit se répandre chez le lapin.

Quoi qu'il en soit, la base anglaise du travail de sélection demeure valable pour les souches des sélectionneurs, et cette constatation nécessite une mise au point sur la sélection telle qu'elle est conçue par trop de cuniculiculteurs, aujourd'hui encore.

Trop de gens s'imaginent, encore maintenant, qu'ils font de la sélection alors qu'ils ne font même pas de la bonne multiplication. Or, l'époque, ou il suffisait d'acheter un mâle et trois femelles pour s'intituler sélectionneur en vendant les jeunes comme sujets de sélection, est périmée. Cela n'a du *reste*, jamais correspondu à une sélection quelle qu'elle soit, et a même été, dans certains cas, le point de départ de trafics et de ventes de reproducteurs, qui n'étaient que des sujets tout juste bons à faire un civet. Quand certains techniciens sont

outrés par le marché des reproducteurs de lapins actuellement, ils ont parfaitement raison, car les vrais améliorateurs de race ou de souches sont submergés par le déluge de publicité faite en faveur de sujets dits de sélection par de vulgaires marchands de lapins.

Mais, en mettant de côté cette pratique désordonnée et anarchique de la commercialisation des reproducteurs qui a fait les beaux jours d'inconscients ou de filous et qui va disparaître de par la force des choses, il y a lieu de faire remarquer aux éleveurs d'élite actuels, dont le sérieux et le courage est digne de toute éloges, qu'ils doivent eux-mêmes s'adapter aux exigences d'une production de plus en plus normalisée et prévoir dès maintenant l'organisation de leur activité en fonction de la demande de géniteurs aptes à meubler des troupeaux de production du lapereau de chair. Quand un tel producteur achète à un sélectionneur des géniteurs qu'il utilisera ensuite pour obtenir des lapins destinés à la consommation, il désire des sujets qui non seulement correspondent au prototype de la race, mais proviennent d'une souche aussi homogène que possible tant dans sa conformation que pour d'autres qualités inapparentes, mais de plus en plus indispensables à la bonne marche d'un clapier de chair, c'est à dire fécondité, précocité, rusticité, notamment. Autrement dit, pour satisfaire une production normalisée, les caractères à sélectionner sont plus nombreux que ceux exigés par un éleveur familial, pour qui les caractères raciaux apparents satisfont les désirs. Qui dit caractères plus nombreux à sélectionner sur un ensemble d'animaux et non pas seulement sur quelques exemplaires, implique une pression de sélection beaucoup plus forte et aussi une technique d'accouplements de choix beaucoup plus poussée. D'autre part pour pouvoir saisir l'aptitude de géniteurs à posséder et surtout à transmettre des facultés indétectables par le seul jugement extérieur, cela suppose la mise en route du **contrôle des performances** au sein même de l'élevage de sélection. Tout cela implique un travail beaucoup plus fouillé de la part du sélectionneur, effectué sur un troupeau qui, tout en n'étant pas disproportionné aux possibilités de main-d'œuvre et de temps consacré par l'éleveur, permette d'appliquer une pression de sélection suffisante et laisse la possibilité d'essais indispensables pour trouver les accouplements les meilleurs et pouvoir les renouveler le plus possible. Ce qui, en définitive, se résume ainsi **Travail organisé sur un cheptel approprié tant par le nombre que par la qualité de ses représentants.**

Le sélectionneur véritable, que le producteur de carcasses ne peut plus ignorer aujourd'hui s'il veut satisfaire sa clientèle et gagner sa vie en respectant une marge bénéficiaire assez réduite, a donc un rôle d'une importance considérable à jouer, car sans lui la cuniculiculture ne prendra jamais place au sein des productions animales normalisées. Son action doit être concertée tant avec ses collègues qu'avec les techniciens de la recherche zootechnique, voire avec les professions annexes qui contribuent à réaliser l'infrastructure cuniculicole : Industries de l'alimentation, entreprises de construction de matériel, laboratoires vétérinaires. Il ne servirait à rien, en effet, d'obtenir des géniteurs de choix pour leur imposer un milieu ambiant présentant des lacunes.

L'A.E.L.F.B. qui depuis plusieurs années a su prévoir l'évolution raisonnée de la cuniculiculture française, et n'a jamais ménagé ses initiatives en matière d'orientation vers le progrès, vient encore de manifester sa grande vitalité en participant largement avec les techniciens du Ministère de l'Agriculture et du Centre National de la Recherche Zootechnique à l'élaboration d'une organisation solide et efficiente du travail de sélection dans le domaine de la production de la chair. Pour ma part, je ne peux que me réjouir pleinement que le labeur acharné de certains éleveurs d'élite, qui ont bien voulu suivre les conseils qui leur ont été prodigués au sein de l'A.E.L.F.B. soit désormais officialisé. L'élevage n'est pas une loterie publicitaire, mais bien une suite d'efforts coordonnés pour aboutir à un but bien précis.

Thèmes d'actualité

Lapins et lapereaux

N° 12 Janvier 1967

Les anciens membres de l'A.E.L.F.B. savent que leur groupement s'attache depuis des années, à ce que le FAUVE DE BOURGOGNE s'adapte aux exigences de la cuniculiculture contemporaine. Cet objectif est en fait recherché, dans différentes espèces, toutes les Sociétés d'Élevage réalistes, regardant toujours devant elles et ne s'estimant jamais complètement ni définitivement satisfaites de ce qui est acquis.

Pour cela, l'A.E.L.F.B. n'a cessé de multiplier les initiatives qui lui paraissaient propices à cette adaptation, tout en conservant, dans toutes ses activités, le respect des principes fondamentaux de l'élevage, sans lesquels les entreprises les plus louables deviennent évanescences.

Cette politique d'élevage a permis au Fauve de Bourgogne d'aborder avec une certaine aisance les Contrôles de Performance, et de servir utilement à la réalisation de nombreux croisements pour la « chair ».

Au seuil de 1967 la cuniculiculture est déjà engagée profondément sur une voie, qui est celle de toutes les productions animales, et qui nécessite de la part de tous les éleveurs un travail constant et une technicité toujours accrue. La préoccupation primordiale des éleveurs d'animaux de race est, en effet, de produire régulièrement des géniteurs susceptibles de satisfaire à des critères bien définis d'utilisation courante. Le FAUVE DE BOURGOGNE, au même titre que le Charolais ou que le Large White, par exemple, est donc appelé à être perpétuellement perfectionné pour vivre. Car, comme le rappelait tout récemment encore M. l'Inspecteur Général QUITTET, il ne suffit pas de conserver les races, il faut les améliorer.

Le rôle de l'A.E.L.F.B. est donc de tout premier plan, présentement et dans l'avenir. Il lui suffit de poursuivre et de parfaire la ligne d'action qu'elle s'est tracée depuis plusieurs années, et qui est celle de tous les groupements d'élevage efficaces à travers le monde, n'hésitons pas à le répéter.

Pour que les « Fauvistes » prennent pleinement conscience de l'importance et de l'ampleur du travail, qui incombe à un groupement d'élevage d'animaux de race, à notre époque, nous ne pouvons mieux faire que de résumer ici une conférence faite récemment aux U.S.A. par un spécialiste de l'élevage, E.J. WARWICK, du Centre de Recherches de Beltsville, lors d'une Assemblée Générale de Société d'Élevage.

Le grand mérite de cette conférence est de montrer, avec toute la conviction souhaitée et les arguments motivés, le vaste champ d'action, les obligations et les perspectives offertes à de tels groupements.

Après avoir rappelé l'origine des Associations, suite logique de la mise au point par un ou plusieurs éleveurs d'une « lignée bien individualisée par rapport aux autres » (origine des races), l'auteur en définit les principaux buts :

1° Protection de la pureté de la Race : Standard, livre Généalogique.

2° Promotion des intérêts commerciaux des membres : Politique d'encouragement, d'utilisation, de diffusion et de défense de la race.

3° Orientation de la race - C'est, d'après M. WARWICK, « la fonction la plus importante dans la détermination du succès ou de l'échec d'une race ».

Evoquant ensuite les attaques dont les Associations sont souvent l'objet et les critiques qu'elles subissent de la part de ceux qui les jugent démodées, « ne répondant plus aux conditions d'une production d'animal moderne », le conférencier se montre au contraire persuadé que « dans un avenir prévisible, les Associations d'Éleveurs continueront à jouer un rôle actif et probablement croissant dans l'amélioration du bétail ». Mais, et il faut bien prendre conscience de la phrase qui suit « Cette supposition se vérifiera dans la mesure où leurs règlements, comme leurs activités, seront orientés vers le progrès ». C'est qu'en effet les critiques formulées « partent de la constatation qu'en trop d'occasions elles n'ont pas suivi la marche du temps, fonctionnent suivant des procédés vieux d'un demi siècle, se préoccupent plus de Concours qu'elles ne s'intéressent aux métho-

des efficaces d'amélioration des Races ». Aussi s'élève t'il contre le fait pour des Associations de « considérer l'élevage en race pure comme une fin en soi, plutôt que comme un élément de la chaîne qui conduit à la commercialisation des produits animaux ».

Ensuite, « le rôle le plus important des responsables des Associations est de mettre à la disposition de leurs mandants les informations les plus récentes et les meilleures concernant les découvertes scientifiques ou techniques, les tendances de la demande, les préférences des consommateurs ».

A propos des STANDARDS, M. WARWICK préconise que l'Association les « apprécie en permanence et objectivement », ainsi que « les déviations par rapport à eux qui pourraient apparaître ». Il souhaite que ces standards soient aussi simples que possible et que la base d'appréciation repose « sur les connaissances les plus récentes fournies par les recherches sur l'évolution des marchés et les nouvelles techniques d'alimentation et de production ».

« Les standards de race ne peuvent être immuables », ils doivent évoluer avec leur temps. Toutes ces observations ont été faites en leur temps par l'A.E.L.F.B., et sont toujours d'actualité au cours des réunions qu'elle organise ou dans ses publications.

M. WARWICK envisage qu' « en cas de nécessité », l'Association puisse entreprendre l'étude des problèmes particuliers à la race exploitée par ses adhérents, et pense que les programmes des Organismes Publics de Recherche doivent être « d'intérêt général plutôt que particuliers à une race déterminée ». Ouvrons encore une parenthèse pour rappeler qu'il y a dix ans, l'A.E.L.F.B. mit en cours une série d'expérimentations qui ont contribué largement, à rendre encore plus compétitif le Fauve de Bourgogne sur le plan « chair ». Pour bien apprécier une race, le chercheur de Beltsville conseille « d'examiner objectivement les faiblesses, d'évaluer d'une manière critique ses avantages et ses inconvénients, de réunir tous les documents disponibles sur les moyens de remédier aux défauts et procéder éventuellement à des recherches ».

« Les informations disponibles devraient être intégralement diffusées auprès des adhérents ».

Qu'il nous soit simplement permis de rappeler aux membres de l'A.E.L.F.B. que le récent Rapport Technique de 1966 a été conçu dans cette optique, sans aucune restriction.

Et voici encore deux phrases de cette conférence, qui sont des vérités toujours bonnes à répéter :

« Aucune race n'est parfaite et toutes ont leurs avantages et leurs inconvénients ».

« S'assurer qu'aucune des clauses adoptées au sein des Associations, ne l'a été pour protéger les intérêts commerciaux des membres sans égards pour l'amélioration génétique de la race ».

Se penchant ensuite, comme il convient, sur les CONTROLES DE PERFORMANCES, le conférencier américain croit pouvoir dire que les « Associations d'éleveurs doivent en prendre la direction en établissant des programmes destinés à leurs adhérents ou bien servir d'intermédiaires en adaptant les résultats établis par d'autres organisations aux besoins de leur race ». C'est cette seconde solution qui a été adoptée jusqu'à présent par l'A.E.L.F.B., qui a toujours désiré travailler en liaison avec le S.N.E.A.L.C. depuis 1962, ce qui n'a rien de surprenant puisque les fondateurs du S.N.E.A. L.C. furent des « Fauvistes » !

M. WARWICK remarque fort judicieusement, à propos de ces contrôles, qu'ils doivent porter aussi bien sur les caractères d'élevage que sur les caractères de boucherie pour remplir leur rôle; qu'ils doivent également porter sur des comparaisons individuelles par élevage et entre élevages. C'est là donner une large souplesse d'interprétation et une plus forte pénétration à des données brutes, et inciter l'éleveur à utiliser ces données d'une façon vraiment circonstanciée.

Ne laissant rien de côté, au cours de sa causerie, l'orateur pose le problème de la commercialisation des reproducteurs aussi bien que celui du recrutement des éleveurs. Il se montre très catégorique en déclarant « La pratique de la commercialisation au rabais ne favorise probablement ni l'amélioration, ni l'extension d'une race ». Puis, s'étonnant de ce que souvent une fois un animal de race acheté, son propriétaire puisse aussi vendre des « animaux de race pure », il se demande si « une qualification supplémentaire ne serait pas nécessaire ». Après cela, il ne laisse planer aucun doute sur le recrutement des éleveurs, quand il déclare: « Serait ce trop demander si l'on exigeait que les nouveaux membres d'une association d'éleveurs fassent la preuve de qualités potentielles nécessaires à la création d'un cheptel de niveau génétique minimum, de possibilités a long terme de com-

mercionalisation d'animaux de race pure et de la possession du minimum de connaissances pratiques et techniques en matière de sélection ?

Cela peut paraître dur en cuniculiculture. Mais soyons bien persuadés, sans même effleurer les ventes mercantiles de routine qui ont toujours cours dans l'élevage, que le temps où les novices avaient la possibilité de vendre comme reproducteurs les descendants directs de leurs premiers achats est de moins en moins compatible avec les exigences des utilisateurs. Demain, si, comme il est logique de le concevoir, ceux-ci s'interrogent plus qu'actuellement sur les origines des sujets dont ils se serviront, exiger un minimum de connaissances pratiques et techniques de la part des vendeurs de reproducteurs paraîtra tout à fait normal et certainement pas abusif, même au stade de l'amateurisme. C'est sans doute là, également, une condition de survie des races. C'est pourquoi quand M. WARWICK appuie sur « la nécessité pour les Associations d'Éleveurs de bien voir que le commerce des animaux de race pure n'a d'autre but que d'améliorer la situation des éleveurs utilisateurs », aucun esprit lucide ne saurait raisonnablement le contredire. Au contraire, il vient immédiatement à l'esprit le cas des groupements de Producteurs commercialisant des lapereaux de consommation. Comme nous n'avons pas hésité à le dire avec vigueur à Tourcoing, en Novembre 1966, il est urgent pour tous les éleveurs de Bourgogne de bien se rendre compte que ces producteurs de viande ne continueront à se pourvoir chez eux en reproducteurs qu'autant que ceux-ci continueront à leur donner les satisfactions qu'ils en ont obtenues jusqu'ici. C'est assurément, une Lapalissade. Encore faut-il ne pas faire semblant de songer aux possibilités réelles du marché des reproducteurs, sous le dangereux prétexte que demain il fera jour !

Voyons enfin comment M. WARWICK résume les différents aspects du rôle des Associations d'Éleveurs. C'est-à-dire :

1° L'établissement des normes de qualité qui permettent de maintenir l'identité de la race. Ceci étant fait avec souplesse, afin de prévoir des « adaptations aux changements et le redressement d'éventuelles erreurs d'orientation ».

2° La constitution pour les Membres d'un Centre d'Information permanent pour les éduquer.

3° Le contrôle permanent des défauts et des qualités de la race, en mettant « l'information obtenue à la libre disposition de tous les adhérents ».

4° La recherche des moyens les mieux appropriés à l'élimination des défauts.

5° Le Contrôle permanent et objectif de la valeur du Standard de la race.

6° La promotion et la protection des intérêts commerciaux des membres.

7° La mise on place de programmes de Contrôles de Performances adaptés à l'amélioration des élevages et de la race en général.

8° Le choix des objectifs de la Race pour développer au maximum son aptitude à une production économique, et la promotion de son emploi dans les conditions les plus officielles qu'elles soient.

9° La détermination et le respect des règles d'adhésion à la Société.

Comme le reconnaît le spécialiste américain, il s'agit là « d'une tâche considérable », et « s'il est facile de définir des objectifs, il peut être plus difficile de les atteindre ». Nous ne pouvons qu'acquiescer à ces sages réserves, tout en regrettant qu'étant donnée l'ampleur des objectifs qui furent impartis à une Association d'Éleveurs aujourd'hui comme demain, l'esquisse des principaux objectifs précités n'aient trop souvent jusqu'ici fait l'objet que d'interventions partielles ou occultes de la part des « officiels » de l'élevage. Et c'est pourquoi nous croyons pouvoir féliciter chaleureusement M. WARWICK pour le contenu de son exposé.

Et nous nous permettons d'ajouter ceci. Les éleveurs de lapins de tous pays appartiennent tous à la grande famille de l'Élevage. Les cuniculiculteurs Français doivent s'en rendre définitivement et parfaitement compte. Ce ne sont pas quelques problèmes particuliers inhérents à chaque espèce, voire à certaines races, qui doivent ou puissent les en dissuader. Ils ne peuvent donc plus se dérober à un examen serré et sérieux de tout ce qui a trait au métier d'éleveur, même s'il s'agit du plus petit amateur, élevant la race la plus rare ! Pour ce faire, il appartient à tous les intéressés de bien saisir, dans leur propre intérêt qui est celui de l'élevage, que les thèmes classiques, qui ont trop souvent fait l'objet de débats animés dans les réunions de beaucoup de groupements et

non des moindres, non seulement ont nui à l'essor des races, mais ont réussi à faire disparaître, dans trop de cas, ce qui avait été construit à force de travail et de perspicacité dans l'effort, par les pionniers du petit élevage, auxquels nous devons la création et l'affinage des races que nous connaissons. Trop souvent, dans les dernières décennies et au cours des réunions précitées, ne furent prônées que des solutions de facilité, ne furent mises en avant que des questions de personnes, n'ont présidé à des choix, voire des homologations, que des critères arbitraires. De tout cela, il appert que l'esprit d'élevage fut bel et bien absent, alors que les principes fondamentaux de l'élevage n'étaient que très légèrement effleurés. Si des réalisations tangibles ont vu le jour, au sein de la cuniculiculture française, notamment, c'est parce qu'elles émanaient d'initiatives privées troublant le bon équilibre des bavardages ou mises en scène courantes. Et ceux qui ont travaillé à l'essor de l'A.E.L.F.B. et du Fauve de Bourgogne depuis des lustres savent fort bien ce dont il s'agit, à commencer par le Président AUPE-TIT.

Ce n'est pas moralisateur que d'inciter les éleveurs à travailler sérieusement et à prendre conscience rigoureusement des problèmes réels et d'actualité devant lesquels ils se trouvent placés. C'est tout simplement, aujourd'hui, vouloir qu'ils SURVIVENT. Voilà la vérité présente et future de l'Élevage, devant laquelle l'A.E.L.F.B. ne peut et ne veut se dérober.

Le Sélectionneur

La revue avicole

N° 4 Avril 1960

Il n'est que de prendre langue avec un certain nombre d'éleveurs pour se rendre compte que, s'ils sont unanimes pour reconnaître le bien-fondé de la sélection, leurs vues divergent terriblement quand il faut préciser en quoi consiste le travail du sélectionneur.

Ceci est tout de même grave si l'on veut bien songer qu'un programme de sélection bien bâti doit pouvoir mettre en place, au sein des différentes populations animales, des réserves de base qui servent à confectionner toutes les combinaisons génétiques commercialisables : variétés, races, croisements, hybrides.

Il est incontestable que l'examen superficiel de cette question est la cause de son interprétation fantaisiste chez beaucoup d'éleveurs, qui sont fermement persuadés effectuer de la « haute sélection » lors qu'ils accouplent des sujets dont l'apparence extérieure est satisfaisante, sans chercher à se renseigner sur leurs ascendants, et sans se donner la peine d'examiner attentivement leurs descendants. Ceux-ci, issus de semblables alliances de fortune, ont une destinée qui dépend étroitement des possibilités du Marché : tantôt ils sont destinés vers la reproduction, tantôt ils s'acheminent vers l'abattoir. Le pourcentage d'élimination n'est même plus en rapport avec les exigences d'une simple sélection de masse.

A l'opposé, l'influence des relations fournies ces dernières années sur l'ampleur des stations de sélection avicoles des U.S.A., pousse certains doctrinaires à ne considérer comme sélectionneur que celui qui élève un nombre très important de sujets, avec un procédé de sélection bien particulier, portant sur des caractères non moins bien délimités. Cette façon de concevoir le sélectionneur, sous une optique exagérément localisée et d'après des critères dont l'arbitraire exclut l'efficience, est tout aussi néfaste. Il existe, en effet, des praticiens dont l'effectif limité n'exclut pas des progrès soutenus, car ils savent combler la moins grande sévérité du tri, par rapport à celui qui est réalisé sur un grand troupeau, à l'aide d'accouplements pratiqués avec un plus grand doigté. Quant à la promotion de telle méthode de sélection à l'exclusion de toute autre, cela dénote une méconnaissance dommageable des conclusions d'innombrables expérimentations réalisées à travers le monde en matière de sélection, toutes s'accordant sur le fait qu'il n'existe pas encore une méthode universelle de perfectionnement génétique, mais différents procédés pour la plupart complémentaires. Enfin, n'admettre comme sélectionneur que l'éleveur s'attachant à faire progresser tels caractères et non pas les autres, c'est, en éliminant d'une façon inadmissible de nombreux praticiens avertis, qui n'ont rien à envier, dans leur savoir à leurs collègues officialisés, faire preuve d'une étroitesse de vues inconciliable avec l'évolution des idées et des faits. Qui prouve, en effet, que tel caractère relégué aujourd'hui au rang des spéculations esthétiques ne sera pas recherché demain pour des fins utilitaires? Ce ne serait pas la première fois que pareille substitution se produirait, et il faudrait bien alors se pourvoir des souches subitement mises en vedette chez l'éleveur à qui l'on aurait refusé jusque-là le qualificatif de sélectionneur

Tout ce qui précède démontre amplement, ce me semble, les dangers des positions extrêmes dans la question qui nous préoccupe ici. S'il n'est pas niable que le mot «Sélection » a été et est encore galvaudé, il est indispensable, pour lui assurer la plus large portée possible, de lui conserver une généralité d'application qui ne saurait, en aucun cas, supporter d'exclusive, tant dans le but poursuivi que dans les moyens mis à la disposition du Sélectionneur.

Qu'est-ce donc qu'un Sélectionneur? C'est un éleveur qui, après s'être montré capable d'obtenir plusieurs générations d'animaux de valeur sensiblement égale à celle de leurs parents, pour ce qui est des caractères choisis relativement au but poursuivi, est capable ensuite de produire de nouvelles générations améliorées par rapport aux précédentes.

Cette définition me paraît assez générale pour s'appliquer à tous les cas. Elle a l'avantage, en outre, de tenir compte des étapes successives qui caractérisent l'installation d'un centre pourvoyeur de réserves de base d'une population animale déterminée.

Le sélectionneur est alors, bel et bien, un éleveur d'élite, qui modèle la matière vivante à sa convenance, dans la limite des possibilités qui lui sont offertes par le potentiel héréditaire du cheptel sur lequel il opère.

Dans tout début d'un élevage de sélection, il y a une période de tâtonnement, plus ou moins prolongée, durant

laquelle l'éleveur observe l'ensemble de ses animaux aux origines d'autant plus nombreuses qu'il a pratiqué des achats dispersés, ce qui représente un cocktail héréditaire. De multiples accouplements d'essai lui permettent de déceler les combinaisons les plus favorables, et lui facilitent les premières éliminations qui en découlent. Ainsi, à ses débuts, l'éleveur s'évertue essentiellement à maintenir l'expression des caractères qui retiennent son attention à un certain palier, en réduisant graduellement leurs écarts régressifs.

Ce n'est qu'après avoir retenu les géniteurs les plus qualifiés dans ce travail d'homogénéisation, et s'être impitoyablement débarrassé des autres, qu'arrive la phase de progrès assurant au praticien sa place parmi les éleveurs d'élite.

Pour gravir ces échelons de la hiérarchie de l'élevage, l'éleveur doit posséder certaines qualités basales, qu'il développe au fil des ans et qui lui font acquérir une puissante personnalité. Celle-ci lui donne le loisir de manier en virtuose les deux outils nécessairement requis pour sculpter une souche : la sélection proprement dite et l'accouplement.

Aussi convient-il, au premier chef, d'essayer de dégager les traits primordiaux caractérisant la personnalité du sélectionneur.

Au cours des 6^{ème} journées d'études de la Fédération Européenne de Zootechnie, qui se sont déroulées à Bruxelles en 1958, le Professeur WILLEMS a pénétré au cœur de cette question, en insistant sur le travail opiniâtre, la perspicacité, l'enthousiasme joints au jugement sûr et à la compétences de l'éleveur d'élite, doué, par ailleurs, d'un certain esprit d'amateurisme qui l'incite « aux plus grands sacrifices lorsqu'il s'agit d'acquérir un sujet de réelle valeur ».

Une description aussi détaillée, au sein d'assises internationales, des qualités inhérentes au sélectionneur ne peut que mettre au grand jour l'aspect humain de la sélection. L'éleveur d'élite, durant ses nombreuses et minutieuses observations, qui l'aident à déceler le comportement de ses animaux dans de non moins multiples circonstances, a acquis un jugement sûr. Les comparaisons inductives, qui résultent de son coup d'oeil d'autant plus efficient qu'il est renouvelé dans le temps, doublées de certaines connaissances biologiques fondamentales affirment sa réelle compétence. Il lui faut posséder, en plus, une patience exemplaire et une ténacité imperturbable dans l'effort, complétées par une sagacité fortement aiguisée. Oui, son enthousiasme ne doit jamais tarir, ce qui lui permet de mieux savourer ses réussites, tout en acceptant avec calme tous les aléas que comporte son rude labeur. Enfin, sans cet esprit d'amateurisme, si opportunément décrit par le Professeur WILLEMS, où seraient les meilleures souches d'animaux domestiques bâties à travers le monde?

Même à l'époque actuelle, où le sélectionneur dispose, s'il le veut, de moyens d'enregistrement statistique extrêmement poussés, il est impossible d'ignorer cet aspect humain de la sélection, et il ne faut pas avoir peur de soutenir et de répéter que la personnalité de l'éleveur d'élite est le meilleur gage de l'avenir de nos populations animales.

Les outils du sélectionneur

La revue avicole

N° 6 Juin 1960

Dans un précédent article, j'ai voulu dégager les principaux traits de la personnalité de l'éleveur d'élite qui le distingue du multiplicateur, et j'ai cité les deux outils qu'il possédait pour œuvrer convenablement : la sélection proprement dite, et l'accouplement.

Il me paraît bon aujourd'hui de m'arrêter quelque peu sur chacun d'eux.

La Sélection

On a coutume actuellement de parler de sélection individuelle, de sélection familiale, de sélection phénotypique, de sélection génotypique, de sélection économique, etc. On trouve, du reste, des définitions de ces modes de sélection dans tous les recueils zootechniques, et ceux qui s'y intéressent peuvent avantageusement s'y reporter.

Au stade de l'éleveur d'élite, il ne peut être question d'une simple sélection de masse, consistant à éliminer à chaque génération tous les sujets ne donnant pas satisfaction d'après leur aspect extérieur ou dans leur performance. La sélection des reproducteurs doit être faite en amont (ascendance) et en aval (progeny test), ce qui permet, sinon de connaître parfaitement, du moins de se faire une idée approximative du patrimoine héréditaire (génotype) des géniteurs. A cet effet, le sélectionneur accumule une foule de renseignements qu'il se doit de noter avec la plus grande minutie dans ses registres d'élevage. Depuis l'inscription globale de toutes ses observations jusqu'à la notation chiffrée avec mise en place d'histogrammes perfectionnés, tout est possible et dépend essentiellement de l'importance du cheptel, et du nombre sur lesquels porte la sélection.

Il est également loisible au sélectionneur d'effectuer une sélection successive de chaque caractère, ce qui est plus long mais plus sûr, ou au contraire une sélection pour tous les caractères retenus (mérite total) avec construction d'index appropriés. Différents pays, en particulier l'Amérique, ont beaucoup travaillé cette question des index de sélection sur différentes espèces animales. Là encore, tout dépend de la détermination prise par le sélectionneur, dont l'action nuancée est prépondérante.

Quantitativement, l'élimination sélective doit être suffisamment forte pour que le cheptel progresse. Les établissements avicoles américains se spécialisant, les uns dans la production des mâles, les autres dans la production des femelles, utilisent une pression de sélection vraiment énorme, pour ne pas dire démesurée. Il ne faut pas trop être obnubilé par de telles épurations, car les chiffres annoncés le sont pour des élevages colossaux chez qui le tri compte plus que l'accouplement pour des raisons d'ordre pratique. En effet, le mâle ou la femelle obtenu selon la firme, sont déjà des croisements de lignées mères, et à ce stade, correspondant à peu de choses près à l'étape primaire des croisements de WALLACE (Two way cross) pour la confection des Hy-line, la majorité des possibilités génétiques sont libérées. Les finesses d'un accouplement minutieusement étudié comptent alors beaucoup moins qu'au niveau des souches de base.

Il n'en est pas moins vrai que dans tout programme de sélection classique au niveau de l'amélioration d'une souche, un tri relativement sévère est nécessaire, répétons-le. Son pourcentage peut varier d'une génération à l'autre selon l'appréciation du sélectionneur.

L'Accouplement

Depuis longtemps les éleveurs d'élite se sont rendus maîtres des accouplements, et cette pratique toujours perfectionnée a été à l'origine de la notion de race. Ceci ne peut être mieux illustré que par une réflexion d' ABD EL KADER qui, après avoir expliqué au général DAUMAS ses préférences pour le produit d'une jument commune et d'un « cheval de sang » au croisement inverse, ajoutait « Toutefois si la race se rencontre avec la race, sans nul doute c'est de l'or ». A travers la littérature de l'élevage, les noms des frères COLLINS, de BACKWELL, de TOMKINS, de John SEBRIGHT, et plus près de nous de M. André LAVOINE ainsi que de mon excellente amie, Mlle J.J. LEMARIE, démontrent à suffisance que depuis des lustres les grands éleveurs, véritables créateurs de souches, avaient acquis une telle maîtrise dans les unions réalisées avec leurs géniteurs

qu'ils jonglaient littéralement avec les pedigrees !

Il y a quelques années, au cours d'une conférence très remarquée, le grand aviculteur d'Outre-manche, M. WATANABE, rendit hommage à tous ces éleveurs d'élite d'antan, en insistant bien sur la valeur de leur réalisation, car « leurs procédés étaient à peu près limités à ce qu'ils pouvaient imaginer par eux-mêmes et ils se trouvaient donc par là même utilisés de façon moins systématique et moins complète que de nos jours ».

Aujourd'hui, les sélectionneurs bénéficient des connaissances des lois de l'hérédité pour mieux comprendre le bien-fondé de leurs accouplements, et, si évidemment ils sont conseillés par des généticiens qualifiés, leur travail n'en est que plus intéressant.

Dans cette optique génétique, le sélectionneur sait ainsi pourquoi et comment il doit former son troupeau afin de créer une souche bien individualisée et d'éviter une trop grande fréquence de résurgences indésirables. Ses accouplements resserrés conduisent de génération en génération à une accumulation de gènes favorables, cause d'amélioration des caractères qui en dépendent. Par voie de conséquence, il lui est facile de comprendre pourquoi, au niveau des réserves de base, l'introduction d'éléments étrangers ne peut être réalisée qu'avec la plus grande circonspection et dans le seul but de perfectionner un caractère ou d'en adjoindre un nouveau. Les possibilités ultérieures de ces réserves de base pour la constitution de troupeaux de multiplication commercialisés ensuite sous le qualificatif de races, de croisements simples ou d'hybrides sont d'autant plus grandes que la provenance de chacune de ces souches originelles est nettement distincte. Il n'est pas rare, en effet, de trouver chez un éleveur d'élite une majorité de reproducteurs descendant d'un même ancêtre, étant entendu qu'il est de loin préférable de conserver un grand nombre de géniteurs issus d'un même parent exceptionnel, que de garder des reproducteurs sortant de différents ancêtres assez bons. L'uniformité héréditaire recherchée confère un intérêt majeur lors des alliances de souches de même race ou de race différente pour pouvoir bénéficier au maximum du phénomène d'hétérosis, ou simplement de certains effets particulièrement, heureux d'interactions géniques. Il faut alors trouver, à l'aide de nombreux accouplements, les souches qui se combinent le mieux (NICKING), et les retenir ensuite en s'ingéniant à perpétuer leur croisement, ce qui implique une qualité constante des souches de départ. Un tel processus est à la base non seulement de la sélection récurrente réciproque et des premiers croisements du type WALLACE, mais aussi de l'obtention des fameuses pondeuses japonaises Leghorn.

Il est aisé de se rendre compte, et il n'est pas inutile d'y insister, que la façon dont le sélectionneur conduit ses accouplements à l'intérieur de son cheptel a des répercussions d'abord au stade de la souche qu'il exploite, mais aussi dans son utilisation commerciale à venir. Ceci a, du reste, toujours été vrai même dans le cas où la réserve de base n'a pour but que d'améliorer régulièrement la moyenne d'une population représentée par une race. Dans la confection d'Hybrides au sens américain du mot (croisement de deux souches intra cultivées), pouvant aussi bien provenir de l'union de deux lignées parentales de races différentes, classiques ou synthétiques que de deux lignées d'une même race, c'est encore plus indispensable. Dans ce dernier cas, un animal peut avoir une apparence extérieure répondant parfaitement au standard d'une race, tout en n'étant qu'un Hybride. C'est ce que G. MANN nomme d'une façon amusante un « hybride pur ». Cet exemple suffit à prouver que les souches n'ont pas remplacé les races actuellement, comme d'aucuns se plaisent à l'écrire, témoignant ainsi d'une incontestable carence technique !

Depuis quelques années, Il y a eu beaucoup de remous dans les idées de tous ceux qui gravitent autour de l'élevage des animaux de basse-cour. Pour qui veut cependant regarder objectivement l'avenir de cet élevage, ce ne sont pas la venue des hybrides américains sur notre sol qui doivent lui faire tourner la tête. Des gens comme WALLACE, puis VANTRESS se sont tracés une ligne de conduite dans leur travail, et l'ont suivie. D'autres leur ont emboîté le pas. J'avoue qu'il ne me paraît pas logique de leur adresser d'emblée le moindre blâme, alors que, même sur le simple plan expérimental, il s'agit d'une tentative intéressante de création et de commercialisation. Par contre, je ne comprends pas davantage pourquoi de nombreux individus ont été tellement impressionnés par ces hybrides made in U.S.A. qu'ils ont essayé de s'en pourvoir à prix d'or. Cet emballement vraiment déraisonnable a marqué à un tel point les esprits, qu'en dehors des tractations qu'il a entraînées il a engendré un courant d'opinion vraiment faussé sur l'élevage avicole tout entier. Or, ce n'est pas avec des réglementations draconiennes basées sur des critères arbitraires ou en ricanant sottement des races classiques que des améliorations génétiques valables se feront jour. Il faut, avant tout, laisser une parfaite liberté à l'éleveur. Il faut qu'un important éleveur comme un petit exploitant puisse mériter le titre de sélectionneur si ses capacités et ses résultats l'y autorisent. Ce qu'il convient, en premier lieu, de considérer dans toute appréciation qualitative de ce genre, c'est la personnalité de l'éleveur d'élite, telle qu'elle ressort d'un récent examen (Revue Avicole - Avril 1960), puis la façon de la mettre le mieux en pratique à l'aide d'accouplements appropriés et d'une sélection rigoureuse sur des réserves de base, dont la constitution et le perfectionnement sont les seuls gages de

l'avenir prospère des races ou des hybrides. Il n'est que temps de le comprendre pour développer au maximum toutes les ressources dont nous disposons dans ce domaine plein d'attrait, ne serait-ce que par son étonnante plasticité.

Accouplement judicieux au clapier

Rustica

5 Juillet 1959

C'est une question qui n'est pas assez considérée à sa juste valeur et qui cependant compte énormément pour la bonne marche de tout clapier de rapport.

Qu'est ce qu'un accouplement judicieux ? C'est celui qui donne naissance à une nombreuse portée homogène, rustique, croissant rapidement et répondant honorablement aux caractéristiques apparentes de son type. Il s'agit là de critères élémentaires, nécessairement requis pour la production de lapins de consommation. On peut évidemment y ajouter d'autres expériences, si le but poursuivi par l'éleveur est, par exemple, de s'attacher plus spécialement à l'obtention d'animaux répondant à un standard précis, ou encore lorsque le cuniculteur se spécialise dans la vente de reproducteurs.

Nous nous limiterons volontairement ici au cas le plus simple du clapier familial produisant des lapins pour la chair.

Disons tout de suite qu'il est extrêmement difficile de prévoir les résultats d'un accouplement en considérant simplement les reproducteurs d'après leur aspect extérieur, à supposer que ceux-ci vivent dans les meilleures conditions ambiantes d'habitat, d'hygiène et d'alimentation.

Quand l'ascendance des géniteurs est connue, les chances de réussite de la portée sont déjà plus élevées, mais il faut bien se persuader qu'il n'est possible de se faire une idée solide de la valeur d'un accouplement que lorsqu'il a été éprouvé deux ou trois fois avec les mêmes géniteurs des deux sexes.

Il découle de ces considérations des règles très strictes que tout cuniculteur doit respecter s'il veut élever, dans les meilleures conditions, de belles portées.

1° Acheter ses reproducteurs chez des spécialistes travaillant leurs souches depuis de nombreuses années, et unanimement appréciés pour la qualité de celles là dans le monde cunicole ;

2° Observer minutieusement les accouplements qui se seront vérifiés les plus satisfaisants, et conserver le plus longtemps possible les reproducteurs des deux sexes dont le mariage aura fourni la meilleure descendance. Répéter alors cet accouplement idoine obstinément avec les mêmes éléments, mâles et femelles. Il n'y a, en effet, rien de plus maladroit que de faire saillir une reproductrice par des étalons différents, alors que l'un d'eux a fourni une descendance qualifiée. Quand un mâle se révèle un bon géniteur d'une façon générale, c'est-à-dire quand il engendre des portées adéquates avec plusieurs femelles, c'est alors tout simplement une erreur irréparable que de ne pas tirer parti au maximum des ses services, quitte à le choyer tout spécialement. Si j'insiste autant sur ce point, c'est que dans la pratique courante il n'est tenu aucun compte de ces observations et que, pour des raisons inexplicables, l'éleveur de lapin se débarrasse de ses reproducteurs bien trop tôt, ou bien ne réitère pas des accouplements excellents.

3° Quand il devient nécessaire de pratiquer de nouveaux achats de reproducteurs, il est indispensable de le faire avec la plus grande circonspection. Avant d'utiliser les services d'un nouveau sire sur toutes les femelles du clapier, il faut l'essayer sur certaines d'entre elles pour ne pas gâcher toute une production avec un mauvais étalon. Personnellement, il nous paraît plus sage de conserver un jeune mâle issu d'une excellente génitrice et d'acheter éventuellement des femelles à l'extérieur. Les risques d'échec sont forcément moindres ;

4° Enfin ne jamais lésiner sur le prix d'achat des géniteurs. Et même, quand cela est possible, il ne faut pas hésiter à payer un bon prix pour un reproducteur éprouvé de deux ou trois ans.

Ces quelques remarques succinctes me paraissent indispensables pour faire ressortir l'importance des accouplements au sein d'un clapier. De leur conduite, qui doit toujours reposer sur les règles précitées, dépend la réussite de toute l'exploitation cuniculicole.

Connaître ses animaux

Vos lapins

N° 73 Février 1965

Réédité dans Lapins et lapereaux

N° 55 Octobre 1977

Il est couramment admis que les premières visites d'exposition ou d'élevage effectuées par un candidat éleveur ne lui ont révélé que des groupes d'animaux, composés pour chacun d'entre eux d'individus d'apparence tout à fait similaire. Une rangée de Bouscat, de Bourgogne, de Vienne, est pour l'œil du novice une suite de lapins blancs, roux ou bleus, qui se répètent identiques les uns par rapport aux autres d'une cage à l'autre. Lors des achats liminaires de futurs reproducteurs, il n'est donc pas tellement important que l'acheteur débutant en prenne livraison chez le vendeur, sauf s'il désire voir l'installation des clapiers et la tenue de l'élevage du cuniculteur avec qui il traite son marché. Etant novice il ne sait pas choisir et il est dans l'obligation de faire confiance à son vendeur.

Il y a, à la base de tout élevage, une part d'incertitude d'autant plus grande chez le lapin que cette espèce ne possède pas de généalogie officielle et que les contrôles de performances commencent à peine à être pratiqués sur quelques troupeaux. Ce n'est que peu à peu que l'éleveur, par la confrontation qu'il s'impose quotidiennement avec son premier lot de sujets, apprend à connaître ses animaux, puis les caractéristiques de la race ou de la variété à laquelle ils appartiennent. Au fur et à mesure que les générations se succèdent, il s'habitue à déceler toutes les particularités qui s'extériorisent plus ou moins chez ses élèves. Ces observations toujours plus minutieuses conduisent à faire des comparaisons, à discuter des relations de parenté, à élaborer un premier plan de sélection. C'est là que l'éleveur commence à pénétrer dans le véritable contexte de l'élevage.

La connaissance de plus en plus approfondie de tous les lapins vivant au sein d'un clapier, et plus particulièrement des reproducteurs, constitue le fondement de tout élevage. Et ceci est aussi vrai pour le reproducteur de lapins de consommation que pour l'amateur sportif ; aussi vrai au niveau de la reproduction en race dite pure que pour la pratique du croisement industriel. Il va sans dire qu'au palier le plus haut de la hiérarchie de l'élevage, c'est-à-dire au stade du perfectionnement des souches, la connaissance quasiment parfaite des géniteurs d'élite à tous égards ne souffre pas la moindre faille.

Pourquoi connaître ?

Il n'est sans doute pas inutile de rappeler ici que chaque être vivant possède son individualité, son originalité propre. Dans une portée de lapins, tous les lapereaux ont une constitution héréditaire particulière. Les différences entre chacun d'eux sont plus ou moins grande, certes, plus ou moins apparentes, mais elles existent.

DARWIN écrivait dans sa « Variation des animaux et des plantes » : « Il n'y a probablement pas deux individus identiques ». Chacun de nous ne saurait oublier le célèbre vers d'Alfred de VIGNY : « Aimez ce que jamais on ne verra deux fois ». Retenons également cette phrase percutante du grand biologiste Jean ROS-TAND : « A la loterie de la naissance, le même numéro ne sort jamais deux fois ».

Cette unicité de l'être, que la génétique explique désormais scientifiquement, a pour immédiate conséquence l'extrême variabilité du monde vivant. Or, c'est justement cette variabilité immense, parfois très frappante, mais souvent extrêmement délicate à déceler, qui a permis au cours des ans l'évolution des animaux, et, sur le plan qui nous intéresse ici, à l'aide de la sélection effectuée par l'homme, de toutes nos espèces d'animaux domestiques. Sans variabilité, aucune sélection ne pourrait être envisagée.

L'éleveur, et plus spécialement le sélectionneur, ont pour rôle essentiel de constater et de contrôler, d'orienter et de diriger, cette variabilité, bien souvent peu prononcée en apparence, et donc assez difficile à bien saisir. L'incomparable observateur que fut Charles DARWIN a beaucoup insisté dans ses écrits sur l'importance de ces variations individuelles, et s'est attaché tout spécialement à montrer tout l'intérêt que pouvaient représenter pour l'élevage les « innombrables variations insignifiantes », les « légères modifications » chez les animaux. « De simples différences individuelles » disait DARWIN, « sont plus que suffisantes pour permettre, à condition qu'on y apporte beaucoup de soins, l'accumulation d'une grande somme de modifications dans presque toutes les directions ». Cette phrase mérite d'être méditée par tous ceux pour qui l'élevage

ne consiste pas uniquement à détenir chez soi des animaux, sans autre but que d'en faire un vulgaire commerce. Car si la variabilité est la condition première de toute sélection, elle peut fort bien n'apporter aucun résultat à l'élevage, si justement les éleveurs n'utilisent pas les possibilités qu'elle procure. Écoutons encore DARWIN « **Quand on ne fait attention aucune à certaines qualités ou à certaines parties du corps, ces qualités, ou ces parties restent telles quelles, ou présentent des variations flottantes** ».

On ne saurait, ce me semble, en dire davantage pour essayer de faire comprendre au cuniculiculteur pourquoi la connaissance aussi précise que possible de ses lapins, quelque soit le but qu'il poursuit, est primordiale pour atteindre avec eux et avec leur descendance l'objectif qu'il s'est fixé.

Les étapes de la connaissance ;

Elles sont nombreuses, et présentent de multiples gradations, qui sont fonction des possibilités d'investigation de l'éleveur et de ses capacités. Elles sont, en outre, établies dans le temps, non seulement sur le plan des **observations directes** réalisées sur l'animal vivant ou mort (carcasse), mais encore pour ce qui a trait à des **généalogies** et des **tests effectués sur la descendance**.

Nous ne nous occuperons présentement que des observations directes que peut réaliser le cuniculiculteur sur l'animal. Ainsi, après avoir manipulé pendant quelque temps les sujets de son clapier, l'éleveur arrive à voir davantage leurs caractéristiques et leur comportement particulier. Il commence à opérer les premiers tris qui s'imposent, non pas encore pour tenter d'améliorer son cheptel, mais bien plus pour maintenir ce qu'il possède déjà. Parallèlement à ce travail personnel sur les animaux, les relations qu'il se crée avec d'autres éleveurs, les visites d'élevages ou d'expositions qu'il effectue, l'incitent, parfois inconsciemment à mieux saisir les différences existant entre les sujets d'une même population raciale, ou entre les lapins issus des croisements qu'il a effectués. Dans ce dernier cas, les observations qui lui sont faites par le négociant sur les carcasses fournies complètent son information. Et DARWIN d'écrire à ce sujet : « **Il ne suffit pas d'examiner avec soin les animaux vivants** », mais, comme dit ANDERSON, il faut encore **scruter les cadavres**, et ne réserver pour la reproduction que les descendants de ceux qui, selon l'expression des bouchers, **se laissent bien découper** ».

Plus l'éleveur voit d'animaux, mieux il sait les apprécier et donc porter un jugement plus précis sur chacun d'eux. Mais ceci n'est pas toujours aussi évident qu'il le semble. Si, en effet, le coup d'œil s'acquiert par la pratique, encore faut-il vouloir observer méticuleusement, et savoir observer. Il arrive en effet un moment où, dans ces étapes de la connaissance des animaux, la pratique courante qui a inconsciemment perfectionné le diagnostic de l'éleveur ne suffit plus par elle seule pour lui permettre d'affiner ses observations. Il doit alors travailler encore davantage pour exercer son coup d'œil et le rendre plus sûr. Enfin, il arrive fréquemment que l'éleveur, malgré un travail assidu effectué dans ce but, ne puisse percevoir les petites différences individuelles existant entre plusieurs sujets, pour des raisons inhérentes à sa personne ; l'éleveur ne possède pas le coup d'œil du connaisseur, qualité maîtresse du sélectionneur. Il peut sans doute devenir un bon multiplicateur, mais il ne dépassera pas ce stade, et il doit se rendre compte honnêtement qu'il ne peut aller plus loin. Étant donné la division du travail de plus en plus grande en élevage aujourd'hui, cela n'a rien de dramatique si chacun veut bien se rendre compte de ses possibilités réelles, et accepter l'emploi qui leur correspond. L'élevage du lapin a besoin de bons multiplicateurs, de bons producteurs de lapins de consommation, et chaque poste garde toute son importance pour l'avenir même de la cuniculiculture française et européenne, à condition qu'il soit rempli avec toute la loyauté désirable.

Contrairement à ce qu'affirment des démagogues, qui ne croient pas un mot de ce qu'ils défendent « **avec la dernière énergie** », mais qui n'admettent pas qu'on puisse douter un seul instant de leur roman, tous les éleveurs ne sont et ne peuvent pas être des sélectionneurs. Comme l'écrivit, il y a un siècle, Carlos VOGT : « **On naît BAKEWELL, on devient Prince Albert** ». Et DARWIN pour qui le culte de l'élevage n'était pas un vain mot, et entraînait une réelle admiration pour les grands sélectionneurs au début du 19^{ème} siècle que furent BAKEWELL, les frères COLLINGS, Sir J. SEBRIGHT et Jonas WEBB notamment, nous a légué cette autre phrase toujours d'actualité ; « **Pas un homme sur mille n'a la justesse de coup d'œil et la sûreté de jugement nécessaire pour faire un habile éleveur** ». C'est-à-dire un vrai sélectionneur.

Ce haut degré de connaissance de l'animal caractérisant l'éleveur d'élite ou le sélectionneur, se porte forcément, étant donné le non moins haut degré de perfection de la souche sur laquelle il travaille, sur des différences apparentes, imperceptibles au commun des éleveurs. L'aptitude à percevoir ces différences permet justement à l'éleveur d'élite, en dehors de tout examen non moins minutieux des ascendants et des descendants des animaux considérés, de pouvoir en tenir compte lors de ses accouplements, et de pouvoir les accentuer à sa guise dans les descendance, au point de mettre en évidence au bout de quelques années des lignées très dis-

tinctes des populations de départ. C'est le cas notamment d'animaux propres frères ou propres sœurs, donc de même origine, dont on ne connaît pas encore les exploits de la descendance, et qui, pour ne pas perdre de temps toujours appréciable en élevage, doivent être utilisés au mieux des circonstances. Seul, dans ce cas particulier mais non moins fréquent, le jugement porté par le sélectionneur permet de résoudre au mieux de la conjoncture et dans le meilleur temps un problème fort délicat par ailleurs. L'aspect humain de la sélection ne peut en aucun cas ici être remplacé par des calculatrices électroniques ! Et cela il ne faut pas avoir peur de le dire et de l'écrire.

Tout cela démontre à suffisance que si l'apparence extérieure d'un animal ne constitue qu'une « **partie de lui-même** », si je peux m'exprimer ainsi, quand il s'agit d'un reproducteur, cette partie n'est pas négligeable, non seulement dans les premiers stades d'apprentissage de l'élevage, et le défrichage des populations rudimentaires de par leur hétérogénéité non dissimulable, mais encore au niveau plus élevé des souches perfectionnées, comme nous venons de le constater.

D'où la nécessité d'apprendre à toujours mieux étudier ses animaux pour bien les connaître.

La Coopération dans la Sélection

Vos lapins

N° 80 Octobre 1965

Dans le précédent numéro de *Lapins et Lapereaux* (juillet août 1957), j'ai insisté sur le travail méthodique accompli par les cuniculiculteurs d'Alsace-lorraine, et je pense avoir suffisamment fait ressortir l'esprit de discipline et le dynamisme qui animent tous et chacun dans ces régions, où l'éleveur prend vraiment conscience du rôle qui lui échoit, dans l'amélioration et la propagation des races et variétés qu'il élève, et remplit ce rôle excellentement. C'est un exemple qu'il ne s'agit pas de copier servilement, mais dont il convient de s'inspirer, comme de toutes les réalisations pratiques d'où qu'elles viennent !

Ce qu'il importe avant tout de retenir, c'est qu'à la base de ce petit élevage de l'Est, comme cela se pratique également dans d'autres pays européens, une coopération étroite et volontaire s'est créée entre les cuniculiculteurs, laquelle, tout en se manifestant plus ou moins différemment, aboutit toujours au but suprême, c'est-à-dire à la production du plus grand nombre d'animaux de qualité déterminée, et non à celle d'échantillons dus à une sélection dispersée et très instable, comme cela existe trop fréquemment dans les autres régions françaises, du fait de l'esprit individualiste qui règne, hélas en grand maître chez beaucoup d'éleveurs et des objectifs aussi divers que multiples qui les animent parfois ! Tant il est vrai que des efforts épars, même les plus louables, et, à plus forte raison, de buts dissemblables, il ne peut rien apparaître de sérieusement bâti.

L'élevage du lapin tend de plus en plus, je l'ai souvent écrit, à se mettre au pas des différentes productions animales, c'est-à-dire qu'aux anciens critères de beauté d'une race viennent s'ajouter des desiderata économiques, indispensables à l'aspiration toujours plus grande d'une productivité accrue. Ce sont là des impératifs sur lesquels il n'est pas question de porter un quelconque jugement, favorable ou défavorable, mais devant qui chacun doit s'incliner. J'ai, du reste, constaté à différentes reprises que bien des cuniculiculteurs s'en rendaient parfaitement compte, et essayaient de travailler leur sélection dans ce sens. Bon nombre d'entre eux réfléchissent à ce que doit être une souche de valeur, reconsidérant, en fonction des articles et études publiés depuis quelques années dans *Lapins et Lapereaux*, certaines questions capitales appartenant aux différents domaines de l'élevage : hérédité, pathologie, alimentation. La pensée cuniculicole évolue, ce dont on ne peut que se réjouir. Le concept de la Race, par exemple, est de plus en plus apprécié à sa juste valeur, et la récente étude de M. le Professeur LIENHART sur « la Race pure », ainsi que celle sur « le mécanisme de l'Hérédité », du même auteur, ne peuvent que développer au maximum chez les lecteurs de *Lapins et Lapereaux* le goût d'une sélection bien conduite, en mettant les éleveurs devant la réalité des faits, et en les préservant du désir intempestif du croisement inconsidéré. Il y a, évidemment, et il y aura toujours des éleveurs fantaisistes, mais ils s'éliminent automatiquement par lassitude. Il n'est du reste pas possible que n'importe qui puisse s'intituler éleveur, en produisant n'importe où n'importe quoi, n'importe comment

En résumé, toutes ces considérations suffisent, je le pense, à prouver que l'élevage du lapin, comme la plupart des autres élevages, est arrivé à un état de maturité tel qu'il lui suffit de s'organiser réellement et sérieusement pour aboutir à des réalisations palpables, d'abord dans la sélection, puis dans la multiplication des hôtes du clapier. Car ne nous leurrions pas ! Il ne suffit plus de reconnaître le bien-fondé de la sélection généalogique: il faut pouvoir l'entreprendre de telle sorte que ses effets ne soient pas éphémères, mais bien durables. Et pour cela, il est indispensable que les efforts fournis par les cuniculiculteurs ne soient pas dispersés. La constance dans les progrès, indispensable pour améliorer et répandre une race ou variété cuniculicole, ne peut exister que si le choix, inhérent à tout travail de sélection, peut être entrepris sur un grand nombre d'animaux de même origine, ce qui, je suis bien obligé de le constater, n'est praticable qu'à la condition qu'un groupe d'éleveurs se décide à coopérer sincèrement et équitablement.

Afin de bien comprendre l'utilité de cette coopération dans la sélection, il est indispensable de se représenter exactement la structure actuelle (1957) des élevages de lapins en France.

Dans l'ensemble, on peut situer la cuniculiculture française au stade de l'exploitation familiale, qu'il s'agisse du clapier de citadins, situé dans le jardin attenant au domicile, ou d'un clapier de ferme. Il existe, certes, des clapiers de plus grande importance, mais ceux-ci ne constituent pas la généralité. Cette structure familiale, qu'il ne convient aucunement de critiquer, mais qui doit être constatée comme un fait tangible, n'engendre pas l'expansion. Car, en supposant que les débouchés soient importants et variés [vente de reproducteurs, vente de lapins pour la consommation, utilisation interne des fourrures ou absorption totale de la chair au sein d'une nom-

breuse famille (autoconsommation)], il y a inévitablement une limite, tant pour la place accordée au lapin dans chaque foyer que pour la main-d'œuvre nécessaire au fonctionnement de l'élevage, qu'il n'est pas concevable de dépasser. Un animal de n'importe quelle espèce n'impose-t-il pas la présence d'un soigneur deux fois par jour, et ceci tous les jours de l'année, dimanches et fêtes compris. Plus le nombre d'animaux est grand, plus le temps consacré au pansage est important. Or, ce temps est compté. Il peut paraître banal de s'attacher à cet aspect de la main-d'œuvre humaine. Ceci n'en a pas moins des répercussions certaines dans la crise actuelle (1957) de l'élevage français. Dans le cas précis qui nous intéresse, il conditionne le nombre des reproducteurs d'un clapier qui, dans le cadre familial précité, ne peut dépasser raisonnablement le chiffre de DIX en moyenne. Avec les possibilités de nos populations cuniculicoles, cela représente, pour un clapier composé de deux mâles et de huit femelles, mettant bas en moyenne trois portées par an, et élevant chacune de quinze à vingt lapereaux, cent vingt à cent cinquante jeunes.

L'effort des cuniculiculteurs jusqu'à maintenant consiste donc (la différence entre un sélectionneur et un multiplicateur étant encore trop floue pour être prise en considération ici) à entretenir en la renouvelant progressivement la même quantité de reproducteurs, et à essayer d'améliorer, ou simplement de conserver, les caractères extérieurs de la race élevée, ainsi que les caractères d'élevage prolificité, précocité, rusticité, etc. Pour ce faire, un tri phénotypique est effectué régulièrement; les éleveurs chevronnés, en plus de cela, établissent des comparaisons entre toutes leurs observations, tenant compte de certaines corrélations et tentant de réaliser un cahier généalogique où sont portés des renseignements très intéressants.

Malgré tous ces efforts qui procurent quelques bons résultats temporaires, les cuniculiculteurs demeurent les témoins impuissants d'une instabilité continue pour l'ensemble des résultats obtenus, par le fait même qu'il ne leur est pas possible, travaillant isolément, de pratiquer une sélection régulièrement bénéfique. Quand l'éleveur achète, au cours d'une exposition, un sujet qu'il ne peut juger que par son seul aspect extérieur, il lui est impossible de le tester convenablement du fait du faible nombre de femelles disponibles chez lui. L'imprécision et la disparité des efforts consentis sur un effectif de géniteurs trop réduit obligent le cuniculiculteur à piétiner, car les progrès qu'il accomplit pendant un temps assez court régressent subitement, de par le jeu des disjonctions héréditaires et des interactions géniques qu'il lui est impossible de maîtriser dans ces conditions.

Dans quelle mesure un remède à cet état de fait est-il envisageable. Et, surtout, un remède s'impose-t-il ?

Trois positions apparaissent immédiatement

Laisser courir sans modifier quoi que ce soit

C'est la solution de facilité. Après tout, penseront certains, depuis cinquante ans que l'élevage du lapin s'est développé en France, des réalisations valables ont été enregistrées, des races ont été créées, d'autres très perfectionnées. Pourquoi vouloir modifier le processus de l'élevage alors que le passé plaide en sa faveur ? Eh oui, la France a connu sa période de luxuriance cuniculicole. Tous les pays européens, et même l'Amérique, lui ont acheté des lapins. Nos créateurs et améliorateurs célèbres ont expédié des reproducteurs dans le monde entier. hélas, nous n'en sommes plus à cette période de grandeur cuniculicole. Les conseils moelleux, émis avec une constance persévérante, par de nombreux chroniqueurs dont l'impéritie en matière d'élevage, et à plus forte raison de sélection, se passe de commentaires, ont entravé tout progrès généralisé et, ce qui est plus grave, ont largement contribué à diluer, amoindrir, puis neutraliser tous les perfectionnements apportés par quelques individus à la compétence technique éprouvée, et travaillant leur cheptel en fonction des contingences économiques en perpétuel mouvement. Cela je l'ai déjà écrit, et si j'y reviens à chaque fois que l'occasion m'en est offerte, ce n'est pas pour faire le procès du cuniculiculteur d'aujourd'hui (1957), dont j'ai toujours reconnu la bonne volonté, et récemment encore (*Lapins et Lapereaux*, juillet août 1957, Tour d'Horizon) l'excellente réceptivité aux méthodes modernes d'élevage, mais pour lui éviter un état de béatitude bien naturel, entraînant malheureusement une apathie incompatible avec notre époque, dynamique s'il en fut, car le type du lapin parfait, tel qu'il apparaissait il y a vingt ou trente ans, ne correspond plus aux desiderata présents. L'animal rare, véritable panacée de l'époque sportive, sur lequel les enchères les plus sensationnelles se portaient, n'est plus une fin en soi. De même que l'échantillonnage fait place de plus en plus dans l'industrie à la standardisation, l'animal champion de beauté doit s'éclipser derrière le géniteur champion susceptible de procréer une descendance d'élite, capable d'affirmer la valeur d'un troupeau. Pour n'avoir pas voulu comprendre cette évolution de l'élevage, qui avait déjà pris jour cependant dans plusieurs pays européens avant la guerre de 1939, les conseillers et chroniqueurs, imbibés d'idées préconçues sur la dégénérescence, et toujours à la recherche de solutions de replâtrage, ont largement contribué, en préconisant des croisements, sur-croisements et autres emmaillotements des troupeaux de reproduction, à l'amenuisement de nombreuses races, sur lesquelles il fallait, au contraire, tout en poursuivant le magnifique travail des incomparables pionniers de la cuniculiculture française, effectuer des

améliorations d'actualité, notamment sur les caractères d'élevage. Qui mieux est, cet ensemble de conseils empreints d'une effrayante démagogie, et émanant d'incompétences notoires, a très vite rebuté une nouvelle couche d'éleveurs apparue après 1945, diminuant ainsi le nombre de reproducteurs sur lesquels un travail de sélection efficient aurait pu se porter. Et voilà toute une suite de réactions en chaîne qu'il m'est difficile de passer sous silence, tant elles ont été préjudiciables à l'élevage du lapin en France depuis plus de dix ans. Car, pendant ce temps, les pays étrangers, partis de nos souches primitives, les modelaient patiemment selon une orientation appropriée aux exigences de la production normalisée et équilibrée.

Il y a encore d'autres considérations qui doivent nous éviter de comparer le travail des pionniers de la cuniculiculture aux réalisations que les temps présents nous poussent à accomplir. L'esprit purement sportif qui animait l'élevage des races cuniculicoles en France, dans la première partie du siècle, avait un potentiel suffisant pour maintenir et même développer le nombre des cuniculiculteurs, et par voie de conséquence l'importance des populations raciales. Aux expositions de Paris, par exemple, les ventes de reproducteurs s'opéraient à un rythme constamment élevé et à des prix à peine croyables aujourd'hui. Les châtelains entretenaient des élevages de lapins dans de nombreuses régions. Les tractations considérables, qui s'effectuaient en toute saison partout, nécessitaient une production toujours soutenue et, en dehors des grands noms de la sélection, connus du monde entier, qui, après avoir créé des races, s'attachaient à les affiner superbement, un travail d'amélioration s'opérait inconsciemment sur la masse des troupeaux, du fait même du nombre d'animaux élevés et des prix obtenus pour les meilleurs.

Présentement, il est beaucoup plus difficile d'espérer obtenir des perfectionnements de grande ampleur sur nos races ou variétés, en élevage isolé, du fait justement du déplacement des fonds consacrés jadis à la cuniculiculture vers d'autres espèces (chiens, chats, oiseaux), ou encore vers d'autres « Hobby » moins accaparants que tout élevage d'animaux pour certaines classes sociales. On se rendra sans doute compte un jour prochain, malheureusement trop tard, de l'irréparable bêtise qui a été faite, soit pour satisfaire des intérêts personnels de la part de personnalités à courte vue, soit pour apaiser certains complexes idéologiques chez des doctrinaires invétérés, d'accélérer, au lieu de freiner par des mesures de sauvegarde appropriées, le processus de dégradation du potentiel « amateur » dans l'élevage des animaux de basse-cour.

Laisser courir constitue donc la solution adéquate, si l'on ne cherche pas à obtenir plus que ne permet de l'espérer la sélection de masse, actuellement en cuniculiculture, et compte tenu des observations précitées. Acceptons-en donc les conséquences inéluctables, si nous choisissons délibérément cette attitude.

2) Transformer la structure du clapier français

Cela revient à envisager son agrandissement. Pour diverses raisons place et main-d'œuvre notamment, il ne peut s'agir d'une solution susceptible de satisfaire tous les élevages et tous les éleveurs. D'autre part, l'agrandissement pour être vraiment bénéfique, c'est-à-dire pour permettre d'assurer une sélection autonome très poussée, devrait être tel qu'indépendamment des problèmes de place et de main-d'œuvre apparaîtrait un brutal aspect financier stoppant toute possibilité d'extension dans de nombreux cas.

A supposer même qu'avec l'aide de fonds monétaires suffisants, et après étude approfondie des débouchés, des clapiers d'au moins cent reproducteurs s'implantent dans différentes régions, cela ne résoudra pas pour autant le perfectionnement de tous les cheptels d'une race déterminée, par exemple, car n'oublions pas que le facteur humain joue également un rôle primordial dans la sélection, et que là encore il ne peut agir avec toute la puissance et toute la souplesse désirée que dans le cadre qui demeure le plus approprié à son épanouissement et qui exclut, dans bien des cas et pour de multiples causes, le gigantisme.

Pour avoir trop souvent négligé tous les aspects d'une adaptation à des circonstances nouvelles, de nombreuses réalisations se sont vite heurtées, dans bien des domaines, à des incompatibilités insurmontables, pour ne déboucher que sur le néant !

3) La coopération sincère et équitable entre cuniculiculteurs demeure, en définitive, la seule porte ouverte actuellement au progrès dans la sélection méthodique du lapin. C'est présentement l'unique moyen pour des sélectionneurs de ne pas gaspiller leurs efforts, tout en n'apportant aucun bouleversement à la structure de leur clapier. Dans ce cas, comment coopérer ? Certes, il ne s'agit pas de se lancer à l'aveuglette dans une entreprise de ce genre sans prendre conscience de sa réalité pratique, de l'intérêt que l'on peut en tirer, mais aussi de l'état d'esprit qu'elle requiert. Il serait, à vrai dire, fort maladroit de le faire à contrecœur, en s'y croyant forcé par autrui. L'absence d'une prise en considération pleine et entière de cette nouvelle détermination équivaldrait à

la condamnation pure et simple d'un procédé qui a largement fait ses preuves à l'étranger, et sous un aspect peu différent au sein des C.E.T.A. en France.

La coopération entraîne, en premier lieu, une réforme psychologique de l'éleveur. Celui-ci doit être bien persuadé que l'individualisme outrancier, qui caractérisait jusqu'ici sa ligne de conduite, ne l'a conduit qu'à une suite d'impasses. Il a travaillé avec assiduité, des années durant, sur un cheptel réduit, pour n'être, en fin de compte, jamais récompensé de ses efforts. L'introduction d'éléments étrangers, sans origine connue, parmi ses géniteurs ne lui a pas apporté les résultats escomptés et, plus d'une fois, l'a obligé à piétiner, si ce n'est à régresser, pour être obligé finalement de perdre un temps précieux à rattraper les méfaits de l'intrus ! En évitant ces pertes de temps irritantes et injustifiées, la coopération, qui, comme nous le verrons plus loin, facilite le testage et pallie tous ces impondérables, s'impose alors tout naturellement comme une réponse à un besoin.

Contraindre son individualisme n'engendre pas inévitablement un amoindrissement de sa personnalité. Le vieux routier de l'élevage (qui n'a pas forcément atteint un âge canonique !) a su observer, comparer, induire, et possède un flair certes plus développé qu'un novice. Il doit comprendre que son rôle, au sein d'une large coopération, sera de faire bénéficier ses collègues de ses conseils, tout en ayant à sa disposition un champ d'expérimentation bien plus vaste que s'il continuait à se confiner dans le cadre étroit de son clapier familial. L'esprit de coopération l'incitera à penser non plus en fonction de ses maigres possibilités personnelles, mais en fonction de la masse globale des réalisations plus vastes fournies par l'ensemble des élevages familiaux sur lesquels il se penchera, comme chacun de ses collègues d'ailleurs.

Il faut que chaque participant à ce travail solidaire admette, ce qui n'est pas difficile s'il veut bien réfléchir tant soit peu, que l'amélioration du troupeau global rejaille implacablement sur chaque clapier; il faut que chaque coopérateur se rende parfaitement compte que l'association des idées, comme celle des capitaux (nous verrons plus loin son utilité pour l'achat des reproducteurs mâles en commun, par exemple) créent une puissance spirituelle ou matérielle, qui eût été pratiquement inexistante à l'échelon individuel. Loin d'annihiler la stimulation sportive qui anime les exposants d'un concours, la coopération l'augmente au contraire dans d'immenses proportions, car, dans la sélection commune ainsi entreprise, la résultante des forces mises en jeu est bien supérieure à la somme de toutes les forces individuelles isolées. L'exemple de l'Alsace, où existe, répétons-le, une grande solidarité entre les éleveurs, le prouve amplement.

Bien entendu, il est indispensable, après avoir pris conscience de la valeur réelle d'une coopération entre éleveurs, de ne pas faire preuve d'indolence, d'agir sérieusement, coude à coude, sans essayer, une fois que les premières réalisations sont obtenues, de se « tirer dans les pattes » et de reprendre des initiatives privées en considérant son collègue comme un gêneur. La coopération doit profiter à tous, et non pas à un ou deux privilégiés qui, en spoliant les autres, achèvent d'anéantir l'esprit de groupe et son fonctionnement. On conçoit immédiatement le rôle dévolu à chaque éleveur dans un groupe solidaire. Chaque participant doit considérer cette façon d'unir ses efforts comme une méthode de travail indispensable et sans laquelle il ne peut que piétiner. Tout cela implique, on ne le répétera jamais assez, un climat de collaboration active et réciproque. Chacun doit, évidemment, avoir foi en l'avenir et ne manifester aucun sentiment d'indifférence, d'égoïsme, de scepticisme ; en un mot, il lui faut posséder un idéal. Rappelons, à ce propos, que l'idéal considéré par d'aucuns comme une entité désuète et négligeable est tout simplement une raison d'être, favorisant le jaillissement des qualités de l'individu et décuplant ses forces. C'est bien là, la consécration et, de toute façon, la justification de la vie. Tout ceci démontre amplement qu'il est besoin d'une réforme psychologique pour entreprendre une coopération efficace dans n'importe quel domaine.

Pour ce qui a trait à la sélection cuniculicole, que peut-on attendre d'un tel esprit de solidarité ? Comment organiser une coopération efficace et susceptible d'utiliser pleinement les possibilités offertes par une sélection aussi rigoureuse que possible ? D'abord, l'entente parfaite entre éleveurs coopérant s'impose en premier lieu. Il n'est pas inutile d'insister sur ce point capital. Au début, il est possible que les personnes désirant se solidariser ainsi ne soient pas nombreuses. Leur nombre grossira progressivement au fur et à mesure que les bienfaits de cette coopération se feront ressentir et, par voie de conséquence, ces bienfaits ne feront que s'amplifier avec l'importance accrue de cette organisation. Au départ, il n'est pas souhaitable de limiter cette coopération à un stade géographique par trop réduit. Ce n'est que par la suite qu'une entente régionale, peut-être même locale, pourra s'instaurer avec une assise confortable.

Envisageons, plus simplement, le cas de CINQ éleveurs s'accordant pour sélectionner en coopération. Il s'agit d'un tout petit groupe certes, mais pour lequel des réalisations très avantageuses peuvent voir le jour. Supposons que ces cinq éleveurs possèdent seulement six femelles reproductrices chacun ; cela représente au total trente reproductrices, chiffre déjà non négligeable pour travailler utilement. Chacun des cuniculiculteurs ainsi

engagés pourra, dès le départ, utiliser les services de cinq mâles au moins, par rotation, et les tester pour ne conserver parmi eux que le meilleur raceur. Les descendants de celui-ci, issus de différentes femelles, serviront à constituer plusieurs lignées, sur lesquelles chaque « coopérateur » travaillera en intra culture durant plusieurs générations, en prenant le soin de faire un tri sévère sur chaque portée. Par la suite, lorsque chaque lignée ainsi intra cultivée présentera quelques symptômes de faiblesse se traduisant notamment par une diminution de rusticité ce qui ne peut être exclu malgré la sélection la plus rigoureuse il sera possible de faire des alliances entre lignées pour remédier à cet état de fait, tout en ne gâchant pas les heureux effets des accouplements en famille, pour l'affermissement de caractères favorables, par du « sang » dit « nouveau ». La reprise des accouplements consanguins s'accomplira ensuite tout naturellement pour continuer les étapes du perfectionnement, avec les mêmes poses non dommageables d'accouplements inter lignées. Après plusieurs années de ce travail harmonisé sur de nombreuses générations, on pourra alors parler de souches améliorées, parce que solidement construites. Ce sont là, en vérité, des programmes qui ont fait leur preuve depuis plus d'un siècle chez les grands sélectionneurs anglo-saxons. Des cuniculculteurs de grande classe, comme Lucien BARON et Mme MOULIN de Burzet, aux avisés conseils de qui je dois toute ma formation d'éleveur praticien, n'ont pas agi autrement chez eux et avec des troupeaux extérieurs. J'ai pu personnellement vérifier, au cours de ces derniers lustres, non seulement la véracité de leurs préceptes, mais l'immense portée pratique de leurs conseils de haute volée. Et je manquerais, certes, au sentiment le plus élémentaire de reconnaissance à leur égard, sans même manifester toute la profonde admiration que j'ai pour ces grands sélectionneurs, si je ne saisisais l'occasion de cet article pour leur rendre un vibrant hommage et m'incliner aussi bas que possible devant leurs réalisations. Mais il y a beaucoup plus encore que d'admirer comme il se doit le travail de praticiens géniaux, et il faut également insister sur le fait capital que leur travail trouve aujourd'hui une explication scientifique grâce notamment aux recherches génétiques effectuées au cours de tout ce vingtième siècle. C'est ainsi que mon vénéré maître, le Professeur LIENHART, a pu, au cours de ces dernières décennies, faire comprendre, avec l'incomparable clarté qui caractérise ses écrits, le bien-fondé de l'élevage en famille aidé d'une puissante sélection, en expliquant aux éleveurs français les bases scientifiques de la consanguinité.

Grâce à cette coopération, et même avec le nombre réduit de reproducteurs par clapier, tel qu'il est mentionné plus haut, chaque cuniculculteur constatera au bout de quelques années des progrès notables dans son travail d'amélioration, tout en n'ayant à entretenir que quelques reproducteurs. S'il a la possibilité d'en élever davantage, les possibilités de perfectionnement n'en seront que plus élevées au sein du cercle de sélection auquel il appartient, mais dans tous les cas, le rendement des résultats obtenus sera toujours maximum et les charges qu'ils entraînent toujours réduites au minimum, puisque le tout reposera sur les réalisations globales du groupe de coopérateurs. Et c'est bien là tout l'intérêt de l'opération.

Il va sans dire qu'au sein de chaque clapier, les reproducteurs, mâle ou femelle, auront chacun une fiche où seront notées scrupuleusement toute leur production ainsi que les observations les plus étendues qui s'y attachent. Dans un livre d'élevage, cette généalogie intégrale sera mentionnée avec le maximum de renseignements qui l'accompagnent. Si les coopérateurs sont éloignés les uns des autres ce qui est presque certain au début, des échanges de correspondance s'établiront. Lorsque des rencontres se produiront entre eux, des idées seront émises résultant d'observations minutieuses et de comparaisons faites dans chaque élevage. Le tout étant consigné sur un cahier spécialement réservé à cet effet. Quand un sujet, possédant un caractère apparent recherché par le groupe, sera acheté à l'extérieur, le testage, indispensable du fait de son origine inconnue, sera effectué par chaque coopérateur sur une ou deux femelles. Ainsi le jugement porté sur le nouvel hôte pourra être réalisé sans qu'il ait contaminé tout un clapier, comme cela eût été le cas s'il avait été acheté à titre individuel, et que sa descendance se soit révélée pernicieuse. Son prix d'achat, divisé par le nombre de coopérateurs, sera en même temps moins élevé et n'amputera pas inutilement le budget de chaque éleveur.

Après dix ans d'un tel travail en commun, chaque coopérateur disposera, avec un nombre réduit de géniteurs, d'une réelle souche de valeur qu'il lui suffira de toujours entretenir dans les mêmes conditions. Chaque animal vendu pour la reproduction sera bien coté, c'est le moins que l'on puisse dire, et trouvera très vite acquéreur !

Devant ces résultats encourageants, la formule fera inmanquablement boule de neige. Lorsque dix, vingt, trente éleveurs travailleront ainsi sur une même variété de lapins, soixante, cent vingt, puis cent quatre-vingts femelles bénéficieront d'une même sélection généalogique rigoureuse. Mais le chiffre de femelles entretenues par clapier sera toujours en moyenne de SIX, puisque tous nos calculs sont bâtis en fonction de ce peuplement réduit.

Une fois tout mis en place sur le plan sélection, il se pourrait fort bien que d'authentiques multiplicateurs de lignées favorablement testées trouvent leur place dans cette organisation coopérative. Ils constitueraient alors tout naturellement la prolongation consolidée de la sélection. Utilisant les meilleures combinaisons héréditaires

des différentes lignées précitées, et libérés notamment de tous les assujettissements inhérents au rude labeur du sélectionneur de base, ils pourraient profiter de leur position intermédiaire pour produire des lapereaux destinés aux troupeaux commerciaux sur une assez vaste échelle. Non seulement ces multiplicateurs ne porteraient aucun préjudice aux sélectionneurs, puisqu'ils seraient tenus de puiser chez eux, à des intervalles de temps réguliers, des animaux reproducteurs, mais ils faciliteraient la constante diffusion de sujets de qualité suffisamment homogène pour satisfaire le producteur de lapins de consommation. Si ce réseau coopératif se régionalise, pour tendre à se localiser dans les meilleures circonstances, chaque groupe, localement situé et concentré, pourra tirer d'autres avantages secondaires non négligeables en s'assurant, par exemple, la fourniture globale d'aliments, de fourrages, etc., à des prix attrayants et surtout selon des normes déterminées. Ce peut être enfin une voie ouverte pour une production de carcasses normalisées, avec des débouchés insoupçonnés jusqu'ici, dans un contexte coopératif.

Toutes ces considérations, auxquelles je n'ignore pas qu'il peut s'en ajouter bien d'autres, m'incitent à prétendre, avec toute la conviction désirée, que la coopération dans la sélection demeure, dans le cadre actuel (1957) de la cuniculiculture française, le point de départ indispensable à son essor futur. C'est, en effet, l'unique moyen de construire des souches avec les moyens qui existent présentement, et de les diffuser de la façon la plus judicieuse. C'est aussi prévoir certains agrandissements des élevages pour l'avenir, sans que ces tentatives ne se soldent par des échecs, comme ce fut trop souvent le cas jusqu'à ce jour.

Examinons en dernier lieu, quel pourra être le rôle de nos groupements d'éleveurs classiques dans un tel système d'élevage.

Soyons bien persuadés que pour pouvoir épauler, comme il convient, cette coopération dans la sélection des cheptels raciaux, une décentralisation assez poussée s'impose au premier chef. Il appartiendra, en effet, aux sections régionales, voire locales, d'agir en fonction de l'implantation des élevages et des possibilités qui leur sont offertes pour promouvoir l'esprit coopératif et régler ensuite les modalités de son fonctionnement. A cet effet, des réunions seront provoquées, où seront évoqués les problèmes d'élevage particuliers à chaque région, par exemple; des conseils et directives seront fournis aux éleveurs, ceux-ci communiquant par ailleurs leurs desiderata, leurs constatations qui devront être transmises, le cas échéant, à l'échelon national. Ainsi pourront s'échafauder de véritables plans d'expansion cuniculicole.

Dans une semblable organisation, chacun, depuis l'éleveur jusqu'aux dirigeants nationaux, aurait ainsi une responsabilité réelle et des pouvoirs suffisamment étendus dans sa zone d'activité pour pouvoir prendre des initiatives et agir efficacement. L'élan viendrait de l'échelon le plus réduit, c'est-à-dire en définitive des clapiers, pour s'amplifier graduellement jusqu'au stade national, dont les décisions ne seraient que la résultante coordonnée des travaux de base des cuniculiculteurs. Il y a, comme on peut aisément s'en rendre compte, de la place pour tous et chacun dans cette œuvre d'intérêt collectif.

Pour l'instant, et dans le cadre d'une cuniculiculture individualiste aux réalisations éparses, ce sont toujours les mêmes qui se dévouent, multiplient les initiatives et accumulent les charges les plus ingrates, jusqu'au jour où lassés, voire dégoûtés, non seulement par l'apathie générale, mais par les épreuves invraisemblables qu'ils doivent subir pour construire, de la part d'individus « en place » et qui n'ont pour unique but que de rester en place sans se soucier le moins du monde du présent et de l'avenir de l'élevage, ils se retirent. Le plus souvent, ils ne sont pas remplacés au sens réel du mot.

Comme je l'ai écrit plus haut, et je le répète intentionnellement ici, il est indispensable qu'à l'état d'esprit individualiste engendrant inévitablement l'égoïsme, le scepticisme et l'indifférence générale, se substitue une pensée d'entraide mutuelle, apparaissant à chacun non comme un programme de charité humaine et de dévouement purement idéologique, mais bien comme une nécessité vitale pour améliorer et développer l'élevage, c'est-à-dire finalement pour que chaque éleveur tire profit de son élevage.

La collection disparate des efforts individuels est dépassée, parce qu'elle a fourni tout et même parfois plus qu'elle ne pouvait fournir dans le domaine de l'élevage et de la sélection. Plusieurs pays ont compris depuis longtemps ce qui, en fait, n'est qu'une banale constatation de la vie quotidienne et ont assimilé l'esprit de coopération avec la plus grande aisance, car c'est bien le seul moyen de sortir de l'ornière de l'instabilité qui ne permet toujours et partout que de vivoter. Aux cuniculiculteurs de juger l'orientation qu'ils désirent donner à leur élevage. S'ils considèrent que leur système actuel de sélection limité au cadre de leur clapier leur procure entière satisfaction qu'ils continuent dans cette voie. Mais que l'on ne vienne plus se plaindre après de l'espace trop réduit d'un clapier pour bien sélectionner. Que dans des réunions, des questions aussi stupides que celle-ci : « Sommes-nous utilitaires ou sommes-nous sportifs ? » ne soient plus posées. Bref, que toutes les jérémi-

des habitudes s'étouffent, surtout si elles n'ont pour but que de mettre en vedette tous ceux qui les expriment !

J'ai fourni dans les lignes précédentes un plan de coopération ayant trait à la sélection. Il ne m'échappe pas que diverses modifications peuvent lui être apportées. Bien des suggestions complémentaires peuvent et doivent s'adjoindre au schéma proposé. Il faut surtout retenir que cette organisation tient compte des structures existantes et ne peut ainsi, en aucun cas, conduire à l'aventure; qu'elle ne peut avoir des effets fructueux que si une réforme psychologique s'opère au sein des esprits, qui devront constamment respecter ces trois mots : *Intégrité* - *Dynamisme* - *Solidarité*.

L'avenir se chargera de prouver si, en écrivant ce texte, j'ai fait preuve d'utopie ou de sagacité.

Le reproducteur

L'éleveur de lapins

N° 24 Juin 1983

Le Larousse définit ainsi le reproducteur « animal employé à la reproduction », celle-ci étant, selon le même ouvrage, « la fonction par laquelle les êtres vivants perpétuent leurs espèces ».

Ces définitions, pour générales qu'elles soient, mettent en relief la perpétuation des animaux dans le temps, au sein du groupe de la classification auquel ils appartiennent. Il s'agit bien d'une création continue d'organismes vivants qui, dans le cas des espèces domestiques, ont subi, au cours des générations successives, l'influence du choix humain. Ce choix a permis la formation des races dont la valeur d'exploitation dépend toujours de la qualité et de la propagation des souches qu'elles comportent.

Pour l'éleveur, la reproduction permet la fabrication sans interruption d'animaux susceptibles de répondre à des critères bien déterminés, c'est-à-dire dont le potentiel héréditaire est capable d'exprimer des caractères définis et connus. C'est là, en fait, un objectif idéal, n'ayant des chances d'être atteint que dans la mesure où l'éleveur détient des renseignements extrêmement fournis sur les animaux qu'il fait reproduire, afin de les choisir et les utiliser convenablement. Dans la pratique, l'insuffisance d'informations sur les reproducteurs procure à l'éleveur bien des surprises et d'innombrables difficultés. Essayons d'envisager de quelle façon y remédier.

Un reproducteur se juge dans le présent d'abord, puis dans le passé et dans l'avenir.

Le PRÉSENT, c'est l'apparence extérieure et le comportement de l'animal durant toute sa vie.

Observation des candidats reproducteurs

L'éleveur doit s'assurer que les candidats à la reproduction ne présentent aucune tare ou malformation, et qu'ils répondent aux caractéristiques de la race, telles qu'elles sont décrites dans le standard. Connaître et interpréter correctement un standard, cela ne veut pas dire être capable de le réciter par cœur. Il faut en saisir les grands traits, comprendre ce à quoi se rapportent les principales descriptions, en attribuant à chaque point l'importance qui lui convient. C'est aussi pouvoir apprécier les limites de variation des caractères de race, compatibles avec l'utilisation des sujets pour la reproduction. C'est enfin avoir la possibilité de se faire une idée, très approximative sans doute, sur d'éventuels accouplements. Pour parfaire la connaissance d'une race, il est indispensable d'observer un grand nombre de ses représentants, à des âges différents et dans des conditions de présentation différentes. C'est dire que si les expositions « bien achalandées » ont leur utilité indéniable, les visites d'élevages, l'examen renouvelé des hôtes du clapier complètent l'éducation de l'éleveur.

L'étude du comportement de ses animaux requiert de la part de l'éleveur une attention particulièrement soutenue, et une perspicacité sans relâche. Le temps d'observation passé au clapier n'est pas, comme d'aucuns l'imaginent, une période d'extase contemplative. C'est ainsi que se détectent des différences ou des analogies d'expression d'un animal à l'autre des changements d'attitude chez un même sujet laissant présager un déséquilibre physiologique ou une attaque pathologique, par exemple des tendances nouvelles dans l'aspect extérieur des sujets qu'il y a lieu d'encourager ou de freiner.

L'examen minutieux des hôtes du clapier doit se situer, du reste, dans tous les actes de leur vie. Il est important de noter la manière dont une femelle se prépare à mettre bas, son attitude vis-à-vis de ses lapereaux, son état durant la lactation, son rythme de reproduction, sa façon de vieillir, etc. Chez le mâle, la maturité sexuelle, le tempérament, le déroulement du coït, l'état de vieillissement, etc. font également partie des observations dont l'éleveur avisé ne peut se priver.

Muni du plus grand nombre de renseignements possible sur tous les points précités, l'éleveur se doit de les consigner sur un registre d'élevage, avec, si besoin est, des commentaires personnels. La tenue de documents est l'unique moyen de bien conduire un troupeau de reproducteurs.

L'importance du pedigree

Le PASSÉ d'un animal, c'est son ascendance, sa généalogie. Celle-ci, transcrite sur papier, fournit le pedigree. Nombreuses sont les personnes qui ignorent le véritable rôle du pedigree. A leur décharge, il est juste de reconnaître que dans bien des cas les pedigree, non seulement n'ont pas rempli leur mission, mais ont aussi été utilisés à des fins publicitaires pour donner une plus-value à un sujet lors de sa vente. Et ceci provoque encore les réactions suivantes « Vous y croyez, vous, aux papiers ? » Il est donc important de bien s'entendre sur la valeur réelle du pedigree. Disons tout de suite que le pedigree ne confère à l'animal aucune supériorité en soi. Il est fréquent de rencontrer, dans les espèces où le Livre Généalogique existe couramment, des animaux non inscrits dont les performances sont égales et parfois même supérieures à celles des vieilles noblesses de la race. Ceci est tellement bien admis que beaucoup de Livres Généalogiques acceptent, après examen, l'inscription de sujets à titre initial. Qui mieux est, pour certaines races, une intense action de prospection a été entreprise pour faire pénétrer des sujets d'ascendance inconnue, mais aux performances supérieures, au sein des Livres Zootechniques régionaux, qui sont les antichambres des Livres Généalogiques. Le pedigree n'est donc pas une fin en soi, mais un instrument de travail puissant pour l'éleveur qui sait l'utiliser comme tel. Pour cela, il est non seulement indispensable qu'il soit exact, mais il doit être complet, sans trou ni compensations subtiles. En fait, un pedigree n'est jamais assez complet, et l'éleveur a tout intérêt à l'étoffer à l'aide des renseignements complémentaires qu'il acquiert sur ses animaux ou sur leur famille. Instrument de travail, le pedigree doit être manipulé fréquemment et remis constamment à jour. Cela signifie que, dès que des performances nouvelles sont connues chez un ancêtre, il faut les mentionner. Le pedigree n'est pas un tableau que l'on contemple !

Un instrument de travail

A la lecture d'un pedigree, l'éleveur doit pouvoir déceler les faiblesses ou les supériorités des lignées sur lesquelles il travaille. Le pedigree a vraiment rempli sa mission quand il fournit les explications suffisantes sur tel ou tel cas qui intrigue l'éleveur. Il est parfait quand il permet de prévoir le résultat de certains accouplements avec une probabilité de réussite intéressante. C'est là son seul but réel. C'est qu'en effet les chances de transmission de caractères à un degré souhaité sont d'autant plus grandes pour les reproducteurs qu'ils se trouvent exprimés à un niveau sensiblement égal et d'une façon régulière dans leur ascendance.

On conçoit alors qu'un programme d'amélioration génétique est une opération de longue haleine, car il doit s'effectuer sur un nombre de générations assez élevé, pour lesquelles le maximum de renseignements doit être recueilli, avec élargissement aux collatéraux. Les études de familles, qui revêtent de plus en plus d'importance chez certaines espèces, sont entreprises dans ce but.

Les éleveurs de lapins, en France, quand il n'existe aucun Livre Généalogique officiel à l'intérieur de la race, ont toujours le recours de leur dossier d'élevage personnel, pour consigner le plus d'informations possibles sur leurs reproducteurs et sur leurs familles.

Nous avons voulu faire ressortir la manière d'exploiter efficacement les renseignements fournis par l'ascendance (le Passé), l'apparence extérieure et le comportement (le Présent) d'un reproducteur. Nous allons essayer d'agir de même à propos de sa descendance l'AVENIR.

Il apparaît immédiatement que la qualité d'un reproducteur découle de la qualité de sa descendance. D'où l'extrême importance de l'observation méthodique et de l'étude circonstanciée de celle-ci pour un classement correct des animaux d'élevage.

Des performances régulières.

Qu'exige-t-on actuellement des issus de sujets de reproduction ? La plus grande régularité possible dans l'expression de leurs caractères morphologiques et dans l'accomplissement de leurs performances. Que demande-t-on de plus aux reproducteurs ? Un rythme de production non moins régulier et d'une amplitude justifiant la rentabilité de leur exploitation. Ceci est vrai pour toutes les catégories d'élevage, qu'il s'agisse des cheptels de sélection ou des troupeaux commerciaux. Il y a lieu de bien faire ressortir l'importance de cette notion de régularité pour l'élevage de notre époque. Sa recherche pose, en fait, beaucoup plus de difficultés que l'obtention de sujets isolés aux performances record et souvent éphémères, ce qui ne peut surprendre, du fait de l'unicité biologique de chaque être vivant. L'éleveur n'a pas, certes, le pouvoir de supprimer la variabilité individuelle, mais son objectif est d'éviter de trop grands écarts dans sa production. Ainsi, un géniteur qualifié doit avoir

accompli de nombreuses procréations régulièrement suivies pour un type d'accouplement fixé.

Le testage des jeunes sujets

Ce que désire, en outre, l'éleveur, c'est de disposer constamment de la plus forte proportion des dits géniteurs qualifiés en service. Ce souhait légitime et économiquement impératif implique une détection ininterrompue de candidats à la reproduction susceptibles de remplacer honorablement les reproducteurs réformés. La mise à l'épreuve, ou TESTAGE, de jeunes sujets, qui consiste à les faire reproduire très tôt pour juger non moins tôt de leur capacité dans ce domaine, résulte de ce besoin continu d'animaux à potentiel génétique adapté aux exigences de l'élevage. Le testage est, désormais, un mot très à la mode, dont il convient de bien préciser la portée pratique, pour éviter qu'il n'apparaisse aux yeux des éleveurs comme une formule magique. Disons tout de suite que cette mise à l'épreuve précoce ne constitue, dans la carrière d'un reproducteur, qu'un examen liminaire permettant d'éliminer promptement des non-valeurs notoires, et de dégager les tendances héréditaires de certaines familles. C'est un débroussaillage qui, comme tel, assainit sa zone d'influence. En aucun cas, le testage n'a la prétention de consacrer définitivement la valeur d'un géniteur. Celle-ci ne s'affirme qu'au cours des ans, et, trop souvent hélas, quand l'animal a disparu.

Le testage n'est pas davantage une méthode de sélection mais un moyen de vérification des effets de la sélection pratiquée. C'est assurément un excellent baromètre, non seulement pour une première estimation du sujet qui y est soumis, mais pour mesurer la valeur du sélectionneur. Nous avons en effet constaté, chez les bovins, à plusieurs reprises, que lorsque des distorsions se faisaient jour entre les résultats du testage et les autres formes d'appréciation d'un animal, elles avaient pour cause une ou plusieurs malfaçons dans le travail de sélection de l'éleveur.

Les modalités du testage

Voyons maintenant ses modalités d'application. Le testage est inconcevable s'il n'est accompagné du contrôle rigoureux de tous les issus de cette opération. A ce propos, il n'est pas inutile de rappeler que le contrôle d'un animal n'a de sens que si ses résultats donnent lieu à une exploitation aisée et pleine d'intérêt pour l'éleveur. Il ne s'agit pas de contrôler à tout prix sans plan de travail préalablement établi. Il ne s'agit pas non plus de s'enliser dans des détails. L'enregistrement de données essentielles et bien précisées auparavant reste seul compatible avec l'efficacité de l'intervention. Il faut savoir aussi que la mention « testé » n'a de sens que quand elle est accompagnée de précisions sur le nombre de produits étudiés, le genre d'accouplements effectués, les conditions dans lesquelles cette épreuve a été réalisée. Il faut bien se persuader, là encore, qu'il est vain de porter un jugement sans points de comparaison !

Le testage doit être conduit périodiquement sur un nombre suffisant de jeunes, afin qu'après élimination, ceux retenus pour la reproduction puissent remplacer les adultes disparus. Il doit s'opérer dans un court délai afin de pouvoir concentrer les résultats et assez tôt, pour que la descendance, connue rapidement, permette d'utiliser à plein les services d'un géniteur de classe. Intensifier l'utilisation de ceux-ci doit devenir de plus en plus l'objectif majeur de tout programme de sélection !

Une organisation minutieuse

L'échantillon de descendants obtenus doit être suffisant, quantitativement parlant, pour apporter des éléments d'estimation aussi exacts que possible. Enfin, le testage doit être effectué dans des conditions identiques à celles qui existeront quand l'animal sera en service. Il est aisé de se rendre compte que pour mener à bien le testage et respecter sa ventilation indispensable dans le temps, il faut l'organiser minutieusement. Il s'agit, en effet, d'une opération assez lourde et coûteuse, qui ne peut être envisagée à titre individuel que par les grands élevages. Pour les clapiers de faible ou moyen effectif, le testage ne peut être entrepris qu'en coopération entre collègues éleveurs se connaissant bien et collaborant étroitement entre eux. Nous revenons ici sur une vieille idée qui nous reste très chère, en nous demandant toujours quand les cuniculteurs en tireront parti

Quand le futur reproducteur a subi victorieusement cette mise à l'épreuve, il doit affermir sa position dans ses fonctions de procréateur. Il existe différents niveaux de qualification pour les sujets favorablement testés, qu'ils acquièrent dans leur service d'adulte. Ceux-ci dépendent certes du potentiel héréditaire de l'animal, mais aussi de l'utilisation qui en est faite par l'éleveur. Et ceci nous amène à parler des possibilités d'exploitation de la femelle et du mâle.

Femelle : régularité, durée, bonne descendance

La FEMELLE est un élément de travail qui consacre la valeur d'un élevage. N'hésitons pas à dire que c'est un capital dont dépendent en définitive les revenus de l'éleveur. Le choix des femelles, à la fois en tant que productrices et en tant que reproductrices, est d'une extrême importance, car elles constituent le fonds du troupeau. L'état-civil et l'enregistrement de leurs performances doivent être tenus scrupuleusement à jour, pour permettre à l'éleveur d'étudier leur comportement, d'envisager des accouplements appropriés. Ainsi arrive-t-il souvent, dans les bons élevages, qu'une femelle, ses filles et petites-filles constituent une forte proportion des reproductrices utilisées. La bonne femelle n'est pas celle qui fournit les plus hautes performances, souvent non reproductibles, mais celle qui produit régulièrement et longtemps bien, et dont les descendants en font autant.

Ne pas confondre champion de beauté et géniteur champion

Le choix du MALE est une opération d'autant plus délicate que son influence, si elle ne dépasse pas celle de la femelle au stade de l'accouplement, est par contre décuplée au niveau de l'élevage. Ce n'est donc pas sans raison qu'un mâle doit être sévèrement traité pour l'appréciation de sa descendance, et c'est bien pourquoi la pratique du testage s'opère à grande échelle pour les verrats et les taureaux. On ne dira jamais assez combien peut être catastrophique l'utilisation d'un mauvais mâle dans un élevage. Cela arrive malheureusement assez fréquemment, du fait que plus encore que chez la femelle, l'éleveur reste fasciné devant l'allure ou la beauté de certains sires. Il oublie alors que cet animal n'est pas une fin en soi, mais un élément de travail, et que ses qualités apparentes ne sont pas forcément transmissibles aux produits qu'il engendre. Le lapin le mieux typé ne fournit pas obligatoirement les meilleurs lapereaux. L'éleveur doit se faire violence, et habituer son esprit à ne pas confondre Champion de Beauté et Géniteur Champion. Celui-ci, connu et apprécié pour sa seule descendance, est généralement âgé il a subi favorablement l'épreuve du testage, et a gravi les échelons de la gloire progressivement. Il présente la sécurité des moyens éprouvés, et, comme tel, doit fonctionner jusqu'à la limite extrême de ses forces !

Au culte du champion de beauté, qui a fait les beaux jours jadis du taureau de foire, s'est ajouté, en cuniculture, un complexe d'idées « tabou », dont la fantaisie et la naïveté dépassent l'entendement, et qui sont encore l'apanage de certains cuniculteurs. Il convient de les évoquer ici pour tenter de les démolir complètement. Pour satisfaire à un rite, dont nous cherchons en vain depuis des années les origines, il est de bon ton, par exemple, d'acheter un nouveau mâle systématiquement tous les un ou deux ans. Peu importe si les mâles de l'élevage ont donné ou non satisfaction, s'ils sont ardents ou essoufflés. Il faut changer !

Les critères de remplacement

Quel est alors le critère de choix pour ce remplacement aussi impératif qu'un désir de gamin ? Le plus souvent les prix obtenus dans les concours, et, qui plus est, par des parents éloignés ! C'est la célèbre appellation « Issus Primés », qui continue à profiter confortablement à des vendeurs plus psychologues que sélectionneurs. Il n'est pas surprenant que cette pratique barbare du choix des mâles ne procure le plus souvent que des déconvenues. Celles-ci ne suscitent cependant chez les intéressés, qu'une colère aussi violente que stérile, après la race notamment, qui n'y est vraiment pour rien. Elles n'engendrent que fort rarement une réelle prise de conscience, un changement d'attitude pour l'avenir.

Il y a aussi la non moins célèbre hantise de la consanguinité, qui fait introduire dans des élevages des sujets totalement inconnus des acheteurs, parfois même fort quelconques dans leur apparence extérieure, mais qui ont pour mission « d'infuser du sang nouveau », ce qui suffit à leur consécration. Les résultats de cette infusion sont, là aussi, fort décevants, mais ils ne servent pas davantage d'exemples !

Il y a enfin la croyance, aussi enracinée dans certains esprits qu'elle est en contradiction avec les phénomènes biologiques, qu'un P.H ne peut donner et ne doit donner que des P.H, voire à la rigueur des premiers prix. Nous revenons ici au culte du champion de beauté, qui a coûté fort cher à l'élevage français au cours du dernier demi-siècle.

Il est de notre devoir de clamer une nouvelle fois ici, que de telles pratiques doivent disparaître complètement, car elles n'ont abouti jusqu'à maintenant qu'à entraver l'essor des races, en démolissant le travail accompli par les vrais sélectionneurs.

La pratique des accouplements

Disons pour terminer quelques mots sur la pratique des accouplements et la notion de déchets.

Il est de constatation courante que certaines unions procurent de meilleurs résultats que d'autres. Pour un accouplement déterminé, des différences, parfois considérables, existent d'une portée à l'autre. Enfin, au sein d'une même portée, des dissemblances sont souvent très perceptibles entre les lapereaux. Dans tous les cas, cela dépend des combinaisons génétiques qui résultent de la fécondation. Il n'existe, en fait, pas un animal qui ait le même potentiel héréditaire. Les ressemblances et les dissemblances sont plus ou moins accusées elles existeront toujours. L'art du sélectionneur consiste à réaliser les accouplements pourvoyeurs des meilleures combinaisons possibles, et à faire en sorte qu'une reproductibilité aussi relative soit-elle de caractères primordiaux puisse être obtenue dans son cheptel. Dans ce cas idéal, il apparaîtra toujours des sujets à éliminer, des déchets d'élevage.

Le faible pourcentage de ceux-ci demeure le véritable critère du bon accouplement.

Quand on parle de sujets « favorablement testés » ou de « géniteurs d'élite », il s'agit d'animaux ayant engendré un pourcentage satisfaisant ou important d'animaux répondant à des normes définies, mais qui produiront également, en moindre proportion, des rebuts. Toutes les qualifications ne s'établissent que d'après un jugement d'ensemble de la production, en fonction d'une qualité moyenne de la population considérée.

L'éleveur désirant obtenir une descendance se rapprochant le plus d'un niveau de sélection déterminé, doit utiliser tous les moyens d'amélioration dont il peut disposer, que ce soit le pedigree, le contrôle de performances, le testage, et son habileté à unir ses animaux entre eux. Ce n'est qu'ainsi qu'il affirmera la valeur de son élevage.

Amélioration Génétique

Lapins et lapereaux

Avril 1969

En prélude aux travaux de la Commission Technique d'Amélioration Génétique de l'A.E.L.F.B., nous nous sommes réunis, MM. FRANCOUEVILLE, DESHAYES et le soussigné, à Paris, le 26 Janvier 1969 toute la journée, pour poser les bases d'une amélioration raciale suffisamment efficace pour satisfaire aux exigences zootechniques actuelles.

Le Président et le Secrétaire Général de l'A.E.L.F.B. attachent à juste titre, un intérêt considérable à cette question, sachant fort bien que la compétition sera rude dans les années à venir, et que seuls les cheptels à potentiel héréditaire de haut niveau éprouvé pourront se perpétuer. L'avenir du **Fauve de Bourgogne** repose en fait sur l'accroissement du nombre de ses géniteurs qualifiés.

Pour réaliser cet objectif, l'A.E.L.F.B. doit compléter l'action générale de promotion de la race, entreprise depuis plus de quinze ans sous la direction éclairée de Mr. AUPETIT, par un travail inter élevages et intra racial encore plus poussé. C'est dire que l'A.E.L.F.B. doit devenir de plus en plus l'**UNITÉ NATIONALE de SÉLECTION et de Promotion du Fauve de Bourgogne**, en plein accord avec les directives de la Loi sur l'Élevage.

Comment procéder, dans le cadre classique de la cuniculiculture, pour accroître le nombre de reproducteurs qualifiés de la race à l'avenir ? Plus précisément, est-il possible d'étendre les élevages d'élite à l'intérieur de la race, et quels sont les moyens pratiques pouvant être mis à la disposition des postulants à cette qualification par l'A.E.L.F.B.

Le complexe «Homme Animal» est ici déterminant. C'est un préalable à toute entreprise de perfectionnement zootechnique; et ce aujourd'hui plus que jamais. Créer et multiplier des unités locales ou régionales de sélection pour forger l'unité nationale sus décrite suppose avant tout l'existence d'Animaliers compétents. Après examen très poussé des possibilités offertes à ce niveau au sein de notre Association, nous avons finalement retenu le principe de la mise en place de zones témoins où se façonneront les premiers éléments de travail.

La mise au point d'un programme à la fois efficace tout en ne dépassant pas les limites d'action des éleveurs et de l'A.E.L.F.B. fut notre deuxième préoccupation. Trop d'efforts ont été gaspillés au cours des années passées, tant en cuniculiculture que dans d'autres domaines de l'élevage, pour la simple raison que des problèmes ont été mal posés ou que l'étude de ceux-ci a été mal faite. L'énergie humaine gaspillée en élevage a souvent conduit à de véritables désastres, qu'il serait coupable de sous-estimer ! Un programme n'a de chances de réussite que s'il s'appuie sur des données réelles, et que ses objectifs procèdent par étapes successives sans précipitation. Les doctrines impératives n'ont jamais résisté à l'épreuve du temps. Le rôle de nos groupements réside fondamentalement dans l'orientation, l'animation et la coordination de travaux de sélection. Nous avons à notre disposition pour ce faire des principes de base qu'il convient d'adapter avec souplesse aux circonstances dans lesquelles nous nous trouvons. C'est ainsi que les valeurs numériques fournies lors des contrôles de performances doivent être utilisées avec discernement, c'est-à-dire en tenant compte de la précision de la mesure et de l'importance du caractère sur lequel il porte.

Ce qui est essentiel, c'est de sensibiliser l'éleveur à la tenue de documents pour qu'il sache conduire son troupeau, et ne soit pas conduit par ce dernier. Le dossier d'élevage est un premier pas dans ce sens, et les fiches d'enregistrement que la Commission Technique d'Amélioration Génétique est chargée d'étudier en sont le relais au stade des zones témoins régionales pour parfaire le travail inter élevages.

Les **zones témoins**, point de départ des futures unités régionales de sélection, vont être mises en place. Au sein de celles-ci, un premier inventaire des potentialités génétiques doit se dégager à l'aide d'un enregistrement simplifié et de contrôles appropriés. Cela permettra ensuite de pouvoir commencer les études de familles nécessaires à tout perfectionnement zootechnique d'une population raciale, le tout allié à un tri de plus en plus sévère pour assurer correctement une véritable sélection généalogique individuelle, indispensable à l'essor d'une race. Ce n'est qu'une fois ces bases de travail adoptées, et après obtention d'une connaissance plus approfondie des reproducteurs utilisés, que de véritables accouplements raisonnés pourront être pratiqués, ce qui constitue, en fait, l'art suprême de l'élevage.

Un tel programme n'a rien de révolutionnaire, comme il appert. Les éleveurs d'élite de **Fauve de Bourgogne** l'ont de tous temps pratiqué. Ce que les participants de cette réunion du 26 Janvier ont voulu faire ressortir, c'est l'urgence d'une extension de cette œuvre d'amélioration génétique, et c'est la raison pour laquelle ils ont décidé que l'**A.E.L.F.B.** avait le devoir de se lancer dans cette entreprise de création d'unités régionales de sélection en coordonnant leurs activités, en tant qu'Unité Nationale de Sélection et de Promotion du **Fauve de Bourgogne**, avec l'aide de sa Commission Technique d'Amélioration Génétique.

La première réunion de la Commission «Amélioration Génétique» de l'**A.E.L.F.B.** eut lieu à Paris, le 9 Février 1969, dans la salle habituelle de nos réunions de C.A., au «Terminus», Porte d'Orléans. Elle dura toute la matinée de ce jour.

Cette réunion porta plus spécialement sur l'étude des Fiches de reproducteurs (mâles et femelles), qui devront être mises en rodage dans les zones témoins à partir de cette année, puis diffusées ensuite dans les unités régionales de sélection au fur et à mesure de leur constitution. Il s'agit donc là d'un test déterminant pour l'avenir de l'action entreprise.

La fiche «Femelle» est d'abord envisagée. Une partie de son libellé sera consacrée à un état civil aussi simplifié que possible. L'autre partie sera divisée en colonnes verticales où seront notés dans l'ordre l'identité du mâle et la date de saillie, la date de mise bas, le nombre de nés vivants, le poids global de la portée à 21 jours, le nombre de sevrés, puis l'appréciation sur la portée. En bas de page, une partie sera réservée aux observations personnelles de l'éleveur sur la femelle. Tous ces postes font l'objet d'une discussion approfondie de la part des présents. Parallèlement, la fiche «MALE» est bâtie selon la même conception les colonnes verticales comprennent la date de saillie, l'identité de la femelle, la date de naissance, le nombre de sevrés, enfin l'appréciation sur la portée l'éleveur pouvant faire également ses observations sur le mâle en bas de page. Tous ces renseignements ont été réduits au strict minimum. Ils doivent, cela va sans dire, être consignés **scrupuleusement**, dans l'intérêt général de tous les utilisateurs, sinon ils n'ont absolument aucune valeur.

De plus amples explications seront fournies en temps opportun aux éleveurs qui les utiliseront au sein des zones témoins.

Il faut répéter qu'il s'agit d'un essai, dont il n'est pas possible de prévoir dès à présent les résultats. Tout dépendra de la façon dont cette mise en route sera conduite ! Les responsables de l'**A.E.L.F.B.** fournissent un effort considérable, compte tenu de la structure même de ce groupement où toutes les activités sont bénévoles et réalisées par des personnes par ailleurs professionnellement occupées, pour faire en sorte que le **Fauve de Bourgogne** conserve sa place dans la cuniculiculture française. Il faut que chacun en prenne pleinement conscience, et en tire les conclusions qui s'imposent. De toutes façons, la compétition est ouverte là comme dans bien des domaines.

Races et réalités

La France cunicicole

Numéro spécial 1973

La multiplicité des races cunicoles, et leur large diffusion en Europe incitent à penser que la notion de race a conservé un certain intérêt et un attrait certain à une époque où le croisement est trop souvent devenu un mot magique qui, comme tel, conduit fréquemment à des désenchantements, quand il est pratiqué inconsidérément ou à mauvais escient.

Devant les nombreuses vocations que suscite l'élevage du lapin de race, et ce malgré un environnement trop souvent peu favorable à l'entretien d'un clapier, il nous est apparu utile, non pas de faire l'apologie des races et de leur exploitation selon une vieille habitude sans portée constructive, mais d'essayer de situer ce que représente exactement le maintien et le perfectionnement des races, qui sont constituées par un nombre important de reproducteurs capables de perpétuer un ensemble cohérent de qualités pratiques.

Ceci revient à expliciter la notion de race, en suivant son évolution dans le temps, pour mieux saisir son interprétation actuelle la plus efficiente et donc la plus favorable à la vitalité de son expression.

QUELQUES DÉFINITIONS

Parmi de nombreux textes écrits à différentes époques, nous avons retenu quelques définitions qui nous ont paru suffisamment actuelles et élaborées pour permettre de saisir convenablement le sens réel de ce que représente une race.

Il y a quelques années, l'inspecteur général d'agriculture, E. QUITTET a écrit, dans la Revue de l'Élevage, plusieurs articles particulièrement perspicaces et accomplis sur cette question, dont nous extrayons la définition suivante : « La race est, au sein d'une espèce, une collection d'individus ayant en commun un certain nombre de caractères morphologiques et physiologiques qu'ils perpétuent lorsqu'ils se reproduisent entre eux ».

Ainsi que le souligne ensuite l'auteur, cette définition renferme une certaine subjectivité, car selon les caractères envisagés, le groupe d'animaux appartenant à une race est plus ou moins étendu. Cela met toutefois bien en évidence la nécessité d'une description des caractères de race pour circonscrire le groupe (standard) avec extension vers un pointage de caractères d'élevage sous forme de performances minima à atteindre pour justifier l'appartenance à la race. Ceci est pratiqué actuellement par les associations d'élevage des grandes espèces d'animaux domestiques.

Il y a lieu de s'arrêter un moment sur le verbe perpétuer contenu dans la définition précitée. Si les caractères qui ont permis de classer des animaux dans un ensemble d'aspect semblable ne se perpétuent pas chez leurs descendants à un degré d'expression assez prononcé, il n'y a pas de race au sens réel du mot. E. QUITTET insiste sur ce point dans son exposé avec juste raison. Et, déjà en 1896, dans une étude préliminaire, les Professeurs BARON et DECHAMBRE s'étendaient sur l'indispensable obligation de ne pas confondre race et type.

Voici ce qu'écrivaient ces auteurs à ce sujet : « Créer la race d'un type, c'est amener celui-ci à une manifestation permanente et ininterrompue dans la descendance, en partant d'un état de choses tout différent dans lequel le type ne se montre que de loin en loin, sans régularité susceptible de prévision et d'exploitation. Tant qu'un type, si défini et si reconnaissable soit-il n'est qu'à l'état erratique, il n'est le type d'aucune race; et si plus tard, il se forme une race de ce type, ce sera l'oeuvre d'une sélection ».

Combien ces phrases devraient-elles être méditées actuellement dans la cuniculture française, plus spécialement par certains manipulateurs d'accouplements à la volée qui caricaturent d'abord la notion de souche, puis désirent transformer tout de go des types déjà mal définis en nouvelle race !

Cette reproductivité de caractères implique la formation d'un ensemble génétique cohérent au sein d'une population qui se veut race, pour lui permettre de se perpétuer dans sa descendance. C'est ce que fait ressortir clairement une autre définition de la race donnée par la F.A.O. dans son bel ouvrage sur les bovins d'Europe : « Groupes d'animaux domestiques de la même espèce dans lequel les individus sont suffisamment voisins du point de vue génétique, pour être distingués aisément d'autres animaux ou ensemble d'animaux ».

Cette définition plus récente (1967) rassemble également l'expression des caractères et leur transmission. Le décret d'application N° 69667 du 14-6-69 de la Loi sur l'Élevage nous apporte cette fois des précisions officielles sur la validité du mot race. A l'article 2 - Titre 1, nous lisons : « Pour pouvoir être reconnue, une race doit recouvrir un ensemble d'animaux d'une même espèce présentant entre eux

suffisamment de caractères communs : Le modèle de race est défini par l'énumération de ces caractères héréditaires avec indication de leur intensité moyenne d'expression dans l'ensemble considéré ».

Retenons ici tout particulièrement le terme d'intensité moyenne d'expression, qui rappelle qu'il existe toujours au sein d'une population raciale une relative variabilité expliquant son évolution dans le temps et laissant la sélection s'opérer sur elle, ce qui la distingue d'une lignée pure.

Pour compléter ce qui précède, ajoutons que le décret susmentionné définit également la variété, en tant qu'éventuelle ramification engendrée par la race. C'est : « la fraction des animaux d'une race que des traitements particuliers de sélection ont eu pour effet de distinguer du reste des animaux de la race ; selon les espèces, une variété peut être accessoirement qualifiée de rameau, type ou lignée ». Nous n'hésitons pas à y ajouter le mot souche sous sa véritable signification.

Il nous paraît que ces quelques définitions permettent d'aborder les problèmes inhérents à l'élevage des animaux dits de race avec des données délimitant l'action entreprise ou à entreprendre, tant pour leur mise au point que pour leur conservation ou pour leur développement.

Voyons en premier lieu maintenant comment les races émergent d'un peuplement commun.

FORMATION DES RACES

C'est tout d'abord à Darwin que nous donnons la parole. « La nature fournit des variations successives, l'homme les accumule dans certaines directions qui lui sont utiles ». Puis, l'auteur de l'Origine des Espèces poursuit : « Un homme conserve et fait reproduire un individu qui représente quelque légère déviation de conformation ; ou bien il apporte plus de soins qu'on ne le fait d'ordinaire pour apparier ensemble ses plus beaux sujets ; ce faisant, il les améliore et ces animaux perfectionnés se répandent lentement dans le voisinage. Ils n'ont pas encore un nom particulier ; peu appréciés leur histoire est négligée. Mais si l'on continue à suivre ce procédé lent et graduel, et que, par conséquent, ces animaux s'améliorent de plus en plus, ils se répandent davantage, et on finit par les reconnaître pour une race distincte ayant quelque valeur ; ils reçoivent alors un nom probablement de province ». On ne peut rester insensible à ce cheminement descriptif qui a plus d'un siècle, et demeure toujours valable. Retenons plus spécialement le rôle imparti à l'homme dans la formation des races. La notion de temps n'est pas non plus à mésestimer, ainsi que le fait ressortir nettement Darwin quand il parle de procédé lent et graduel, et lorsqu'il écrit aussi : « Nous ne pouvons supposer que toutes les races ont été soudainement produites avec toute la perfection et toute l'utilité qu'elles ont aujourd'hui ». Ce qui s'avère toujours plus manifeste au fur et à mesure que les progrès accomplis éloignent les races de leur type primitif.

Arrêtons-nous quelques instants sur le rôle considérable de l'éleveur en sélection animale. Nous y avons déjà insisté dans d'autres publications, mais il nous paraît bon de revenir sur le fait que le perfectionnement des méthodes zootechniques modernes et éprouvées, la connaissance toujours plus approfondie des mécanismes génétiques, l'exploitation de données étoffées sur un plus grand nombre d'animaux contrôlés, ne constituent que des moyens améliorés, des outils d'intervention de plus en plus affinés mis à la disposition de l'homme pour lui permettre de maîtriser davantage sa technique d'animalier. C'est bien à lui, éleveur sélectionneur, qu'il revient en dernier lieu de prendre les décisions et d'assumer ses responsabilités pleines et entières tant dans le choix des reproducteurs que dans celui des accouplements. Tous ces moyens de travail élaborés qui permettent de mieux connaître aujourd'hui que jadis les animaux, et d'approcher de plus près leur potentiel héréditaire doivent en outre être complétés par des rapports étroits entre l'homme et l'animal. C'est assez dire qu'une présence aussi fréquente que possible de l'éleveur dans son élevage et au milieu de ses animaux demeure toujours aussi indispensable. Il reste, en effet, des faits d'observation courante, en particulier des attitudes de sujets isolés ou groupés, qui ne se chiffrent pas, et même se décrivent souvent mal. Quand ils réclament en outre une intervention immédiate, cela exclue d'emblée le temps normal de traitement de l'information imparti à toutes données enregistrées.

Les qualités d'observation de l'animalier exigent donc aujourd'hui comme hier un temps minimum d'application quotidienne. Il ne s'agit pas là de zootechnie contemplative, comme d'aucuns l'ont écrit avec un dédain mal venu, mais bien d'une opération qui ne souffre jamais d'être différée, parce qu'elle n'a pas encore pu être remplacée.

N'oublions pas, du reste, qu'à une époque déjà lointaine où l'esprit d'observation et l'expérience personnelle constituaient les seuls éléments de manœuvre pour tout éleveur, de belles réalisations ont vu le jour, et plus particulièrement la mise en forme de la plupart des races cunicoles connues actuellement. Si l'on conçoit facilement aujourd'hui qu'une telle œuvre ne pouvait s'accomplir que lentement et graduellement, comme l'a écrit Darwin, avec des moyens qui nous paraissent extrêmement limités, il faut tout de même savoir que le temps d'une mise au point d'ordre biologique, ainsi qu'il ressort d'un

perfectionnement racial, ne saurait être raccourci proportionnellement aux moyens techniques dont nous disposons présentement. Ceci pour plusieurs raisons.

Primo, parce que malgré l'approche beaucoup plus fine de la connaissance d'un génotype, il s'agit bien d'une approche portant sur un complexe factoriel dont l'analyse est loin d'être exhaustive. Lors de la fécondation les cellules sexuelles, qui peuvent avoir des valeurs héréditaires différentes chez un même sujet de par la dissociation et la répartition au hasard des chromosomes groupés au préalable par paires homologues, se fusionnent ensuite au hasard des rencontres, et comme les possibilités de combinaison sont multiples alors qu'une seule d'entre elles va émerger chez le futur animal à naître, il ressort clairement que nos procédés de sélection les plus élaborés d'aujourd'hui laissent encore une certaine incertitude planer, quant à l'obtention de tous nos desideratas dans la descendance de nos géniteurs. Pour circonscrire le plus possible cette indétermination naturelle, il convient de multiplier les accouplements les mieux étudiés et de réduire l'intervalle des générations, afin d'obtenir le plus grand nombre de combinaisons génétiques adéquates. C'est assez dire que les résultats à attendre d'animaux dont on connaît mal les possibilités de reproduction sont tout simplement du domaine du pur hasard, et ne peuvent plus être pris en considération de nos jours. La complexité de l'acte de procréation doit non pas nous décourager, mais nous inciter à nous équiper matériellement et techniquement toujours davantage pour mieux le maîtriser.

Secundo, parce que la sélection contemporaine porte sur un plus grand nombre de caractères que jadis, notamment en ce qui concerne les caractères d'élevage, et parce que le critère d'homogénéité au sein d'un troupeau est une notion assez nouvelle qui s'est substituée progressivement à celle du champion individuel d'autrefois. Comme cette homogénéité, aussi relative soit-elle, est désirée au plus haut niveau de sélection atteint, et que le progrès se veut continu sans régression même temporaire au cours d'une génération, on conçoit la difficulté du travail de sélection qui s'impose alors et qui, il faut bien le dire, ne tient souvent plus assez compte des réalités biologiques de l'élevage.

Tertio, le mode de vie des éleveurs contemporains, à supposer que tous les perfectionnements techniques mis à leur disposition soient utilisés par eux, ne leur assure pas une aussi grande disponibilité vis-à-vis de leurs animaux que celle consentie par leurs prédécesseurs. Ceux-ci, par ailleurs plus obstinés et plus endurants, acceptaient toutes les contraintes et les plus durs sacrifices pour aboutir à un résultat qui était un, sinon l'objectif de leur vie. Ils vivaient vraiment pour l'élevage, ce qui leur permettait de venir à bout de bien des difficultés, malgré une compétence et des moyens d'investigation limités à la pratique courante de l'élevage.

Toutes ces raisons, qui constatent des faits plus qu'elles ne les critiquent, suffisent amplement à démontrer que si l'éleveur est plus équipé techniquement que jadis, il ne peut raccourcir considérablement le temps imparti à une obtention de race nouvelle ou à un perfectionnement racial déterminé.

Ajoutons quelques mots sur les accidents de parcours qui ont pu retarder encore le processus régulier d'édification d'une population raciale. Ceux-ci ont été dus à des causes diverses : Mort du maître d'oeuvre avec dispersion n'importe où du matériel de reproduction, ce qui revient à une mort génétique de patrimoines héréditaires lorsqu'ils deviennent anonymes ; guerre ou sinistres avec destruction plus ou moins complète de cheptels de reproduction, etc. Toutes ces circonstances ne peuvent que ralentir, voire stopper le travail de plusieurs années, et bien souvent, au hasard des espèces, certaines populations n'ont dû de survivre qu'aux efforts à peine croyables faits par des personnalités de l'élevage pour les protéger en tout ou en partie de toutes ces formes d'agression. Il y a eu parfois de véritables actes d'héroïsme de la part des hommes pour sauvegarder des animaux de reproduction particulièrement intéressants. Il faut aussi mentionner tous les mouvements de population humaine ou animale qui ont peut-être occasionné des croisements accidentels, retardant alors involontairement la mise en forme d'un matériel génétique.

Tout ceci étant admis, on peut maintenant résumer la marche générale d'obtention d'une race nouvelle ou tout simplement améliorée par rapport au troupeau d'origine. En voici les principales étapes :

- 1) Obtention à l'aide d'accouplements sélectifs à l'intérieur d'un groupe d'animaux ou par croisements plus éloignés, d'un type s'approchant le plus près possible de l'idéal souhaité (on en est parfois loin).
- 2) Multiplication entre eux des sujets de type recherché ou s'en approchant sans introduction d'éléments étrangers jusqu'à un certain état d'homogénéisation du matériel de reproduction, de plus en plus perfectionné. C'est une phase très délicate qui demande non seulement la plus grande habileté de la part de l'éleveur mais du courage et de l'obstination. Il lui faut admettre en effet un nombre important de déchets, de par toutes les disjonctions héréditaires qui ne manquent pas de se produire, ce qui est aussi lourd pour sa trésorerie. L'aboutissement peut s'avérer d'une extrême lenteur, et dans les pires circonstances la réussite n'intervient pas, remplacée par l'échec.
- 3) Quand il y a succès, c'est alors l'isolement des animaux supérieurs, sur lesquels va s'opérer désormais un véritable travail de sélection avec pratique de l'intra culture dans les accouplements. La période des déchets est loin d'être terminée, et les éliminations doivent de plus en plus être draconiennes. Des

familles se créent, d'autres disparaissent. La race se façonne dans son potentiel héréditaire. Tout apport étranger à ce stade est nécessairement prohibé, si l'on ne veut pas détruire des années d'efforts. Les qualités de l'éleveur évoquées pour la phase 2 doivent bien entendu s'affermir toujours plus.

4) C'est la période de promotion de la race. Selon la qualité des points d'élevage, celle-ci se répand plus ou moins bien. C'est assez dire que pour la promouvoir correctement, il ne suffit pas d'assurer sa diffusion, encore faut-il savoir la défendre et contrôler sa sélection. Les associations d'éleveurs jouent alors un rôle prépondérant pour faciliter l'essor d'une race et soutenir sans relâche l'œuvre d'amélioration génétique menée par ses sélectionneurs.

Voyons de quoi il retourne plus précisément.

PROMOTION DES RACES

L'époque où il suffisait à un individu de clamer bruyamment que sa race de prédilection était la meilleure et que toutes les autres n'étaient que des rebuts de l'espèce, a passé. On ne peut apprécier ou condamner davantage une race en fonction de son origine géographique. Ce sont là des affirmations sans aucun fondement qui, fort heureusement, ne retiennent plus l'attention de personne dans le monde de l'élevage. La valeur d'une population raciale ne se juge pas davantage sur quelques échantillons choisis parmi ses meilleurs représentants, mais sur son niveau génétique moyen par rapport à des objectifs fixés.

Promouvoir une race, c'est la maintenir à un haut niveau de sélection en aidant à la multiplication des meilleurs types en vue d'une homogénéisation de plus en plus grande de l'ensemble de ses représentants, ce qui permet d'améliorer son niveau génétique moyen, et d'assurer sa meilleure diffusion dans des conditions déterminées. Cela revient à accroître le nombre de géniteurs qualifiés devant satisfaire à des critères morphologiques (caractères de race) et physiologiques (caractères d'élevage), qui doivent être définis clairement. C'est d'abord la fonction des standards qui doivent décrire le prototype idéal de la race, afin de permettre aux éleveurs de s'en rapprocher le plus possible et aux experts de sanctionner valablement les animaux soumis à leur appréciation. L'élaboration d'un standard n'est pas à la portée de n'importe qui, mais de personnalités compétentes sachant faire ressortir les points primordiaux caractérisant une race avec des termes appropriés. L'éleveur doit pouvoir en saisir les grands traits, et apprécier les limites de variation de chacun des caractères décrits pour utiliser au mieux ses reproducteurs. Les standards ne sont pas forcément immuables, et font l'objet d'une appréciation permanente et objective de la part des experts et des responsables d'association pour être toujours en accord avec l'orientation et le degré de perfectionnement de la race. Leur rôle de guide est ainsi constamment assuré.

La fixation de critères de production que sont les caractères d'élevage, qui complètent les standards où les caractères de race sont codifiés, doit être basée, non pas sur des performances très élevées accomplies par de très rares animaux de pointe dans des conditions d'élevage particulières, mais correspondre à des objectifs abordables dans des conditions d'exploitation courantes, et économiquement acceptables. Il ne faut jamais oublier que les animaux de race doivent manifester leurs aptitudes dans un milieu moyen de production, ce qui permet de ne pas surestimer leur niveau génétique par rapport à l'ensemble de la population.

Il est aussi indispensable, avant tout autre considération, de n'utiliser pour procréer que des géniteurs sains et capables de reproduire régulièrement le plus longtemps possible. Là encore pour juger valablement les reproducteurs sur leur aptitude fonctionnelle, il y a lieu de les maintenir en équilibre de production dans un environnement approprié et usuel, tant sur le plan habitat que du point de vue alimentation, où régime de carence aussi bien que menu pléthorique sont à proscrire.

La définition des objectifs qui sont assignés à la race, tant en ce qui concerne le type que pour les diverses performances d'élevage, doit être établie à partir de données réelles, et non selon des estimations hypothétiques qui ne correspondent pas aux possibilités d'expression phénotypiques des génotypes étudiés dans la situation présente, ou même jamais, ce qui relève alors du pur rêve ! Il est bon d'agir très prudemment dans ce domaine et de faire en sorte que des objectifs précis et conciliables avec les possibilités raciales, soient réétudiés périodiquement en fonction du degré de perfectionnement des animaux tout en n'omettant pas d'établir, le cas échéant, de nouveaux critères permettant dans tous les cas aux géniteurs de conserver leur équilibre de production.

Tout ceci suppose une étude approfondie et permanente de la race par les responsables de sa promotion avec une parfaite cohérence d'action, l'appui de toutes les compétences, et une coordination de toutes les interventions engagées pour sa propagation et sa défense. Bien évidemment, la sélection doit être orientée dans la même direction par les promoteurs, et par eux seuls. Ce n'est qu'à cette condition qu'une race progresse réellement.

Puisque nous parlons de progrès, sachons apprécier ses limites et la vitesse de son cheminement. Ses résultats ne se font sentir qu'à long terme, par une action ininterrompue sur plusieurs générations. Les transformations brutales observées à l'issue de croisements, qu'il s'agisse de corrections ou d'améliorations de caractères, n'ont le plus souvent qu'un effet éphémère et non reproductible, qui ne sied pas au suivi rigoureux de l'évolution des races. Sans ce suivi, c'est-à-dire sans un bilan continu de l'effectif de reproduction, où intervient le choix des géniteurs et de leurs accouplements, le progrès peut faire place à une régression. Tant il est vrai que dans ce domaine, rien n'est acquis définitivement, et que tout est remis en question à chaque introduction de géniteurs. Il existe un état d'esprit à l'amélioration raciale qui s'acquiert et s'affirme au fur et à mesure que l'éleveur prend pleine conscience de ses responsabilités. Se cacher certains problèmes délicats, détourner certains obstacles qu'il convient de franchir directement. éluder certaines questions en se retranchant derrière des solutions de facilité par paresse, par opportunisme ou même pour des raisons dogmatiques, c'est tout simplement tricher avec le travail de sélection, et en définitive avec l'élevage. Alors qu'il convient au contraire, pour affiner l'œuvre de sélection et la maîtriser davantage, d'établir entre éleveurs poursuivant les mêmes objectifs des liens de collaboration pour utiliser avec plus de profit certaines méthodes de base, faciliter des échanges d'information, employer plus complètement les services des géniteurs prépotents. En un mot, créer des unités de sélection dont les possibilités d'action ne se comparent pas à celle de l'éleveur isolé.

Toute sélection d'animaux de race bien conçue doit conduire à augmenter l'inventaire des potentialités, et à utiliser le plus complètement possible sans gaspillage, les services des meilleurs géniteurs. Rappelons en résumé, pour terminer ce tour d'horizon sur ce que représente la promotion des races, les grandes phases des interventions des éleveurs dans ce domaine :

Identification des animaux : Cela revient d'abord à les inventorier, à les décrire, puis à établir graduellement leur généalogie ; enfin à les apprécier en fonction de leurs caractères de race et d'élevage. Tout cheptel mal identifié ne peut être ensuite suivi correctement, ce qui entraîne une méconnaissance des capacités de la race qu'il constitue.

Élimination des animaux défectueux. C'est un tri nécessaire et préalable à toute sélection bien conduite. Plus le taux de sélection est élevé plus la pression de sélection est grande. Celle-ci doit se manifester à chaque génération sur un nombre suffisant d'animaux, ce qui suppose une population importante.

Détection des animaux supérieurs, c'est-à-dire ayant un certain assortiment de gènes, qui conditionne l'obtention d'une descendance supérieure. Sans ces variants supérieurs, il n'y a pas d'amélioration génétique possible au sein d'un cheptel racial.

Constitution de familles d'origine éprouvée. C'est la suite logique des opérations de sélection pour façonner des pedigrees présentant une probabilité de réussite et aider à la formation des souches. Les études de famille qui sont entreprises à cet effet permettent d'atteindre plus sûrement un certain niveau génétique, et de mieux apprécier des tendances héréditaires. Arrivé à ce stade de renseignements, une règle s'impose : Ne retenir pour la reproduction que les meilleurs animaux des meilleures familles.

Utilisation raisonnée des reproducteurs. C'est là le stade ultime de la sélection, et pour l'animalier l'art d'approprier les unions. Certes, le résultat ne peut être prévu avec certitude, mais les chances de réussite sont d'autant plus grandes que l'éleveur connaît bien ses géniteurs et a l'expérience de son troupeau. Il arrive ainsi à situer les limites de variations vraisemblables dans la descendance, et à accroître le pourcentage des probabilités de reconstitutions de combinaisons héréditaires souhaitées dans les produits de ses accouplements. Comme l'a si joliment écrit J.M. DUPLAN : « Tout éleveur digne de ce nom estime que c'est dans le choix des accouplements que peuvent s'exercer ses connaissances, son intuition, son génie ou plus modestement sa chance ».

On en arrive au point où la promotion d'une race consiste à rechercher, et à utiliser intensivement les meilleurs accouplements pratiqués avec les meilleurs animaux des meilleures familles. Ce qui réclame des animaux, des moyens d'action et des hommes, avec en plus du temps et quelques capitaux pour démarrer et atteindre la période de rentabilité découlant des investissements consentis.

UTILITÉ DES RACES

L'élevage des animaux de race est très discuté depuis quelques lustres surtout chez les espèces à cycle de reproduction rapide, ce qui est le cas du lapin. Dans certaines sphères officielles ou para officielles il est de bon ton de parler des races cunicoles avec un sourire dédaigneux, ou sous le seul angle d'un conservatoire vu, du reste, d'une façon purement statique qui ne tient souvent que trop peu compte des réalités biologiques. A la décharge de tels courants de pensée, quand ils sont sincères et non simplement mus par des mobiles commerciaux à court terme, il faut bien reconnaître que dans les années qui ont suivi

la dernière guerre le milieu cunicole français n'a pas toujours réagi comme il convenait devant les impératifs d'une production utilitaire. Il faut tout de même se garder de généraliser, et ne pas oublier que dans ce domaine comme ailleurs, il a fort heureusement existé des personnes, tant parmi les praticiens que chez des responsables de sociétés, qui ont oeuvré grandement et courageusement pour que des races progressent régulièrement aussi bien dans leurs performances d'élevage que dans leurs types.

Ce qui compte aujourd'hui, c'est de connaître les possibilités et les limites des races, quand elles sont exploitées correctement par des éleveurs qui utilisent pleinement tous les moyens zootechniques éprouvés.

L'animal de race, rappelons-le, ne peut se situer au sein de son espèce que par rapport au travail de sélection accompli par les hommes qui l'exploite. Issu à l'origine d'une population où la diversité génétique est considérable, la sélection dirigée en fait un groupe de variabilité restreinte et orientée dans telle ou telle direction. Au meilleur stade de son perfectionnement, les reproducteurs d'élite représentés par les variants supérieurs d'un troupeau ou d'une unité de sélection groupant plusieurs cheptels, tendent à homogénéiser au plus haut niveau l'ensemble des sujets sélectionnés. Mais, dans tous les cas, la variabilité demeure et n'est réduite que par rapport aux possibilités d'expression du peuplement primitif. Elle est remise en cause à chaque génération du fait même du mécanisme de la reproduction, d'où l'apparition de retours ataviques plus ou moins fréquents, voire de ce que nous appelons des déchets, qu'il convient d'éliminer perpétuellement. Comme ceux-ci existent dans les meilleurs élevages suivis depuis longtemps en généalogie contrôlée, on conçoit combien l'apport de reproducteurs étrangers dans un élevage doit se faire avec une extrême prudence, et être considéré au début comme un véritable essai expérimental. Comme l'a si bien écrit le Professeur LIENHART : « Sous les apparences de la pureté raciale la plus grande, se sont conservés à l'état caché dans le patrimoine héréditaire des différents sujets de nombreux éléments héréditaires (gènes) provenant d'ancêtres parfois très lointains ».

Il est facile de comprendre alors que lorsqu'un troupeau de sélection est dispersé, par suite de cessation d'élevage, chaque individu qui le compose peut évoluer dans une direction très différente en tant que reproducteur, et aux pires des circonstances, la variabilité s'amplifiant dans la descendance, tout le troupeau peut reprendre sa condition primitive de peuplement originel. C'est pourquoi, toute race n'est jamais pure au vrai sens du mot, et n'a une valeur déterminée qu'à un moment précis, et selon le degré de sélection qu'elle atteint alors dans son ensemble. C'est la surveillance stricte que les éleveurs exercent sur leur cheptel de reproduction qui permet, grâce à la sélection, de stabiliser ou d'orienter des qualités désirables et d'éliminer ou plus souvent de réduire à leur minimum d'apparition certains défauts. Considérées ainsi, les races sont des phénomènes biologiques tangibles, qui remplissent pleinement leur rôle de leader au milieu des représentants d'une espèce d'animaux domestiques. Ainsi que le dit l'Inspecteur QUITTET : « La race est l'aboutissement normal et constant des efforts d'amélioration d'une population ».

De ce qui précède, il ressort que si les races les mieux sélectionnées représentent des groupes de variabilité restreinte et orientée pour des caractères définis, ceux-ci conservent une possibilité de variation d'un sujet à l'autre ; quant aux caractères non soumis à la sélection, ils oscillent dans des proportions bien entendu incomparablement plus grandes.

Ainsi, l'unicité biologique est le propre de tous les animaux de race, aussi ressemblants entre eux soient-ils et quel que soit le degré de perfectionnement des groupes de sélection auxquels ils appartiennent. Il faut toujours s'en souvenir quand on pense race, car trop souvent les sujets d'une même race sont appréciés et manipulés comme les représentants d'un stéréotype bien défini apparemment, dont ils constituent des images plus ou moins parfaites. Au niveau de la reproduction, cette façon d'interpréter les accouplements engendre bien des mécomptes dans la descendance. En effet, chaque reproducteur n'est jugé et traité qu'en fonction de ce stéréotype, et non selon son individualité propre. En matière d'amélioration génétique, c'est tout simplement désastreux, car cette interprétation typologique incite à la pratique de la multiplication de masse, c'est-à-dire à l'appariement de hasard total entre n'importe quel sujet dit standard. parce qu'apparemment le couple ainsi formé représente l'image du type racial idéal. C'est cette façon de procéder, chez certaines personnes élevant superficiellement des lapins de race, qui a contribué à discréditer grandement la notion de race, en détériorant éventuellement les capacités génétiques de populations en voie de perfectionnement. C'est également en partant de cette conception par trop simplificatrice et sans nuance, que les concours traditionnels n'ont pu trop souvent mettre en évidence ou parfois même voulu imposer comme reproducteur suprême, que les champions de beauté, dont la descendance s'est avérée si souvent décevante.

Trop fréquemment mal positionnée dans son véritable contexte biologique, la race a suscité des espérances mal fondées qui ont abouti à des désillusions non justifiées, créant ainsi des attitudes anti-races dont la virulence traduisait en fait la méconnaissance des phénomènes biologiques et des aspects zootechniques généraux inhérents à l'élevage. Ce genre de réactions parfois explosives a installé sur un pié-

destal le croisement, en tant que remède miracle à toutes les imperfections dues aux animaux de race. Là encore la pratique du croisement n'a pas répondu à tous les espoirs, et a même provoqué des découragements rapides parce que trop souvent son fondement était erroné. Il y a lieu de bien préciser que la sélection raciale et le croisement sont des techniques d'élevage complémentaires et qui réclament toutes deux des études préalables des cheptels de reproduction. Il n'y a pas de solution miracle, ni avec des animaux de race, ni avec des issus de croisement. Il faut utiliser chacun d'entre eux à des fins bien précises, selon leurs possibilités estimées et en fonction des objectifs fixés et réalisables.

Comme on ne peut parler de race sans évoquer le croisement, il convient de s'arrêter un moment sur ce dernier, pour mieux en saisir la portée. Pour bien comprendre ce à quoi le croisement correspond, distinguons ses principales catégories:

1) Le croisement que nous appelons créatif - C'est celui qui est à l'origine de nombreuses races obtenues soit à partir d'une population primitive dite commune. à grande variabilité génétique, soit, après appariements de représentants de diverses races entre eux. Dans tous les cas, le processus est celui indiqué plus haut aux premiers stades de la formation des races. Les potentiels héréditaires des sujets de départ sont suffisamment différents pour provoquer de multiples disjonctions dans la descendance et donc de nombreux déchets. Avant d'arriver à l'obtention d'une nouveauté assez stabilisée pour que le nom de race puisse être avancé il faut du temps, de l'argent et des moyens techniques judicieusement utilisés par de vrais sélectionneurs. Le croisement créatif, utilisé également pour apporter à une race un ou plusieurs caractères d'une autre race, suit les mêmes règles. C'est dire que, de toute façon, il ne constitue qu'une étape de toute une mise au point délicate, qui ne peut être réalisée par n'importe qui n'importe comment avec n'importe quoi. Croire que des peuplements, dont l'hétérogénéité est à ce point flagrante qu'elle apparaît grossièrement dans le type d'animaux qui se parent du titre de souche et qui ne sont en réalité que des issus de croisements alternatifs répétés, deviendront dans un temps plus ou moins rapproché des races au sens réel du mot, c'est faire preuve d'une folle présomption ! Cela n'aboutit qu'à voir se multiplier des caricatures de race, qui portent un préjudice énorme à l'élevage de races véritables.

2) Le croisement dit de retrempe ou « apport de sang nouveau » ne mériterait pas d'être cité en temps que pratique sérieuse d'accouplement, s'il n'avait servi de cheval de bataille à de vieux chroniqueurs pour qui l'évaluation du « pourcentage de sang » chez un animal permettait de bien augurer de son avenir de géniteur ! En fait, le succès de ce type de croisement était uniquement du à l'effet d'Hétérosis (vigueur hybride) en première génération quand il se produisait, alors que son utilisation a toujours été désastreuse pour les générations ultérieures, de par les disjonctions héréditaires qui en résultaient. Combien d'années de sélections laborieuses ont été ainsi rapidement mises à néant ; combien de vraies souches minutieusement façonnées par des générations de praticiens ont été de cette façon détruites ! En 1955. dans un article paru dans « Lapins et Lapereaux » sur la notion de souche, nous avons lancé un véritable cri d'alarme sur cette pratique du croisement et du sur croisement à l'intérieur de la race. A près de vingt ans de distance, nous ne pouvons encore que mesurer avec tristesse l'ampleur des dégâts provoqués dans la cuniculture par de tels croisements accomplis la plupart du temps systématiquement et aveuglément sur des cheptels entiers. Quant, à l'intérieur d'une population raciale, des sujets de souche ou de famille différente sont accouplés entre eux, il est indispensable d'en connaître l'origine et les aptitudes, et de contrôler si la descendance obtenue correspond dans son ensemble au but recherché, comme on doit le faire également au cours des accouplements en famille. Mais en aucun cas, on ne doit procéder sans connaissance des reproducteurs, pour la seule satisfaction de l'esprit de « rafraîchir le sang » ! Ce n'est que dans des cas tout à fait exceptionnels que l'on utilise des géniteurs d'autres races pour croiser avec les derniers représentants d'un groupe racial en voie de disparition, dans le seul but de sauver ce dernier. Cette opération procède alors du croisement créatif, et suit les étapes suivantes de la mise au point d'une race. Tout cela n'a rien à voir avec la pratique sauvage d'un croisement qui n'a jamais retrempe que les plumes de certains chroniqueurs, alors qu'elle a démolie, n'hésitons pas à le redire avec vigueur, de nombreuses souches ou lignées.

3) Le croisement d'absorption qui, comme son nom l'indique, consiste à absorber une population par une autre, au bout de plusieurs générations, est en quelque sorte un croisement créatif unilatéral qui suit les mêmes règles. Là encore, il n'est envisageable que lorsque la situation l'exige. Il a surtout été pratiqué autrefois pour faire pénétrer dans des ensembles autochtones des caractères recherchés appartenant à la race introduite, tout en préservant l'élevage des dangers de l'inadaptation. Autant dire qu'avec la diffusion des races actuelles, ce genre de travail n'est plus tellement d'actualité.

4) Le croisement dit industriel a été pratiqué depuis fort longtemps dans un but strictement utilitaire, production d'animaux de boucherie par exemple, et a connu, depuis quelques décennies, une expansion prodigieuse avec les différents hybrides intra spécifiques. Il est basé sur la recherche du phénomène d'hétérosis, qui, en neutralisant les effets des facteurs létaux ou sub-létaux chez les sujets

croisés, leur confère une grande vigueur de constitution et un état physiologique luxuriant. Ceci se complète du fait que pour aboutir au croisement idéal sur le plan commercial, on sélectionne des lignées paternelles et maternelles dont les qualités doivent être complémentaires, et pouvoir se regrouper et s'exprimer chez l'hybride. Quand celui-ci répond à toutes les exigences qu'on attend de lui, nul ne peut contester qu'il est insurpassable. Le tout est de l'obtenir tel que souhaité, régulièrement et en un grand nombre d'exemplaires. Toute technicité mise à part, cela nécessite des structures qui dépassent de loin les possibilités d'un élevage de taille moyenne, voire assez grande. Tous les travaux sérieux de mise au point effectués sur le maïs ou sur les volailles, prouvent que des capitaux énormes ont été investis pour produire des hybrides commerciaux. La constitution des lignées parentales, le choix des meilleurs accouplements de celles-ci, l'obtention des lignées de réserve, la recherche constante de nouvelles lignées perfectionnées, nécessitent des expérimentations et une organisation de la production, dignes des grandes firmes industrielles, et des moyens financiers appropriés, susceptibles de supporter, en outre, tous les déchets d'élevage. Ceux qui prétendent le contraire ignorent ce qu'est un véritable hybride chair, au sens que les Anglo-Saxons lui donnent.

Bien entendu, le croisement industriel peut donner d'excellents résultats par l'accouplement étudié de deux races différentes. Cette pratique est beaucoup plus abordable, et dépend du choix des races et de leurs souches. Elle suppose l'exploitation rationnelle des races, ainsi qu'il a été indiqué précédemment, et prouve leur.... utilité !

Dans tous les cas, le produit terminal et ultime du croisement industriel inter races ou de l'hybridation plus élaborée, ne peut et ne doit être utilisé pour reproduire, en raison de son hétérozygotie telle que des disjonctions multiples, anarchiques et imprévues se produiraient inmanquablement dans sa descendance. Cela est bien connu de tous les vrais hybrideurs, mais mérite un nouveau rappel pour les personnes qui, en cuniculiculture, parlent de souche, d'hybrides, de croisements, etc., avec autant d'aisance que de légèreté.

CONCLUSION

Par l'accouplement d'un mâle et d'une femelle d'animaux domestiques, l'homme recherche depuis toujours à obtenir des descendants possédant certaines caractéristiques déterminées et se reproduisant fidèlement. Il se rend très vite compte des difficultés de réalisation de cette entreprise, et ne parvient à des résultats plus ou moins approchés qu'au bout d'un certain temps et de nombreux essais avec des reproducteurs assez ressemblants les uns par rapport aux autres. C'est ainsi que lentement et graduellement, comme l'écrivait Darwin, les races ont pris corps. Elles sont devenues ainsi, après souvent bien des années, de petites unités isolées du reste de la population d'origine. Ce sont des réalités vivantes qui évoluent dans le temps selon ce que les hommes en font. Elles demeurent un merveilleux tremplin, aujourd'hui comme hier, pour des actions zootechniques les plus affinées.

Quand on considère la composition du cheptel cunicole international, on ne peut rester insensible à ce puissant potentiel génétique représenté par toutes les races de lapins. Il convient de bien s'en servir, en sachant de quoi il s'agit, et en utilisant les meilleurs moyens d'exploitation.

Nous souhaitons simplement que les lignes qui précèdent contribuent à mieux faire saisir aux éleveurs de lapins tout le parti qu'ils sont en mesure de retirer du capital racial qui est à leur disposition. Puisse-t-ils toujours davantage le perfectionner, et le préserver de toutes déprédations, dans l'intérêt même de la cuniculiculture tout entière.

A quoi servent les races de lapins ?

L'éleveur de lapins

Hors série N° 4 Février 1979

Une telle question ne serait jamais venue à l'esprit de quiconque avant la dernière guerre mondiale. Il était alors unanimement admis que les races cunicoles représentaient un niveau d'amélioration zootechnique incontestable et incontesté, par rapport notamment aux peuplements communs disséminés dans toutes les régions de France. C'était encore l'époque où le bel animal était considéré d'emblée comme un bon animal.

Un retournement progressif s'est opéré depuis les années cinquante dans cette interprétation des faits, et les races cunicoles n'ont été de plus en plus retenues, tout spécialement dans les sphères officielles que comme des objets de luxe dont la contingence et l'aspect superficiel recommandaient la plus grande réserve dans leur utilisation. Cette conception s'est exacerbée au fil des ans, et ceci malgré l'apparition de l'idée d'un conservatoire de races pour les petits animaux, qui a du reste déclenché, dans un premier temps, plus de cris d'alarme que de réactions préservatrices de vues opposées sur la valeur même du mot race. Quant à ses répercussions sur le perfectionnement zootechnique des populations cunicoles, une plus juste interprétation des faits pouvait être présentée, qui eût, comme dans bien d'autres cas, éliminé des appréciations aussi catégoriques qu'outrancières avec tout l'aspect négatif de leurs conséquences.

Il faut reconnaître, également, que de telles positions, aussi opposées qu'elles fussent en apparence, relevaient d'un même processus de pensée stéréotypée, qui a été remarquablement analysé par le grand généticien, Th. DOBZHANSKY avec son école, et qui consiste à comparer tous les animaux classés dans un groupe à l'image de l'animal idéal, « normal », représentatif de ce groupe, dont ils ne seraient que des copies imparfaites. Cette vision platonicienne des choses est encore le propre de nombreux individus, et se manifeste avec une particulière acuité au cours des accès de racisme qui explosent à travers le monde

La race, une réalité pratique

Les progrès, et surtout la vulgarisation qui en a été faite au cours des dernières années, de la génétique des populations, donnent une importance beaucoup plus grande à l'individu et donc à l'unicité biologique de chaque être vivant, par voie de conséquence au polymorphisme génétique plus ou moins développé, plus ou moins apparent des populations animales, dont la race n'est qu'une des nombreuses catégories représentatives. Ceci amène à replacer la notion de race dans un contexte purement biologique, donnant ainsi beaucoup plus de souplesse d'appréciation, et évitant l'arbitraire et la véhémence de jugements aussi tranchés qu'injustifiés.

Ainsi, vue sous l'angle d'un pool génique constamment remanié, de par le phénomène de reproduction et selon les désirs et le besoin des éleveurs, produisant une variabilité plus ou moins atténuée mais réelle au sein d'un groupe d'animaux, la race devient une réalité pratique que les éleveurs peuvent utiliser avec profit dans des directions diverses mais toujours contrôlées, à condition qu'ils agissent avec une constante circonspection.

Ce qui vient d'être énoncé ne peut que résumer très succinctement des généralités qui méritent des études beaucoup plus fouillées entraînant une gymnastique spirituelle mieux adaptée aux réalités biologiques. Là encore, la vulgarisation qui en est faite actuellement dans des ouvrages ou revues appropriés, permet à ceux que cela intéresse vraiment d'avoir une meilleure vision des choses. Très rapidement, et pour illustrer concrètement la valeur de cette vulgarisation qu'il nous soit permis d'indiquer au moins une toute récente « bonne lecture », très accessible à tous égards, et qui traite remarquablement, dans certains de ses articles en particulier, des mécanismes biologiques susceptibles de mieux saisir les possibilités d'expression des populations animales. Il s'agit du numéro de novembre 1978 du mensuel «Pour la science» (édition française de Scientific American) en vente chez tous les distributeurs de journaux.

Replacer les races dans leur contexte biologique

Le propre de la vulgarisation cunicole pour une meilleure compréhension des races est d'abord et avant tout de placer celles-ci dans leur véritable contexte biologique, et donc d'inciter au premier chef tous ceux qui s'y intéressent à s'armer conceptuellement pour mieux comprendre ce qu'ils font et ce qu'ils obtiennent. Ce n'est donc pas faire preuve de pédantisme ou de scientisme que d'inciter les éleveurs de race à se meubler l'esprit de la sorte, mais les aider au contraire à sortir des ténèbres des querelles magiques qui ont opposé stérilement pendant des années en France trop de personnes à propos des races animales.

De toute façon, le devenir des populations raciales, y compris les cunicoles, repose uniquement sur leur intégration possible dans des programmes de sélection qui tiennent compte des réalités biologiques. Les collectionneurs, au sens classique du terme, de même que les coureurs de concours à plein temps, ne doivent en aucun cas correspondre à l'image de marque de l'éleveur de race, qui amateur ou non, est avant tout un naisseur qui sculpte avec compétence, art et doigté la matière vivante.

Nous pénétrerons d'une façon plus ponctuelle et plus approfondie, dans les prochains numéros de cette revue, dans des explications sur les catégories raciales les plus élevées en nous penchant sur leur origine, en commentant leurs différents caractères tels que définis par les standards, et en nous étendant dans la mesure du possible aux caractères d'élevage tels que constatés dans les élevages. L'origine d'une race cunicole permet souvent de mieux comprendre son potentiel héréditaire, et réciproquement la génétique permet de mieux saisir l'histoire d'une race. Au milieu de ce fourmillement d'informations qui permettent de mieux connaître une race, il convient toujours d'appréhender les choses avec toute la relativité et les nuances qui s'imposent. Une formule génétique est forcément très incomplète, non seulement parce que les sigles utilisés n'ont qu'une valeur comparative avec toute la subjectivité qui s'attache à des symboles de classification, mais aussi parce que les éléments marqueurs repérés à l'aide des croisements expérimentaux ne représentent qu'une infime partie du génotype où les effets cumulatifs et de liaison génique ont une tout autre influence, malheureusement très difficiles à saisir. A cela s'ajoutent toutes les inconnues inhérentes à l'absence expressive de nombreux gènes ou de combinaisons géniques.

L'origine des races est souvent entachée d'erreurs volontaires ou non de la part des obtenteurs, qui ont avant tout fait part d'opinions personnelles laissées à la postérité. Des populations d'apparence semblable ont pu apparaître en même temps ou à des dates variées dans différents endroits.

D'où des noms différents donnés à des populations dont la ressemblance est frappante. Des orientations particulières au cours des temps ont pu aboutir, à partir d'une même population de base, à un éclatement créateur de rameaux singuliers à dénomination et à apparence différentes.

Tout ceci pour bien faire saisir que les races n'ont de valeur qu'à travers des reproducteurs qui les composent, et que les éleveurs ont su isoler, après les avoir obtenus par des accouplements judicieux, ce qui n'enlève absolument rien à toutes les informations qui ont pu être recueillies sur elles au cours des temps, et qui conservent une valeur d'orientation indubitable pour l'élevage.

Le lapin de race et le travail de sélection des éleveurs...

Issu à l'origine, et pour schématiser les choses, de peuplements domestiqués au cours des siècles partir de populations sauvages. dont le polymorphisme génétique est considérable, le lapin de race ne peut se situer au sein de son espèce que par rapport au travail de sélection accompli par les éleveurs, qui utilise les énormes possibilités des remaniements du pool génique. La sélection dirigée crée alors des groupes de variabilité restreinte, orientée dans telle ou telle direction. Il y a donc à ce stade une canalisation après sériation d'un certain nombre de caractères recherchés. Ceux-ci, au meilleur stade de perfectionnement de la race, sont véhiculés par les variants supérieurs d'un cheptel racial que sont les reproducteurs d'élite, qui à travers les générations, perpétuent les qualités désirées à leur plus haut niveau. Dans tous les cas, la variabilité demeure et n'est réduite que par rapport aux possibilités d'expression des peuplements primitifs, ce qui n'exclut donc pas les déchets d'élevage qu'il convient d'éliminer toujours quand ils se présentent C'est la surveillance stricte que les éleveurs exercent sur leur cheptel de reproduction qui permet, grâce à la sélection, de stabiliser ou d'orienter des qualités désirables et d'éliminer ou plus exactement de réduire à leur minimum d'apparition un certain nombre de défauts.

Bien entendu, les caractères non soumis à la sélection oscillent dans des proportions beaucoup plus importantes. Ils n'entrent pas alors dans l'ensemble des caractères classificatoires de la population raciale.

La valeur du traitement sélectif ainsi entrepris sur le plus grand nombre d'animaux appartenant à une race et au cours d'un temps s'étalant sur plusieurs décennies avec la plus grande régularité possible, permet de faire de la race ainsi façonnée un phénomène biologique tangible qui remplit pleinement son rôle de leader au sein des représentants d'une espèce d'animaux domestiques. Comme l'a écrit l'inspecteur QUITTET « La race est l'aboutissement normal et constant des efforts d'amélioration d'une population ».

Buts et modalités du croisement

Rustica

7 décembre 1959

Nombreux sont les éleveurs de lapins qui désirent faire des croisements sans même connaître les possibilités et les limites de cette pratique zootechnique, et sans en percevoir la signification exacte.

Qu'est ce qu'un croisement ? Au cours de la période pré mendélienne de l'élevage, cela correspondait à un mélange de deux races. Aujourd'hui le métissage n'est plus qu'une des multiples formes du croisement et il y a lieu de préciser qu'à l'exception d'une copulation réalisée entre deux vrais jumeaux, **tout accouplement constitue un croisement**, qu'il soit pratiqué entre deux animaux de race différente ou entre frère et sœur. En effet au sein d'une portée, par exemple, chaque lapereau possède un patrimoine héréditaire (génotype) qui lui est propre, plus ou moins dissemblable, apparemment ou non, de celui de ses collatéraux ou de ses parents.

On appelle croisement, au sein d'une population représentée soit par une espèce, soit par une race ou une variété, soit par une souche à ramifications, l'opération qui consiste à unir deux sujets ayant un degré de parenté moins rapproché que celui de la moyenne de la population.

Le croisement **n'est pas une fin en soi**, mais un moyen d'aboutir à un résultat recherché : introduction de nouveaux facteurs héréditaires au sein d'une population ; recherche d'une vigueur accrue en première génération (croisement industriel du à l'hétérosis) ; rupture d'une corrélation génétique négative entre deux caractères.

Il ne faut jamais perdre de vue que tout accouplement effectué ainsi entre deux sujets peu apparentés ne peut être généralisé qu'après avoir été essayé. Autrement dit, les problèmes que posent tous les croisements sont bien les mêmes que ceux inhérents à tous les accouplements.

Le choix des reproducteurs est capital. Il n'existe pas de miracle en élevage, et les unions bénéfiques sont l'aboutissement logique d'un programme d'élevage très étudié.

La méconnaissance de l'ascendance (pedigree) et de la descendance (testage) d'un mâle et d'une femelle de parenté éloignée peut, certes provoquer bien des mécomptes, par le fait même de l'interaction des caractères dominants et récessifs. C'est la raison pour laquelle le phénomène d'hétérosis ne se manifeste pas forcément en première génération par un accroissement de vigueur. Il faut pour cela qu'il y ait balancement des caractères défectueux (gènes létaux), ce qui ne peut être certain qu'après essai.

Quand il s'agit de suivre les effets d'un croisement sur plusieurs générations, vient se greffer l'apparition de résurgences récessives, plus connues sous le nom de retours ataviques, dont les effets peuvent très bien se faire sentir pendant d'innombrables années. Il faut alors pour en limiter la manifestation dans le temps, éliminer non seulement les animaux indésirables, ce qui est assez facile, mais ceux qui les engendrent.

En résumé le cuniculteur ne doit pas prendre le croisement sous ses multiples formes comme une panacée. S'il possède un cheptel qui lui donne satisfaction, l'introduction d'éléments étrangers est souvent un mirage.

Seuls les vrais sélectionneurs, praticiens chevronnés, ont la faculté de joindre de nouveaux caractères au sein de leur souche et d'en écarter d'autres préexistants, car ils savent manipuler la matière vivante.

Pour la majorité des clapiers, qui ne visent le plus souvent que la production de la chair, la sagesse veut que leur propriétaire n'emploie le croisement qu'en première génération, en utilisant les services de reproducteurs susceptibles de communiquer aux lapereaux destinés à la casserole le maximum de vitalité. S'il en est ainsi régulièrement le cuniculteur doit s'estimer satisfait, sans rechercher au-delà de cette réalisation une suite de déconvenues certaines.

Races et souches

Rustica

27 Mars 1960

Si nous examinons toute la gamme des races de lapins élevées dans le monde, nous constatons qu'elle est très étendue depuis les géants (Flandres, Bouscat, Papillon) jusqu'aux nains (Polonais et nains de couleur), en passant par les moyens (Fauve de Bourgogne, Argenté de Champagne, Vienne) et les petits (noir et feu, Russe, Chinchilla, Fée de Marbourg), avec des variantes pour l'Angora et le Rex.

Nous remarquons aussi que ce qui distingue les unes des autres toutes ces races, ainsi que leurs variétés, ce sont surtout des caractères extérieurs : conformation, poids, couleur, etc.

Ainsi, une race de lapin se définit par un certain nombre de caractères, presque tous apparents, consignés dans une description d'ensemble : le standard.

Si la matière vivante se reproduisait identique à elle-même, la notion de race aurait une valeur absolue en élevage, et il n'y aurait plus lieu de parler de sélection, de croisement, pas plus que de souches.

C'est justement l'immense variabilité de la matière vivante engendrant, par voie de conséquence, l'individualité biologique qui nécessite la mise en relief des souches à l'intérieur de chaque race.

En effet, le but que poursuit le sélectionneur d'une race, c'est avant tout le perfectionnement de quelques caractères primordiaux, harmonieusement répartis sur l'ensemble de son cheptel. Pour ce faire, il démarre le plus souvent avec un matériel assez hétérogène, représentant « grosso modo » la moyenne de la population raciale qu'il a choisie. Par une sélection rigoureuse et suivie, complétée par des accouplements appropriés, il va tenter de porter ces caractères primordiaux, présents dans cette race, à un degré de perfectionnement assez élevé par rapport à ce qu'ils étaient à l'origine, et cela sur l'ensemble de son troupeau de reproduction.

Ce travail d'amélioration, qui, alors, ne s'attache pas forcément à des points immédiatement décelables, comme c'est le cas pour la couleur et le gabarit, mais aussi à des qualités physiologiques : précocité des lapereaux, portées nombreuses et homogènes, etc., constitue le façonnement d'une souche.

La notion de souche permet, à l'intérieur d'une race, d'établir une classification assez rigoureuse de certaines aptitudes, dont la mesure est prise en considération, d'autant plus qu'avec le temps l'uniformisation de ces aptitudes évite des écarts régressifs aussi inopportuns que décevants.

Une souche n'existe vraiment qu'après un certain nombre de générations durant lesquels des accouplements raisonnés, et pratiqués constamment pour un objectif déterminé, sont doublés d'une forte pression de sélection.

L'ensemble des souches qui représentent une race contribue à matérialiser la valeur de ses performances, et c'est la raison pour laquelle, dans l'atmosphère compétitive entourant de plus en plus l'élevage, **une race ne peut être pleinement appréciée qu'à travers les souches qui la composent.**

Au fur et à mesure des progrès réalisés dans l'expression de tel ou tel caractère, la race évolue pour arriver à se différencier nettement de ce qu'elle était à son origine. C'est la meilleure preuve que les sélectionneurs ont bien œuvré ! Si cette évolution se manifeste extérieurement, **le standard de la race doit être remanié en tenant compte de ces modifications apparentes**, sinon il ne constitue plus un outil de travail pour l'éleveur, mais un obstacle à son labeur. Il appartient alors aux associations spécialisées pour chaque race de se pencher sur cette question, et c'est ainsi qu'en France les standards des Rex et des Papillons ont été modifiés au cours des dernières années.

Il ressort de ces quelques observations que, si la race constitue un point de départ essentiel dans un programme d'élevage bien étudié, la valeur de ses souches fait progresser l'élevage dans son ensemble.

La valeur d'une race.

Lapins et lapereaux

N° 53 Avril 1977

Je demeure toujours surpris, voire interloqué, par la façon aussi désinvolte que péremptoire avec laquelle beaucoup de personnes se permettent de porter un jugement sur la valeur d'une race, après observation de quelques uns de ses représentants, pris en compte à un moment de leur existence et dans un environnement particulier.

S'il est tout à fait normal de se prononcer sur la valeur des animaux observés dans une exposition ou dans un élevage, encore faut-il limiter la portée de ces affirmations uniquement à ce que l'on voit. Tout au plus peut-on essayer de dégager certaines tendances comparatives après examen d'un plus grand nombre de sujets dans un laps de temps correct, et tenter alors de prévoir, avec toutes les réserves d'usage, certaines orientations raciales.

La valeur d'une race ne peut, de toute façon, être estimée convenablement qu'à l'issue d'investigations méthodiques et approfondies se rapportant à un certain nombre de critères qualitatifs et quantitatifs, et entreprises, non seulement sur le plus large éventail d'animaux de la race considérée, mais auprès de ses éleveurs dont l'organisation doit être prise en considération.

Pour ce qui est de l'animal proprement dit, ses caractères de race, tels que décrits par le standard, le situent morphologiquement. Chacun d'eux doit osciller dans des limites telles que la variation phénotypique ainsi admise traduise une constitution génotypique dont le réarrangement lors de la reproduction ne produise pas un pourcentage trop important de descendants hors de ces limites de variation. Selon le degré de sélection du cheptel reproducteur, ce pourcentage de sujets hors norme diminue (meilleurs élevages), ou croît pour atteindre une hétérogénéité non compatible avec la qualification d'animaux dits de race, dans le pire des cas. La valeur d'une race, pour les caractères ainsi considérés, ne peut être valablement déterminée que par une estimation globale portant sur tous les animaux de la population, examinée à une époque donnée.

Le même raisonnement vaut pour les caractères d'élevage, avec cette fois une seule limite de variation retenue, celle concernant des performances minimales obtenues dans des conditions d'exploitation normale, et en mettant en relief la notion de régularité des performances.

Il va sans dire que plus la population raciale a de représentants et plus ceux-ci atteignent un niveau de qualification suffisant, plus la valeur de la race s'affirme.

Il convient ici d'apporter quelques précisions sur la façon de quantifier convenablement une race. L'inventaire doit embrasser plusieurs pays et se situer au minimum sur le plan européen. Il est également indispensable de savoir de quoi on parle, c'est-à-dire de faire en sorte que les différences de noms qui existent parfois d'un pays à l'autre pour une même population raciale n'entrave pas la bonne réalisation de cet inventaire. Même si ces populations présentent quelques différences apparentes, biologiquement il s'agit du même pool de gènes. Et cela suffit amplement pour les classer dans la même catégorie. Il est indispensable d'agir de la sorte, non seulement pour que le recensement ait une réelle signification zootechnique, mais surtout pour que son exploitation puisse rendre vraiment service aux éleveurs. Ceci veut dire, bien entendu, que, si dans un même pays, la même race reçoit des noms différents, pour de minimes différences d'expression phénotypique provoquées volontairement ou artificiellement, ou sans même ces différences pour la seule satisfaction d'une dualité incantatoire ou culpabilisante, la pensée magique se substitue alors aux réalités biologiques.

Tout ceci laisse apparaître clairement l'inanité d'un inventaire trop restrictif ou trop superficiel des populations raciales élevées dans le monde. Quand on parle de conservatoire de races ou de standards internationaux, de telles lacunes conduisent inmanquablement à des interprétations erronées.

Quelles sont les sources d'informations susceptibles de situer au mieux le potentiel racial ? On le trouve en premier lieu dans les élevages, lieu d'exploitation privilégié des animaux, où le complexe homme/animal s'exprime le plus intensément. Ensuite dans les rassemblements d'échantillons inter élevages que sont les expositions. Enfin les manifestations et les moyens d'expression utilisés par les associations d'éleveurs, tels que réunions, revues, etc. sont le témoignage de l'importance et de la qualité des contacts humains pour maintenir et améliorer le caractère racial. Tous ces points d'émergence de la vie d'une race présentent une complémentarité certaine, et permettent de la situer par rapport aux autres avec un minimum de risque d'erreur.

Les visites d'élevages, sur lesquelles l'.A.E.L.F.B. a porté toute son attention depuis plusieurs années, font dé-

couvrir dans la plénitude de son expression la vie des cheptels raciaux. A tous les âges de leur existence, les sujets évoluent dans leur environnement propre, et traduisent bien les possibilités de certains géniteurs, de certaines familles ; en un mot des éléments constitutifs d'une race. La variété des installations et des dimensions des élevages permet de prévoir une adaptation plus ou moins étendue de la race à toutes les formes d'exploitation. C'est la raison pour laquelle le petit et le grand élevage restent complémentaires l'un de l'autre, et la race qui est représentée par ces deux catégories d'élevage marque des points sur celles dont l'exploitation est plus spécialisée. La prise de contact avec les éleveurs chez eux procure un moyen de détection très affiné, et certainement le plus représentatif, de la qualité de l'éleveur, ce qui, ne l'oublions pas, contribue à valoriser la race. Enfin, certains élevages, et non des moindres, ne participant pas ou très rarement à des expositions, comment pourrait on juger de la réelle valeur de leurs animaux sans visiter leur élevage !

Les expositions sont assurément les lieux de rassemblement les plus utilisés depuis longtemps pour les animaux de race. Leur rôle historique de vulgarisation, et l'apport important qu'elles ont joué au cours des ans dans la diffusion des races à travers le monde, sont considérables. Il n'en reste pas moins vrai que les conclusions que l'on peut tirer brutalement de leur visite au niveau des capacités d'une race ont des limites très restreintes, et ne peuvent en aucun cas donner lieu à des généralisations dont la précarité n'assure trop souvent qu'une satisfaction réservée aux vues de l'esprit, pour celui qui les formule. Pour apprécier, même ponctuellement, la correspondance entre les sujets exposés et le degré de perfectionnement de la race qu'ils représentent, il est bon de tenir compte de la qualité des exposants (naisseurs ou non par exemple), du nombre d'exposants, de l'ensemble des animaux exposés par élevage et pour la totalité des exposants (homogénéité ou hétérogénéité des lots), enfin du nombre total d'animaux exposés dans la race, et de son importance par rapport aux autres lapins présentés ? Bref, pour un lieu considéré, une pondération dans les conclusions apportées à une observation déjà limitée s'impose d'emblée. Tant il est vrai que tout échantillon représentatif d'un produit dépend de la qualité de son prélèvement.

Il est également nécessaire d'avoir une vision éclairée de l'exposition. Quelle est son importance au niveau régional ou national, voire international, par rapport à la race considérée ? S'agit il d'une exposition où tous les animaux sont admis sans aucune restriction quantitative ? Dans le cas contraire, le tri est il qualitatif (concours nationaux en Belgique, exposition des mâles en Suisse), ou limité par le seul nombre d'animaux logeables ? Est-ce le championnat de la race ? Voilà nombre d'interrogations qu'il faut se poser à propos des expositions, avant d'apprécier la valeur d'une race par rapport à la qualité des sujets présentés. Et ceci n'a rien d'exhaustif, car d'autres aspects peuvent être pris en considération, tels la fréquence des manifestations dans un même endroit, qui peuvent influencer sur la qualité d'une présentation.

Tout cela doit bien faire ressortir combien il est délicat de tirer argument de la simple vue d'animaux exposés, pour porter un jugement sur l'état d'une race animale tout entière. Les expositions nous livrent des faits dont il convient de se servir à bon escient et qui constituent des éléments d'un tout infiniment plus vaste dont peu de personnes sont capables de réaliser une fructueuse synthèse.

On oublie aussi trop souvent, quand on disserte sur les races, de se renseigner sur le fonctionnement des associations d'éleveurs qui s'en occupent. Il faut bien reconnaître que dans bien des cas les réflexions qui jaillissent dans la bouche des censeurs impénitents vis-à-vis des « clubs » sont d'une partialité déroutante, tant l'antipathie ou la sympathie pour des personnes prime l'œuvre accomplie ou l'action entreprise. Il n'est donc pas dans mes intentions de dresser un tableau de la conception zootechnique efficiente d'un groupement d'éleveurs digne de ce nom. J'ai déjà amplement traité de ce sujet dans les colonnes de « **Lapins et lapereaux** », et ailleurs. Ce que je veux simplement faire ressortir ici, c'est que la qualité du message transmis aux éleveurs par une association, fait partie des composantes de la valeur d'une race. Pour ce qui est du message que l'.A.E.L.F.B. a fait passer à ses membres depuis trente ans, il n'est que de consulter tous les numéros de « **Lapins et lapereaux** » depuis cette époque, qui dépassent de loin la centaine (certaines années ayant eu six numéros), pour se rendre aisément compte de sa consistance, et surtout de son niveau de développement pour chaque période de sa diffusion. Les comparaisons sont très rapides à faire, sans crainte de se tromper.

Pour terminer, je souhaite que ces quelques remarques à propos de la valeur d'une race incite tous et chacun à la plus grande méfiance vis-à-vis des assertions hâtives, tranchantes et trop souvent inconsidérées, qu'ils entendent de-ci-delà, et dont ils peuvent se faire bien involontairement mais tout aussi inconsidérément l'écho.

« L'essor ou l'éclipse d'une race ne se juge pas sur des mots, ou sur des tonalités, mais sur ses effectifs et sur le potentiel de ses souches de tête. »

Telles étaient les conclusions du rapport technique de l'.A.E.L.F.B., élaboré par sa commission technique le 9 janvier 1966, qui reste plus que jamais d'actualité.

La chair du lapin et son avenir

La revue avicole

N° 3 de Mars et 4 d'Avril 1959

Jusqu'à maintenant, le producteur de lapins pour la consommation a pratiqué cet élevage sous un angle réduit, comme complément d'autres activités. Il s'agit bien là d'un élevage de type extensif.

Depuis quelque temps, la viande du lapin a vu ses cours revalorisés. Il y a de grosses possibilités pour cet élevage à l'heure présente, la demande de la clientèle consommatrice dépassant largement les offres qui lui sont faites. Les causes de cet état de fait sont assez diverses, mais il est certain que l'épizootie de myxomatose qui, depuis son apparition en France, se manifeste très brutalement à des intervalles de temps plus ou moins réguliers, en est une des principales. Il faut alors repeupler les clapiers. D'un autre côté, le lapin français n'a pas encore fait l'objet de croisements abusifs ou mal orientés, et présente une certaine constance dans la qualité de sa chair, ce que la clientèle apprécie au plus haut point.

Dans ces conditions, il semble qu'un accroissement justifié de l'élevage du lapin de consommation puisse être envisagé. Il l'est effectivement, et, pour la première fois en France, avec des bases solides.

C'est ainsi qu'il est aujourd'hui possible de prévoir par la suite une mise en route d'un élevage de type intensif (je ne dis pas industriel) du lapin, en vue de satisfaire cette détermination.

Etat actuel de la question

J'ai toujours refusé de m'associer aux engouements quelque peu délirants des personnes qui ne se sont pas privées de bâtir des châteaux en Espagne avec l'élevage industriel du lapin, tant pour la chair que pour la fourrure.

Je dois, en effet, dire que tout ce que j'ai lu ou entendu sur cette question, depuis quelques années, relevait de raisonnements tellement simplistes qu'il était vraiment pénible pour un praticien d'en prendre connaissance.

En fait, il ne s'agissait que de bavardages inutiles, comme c'est souvent le cas, qui n'ont apporté aucun résultat positif. Passons!

A l'opposé de tout ceci, une importante firme commerciale a mené une enquête outre-Atlantique sur l'élevage du lapin pour la chair, puis a étudié, avec la même minutie, ce que l'on pouvait en retenir pour notre pays. Des tests comparatifs, et ceci est très important, ont été faits avec différentes races, à la suite de quoi, l'une d'elles a particulièrement retenu l'attention des expérimentateurs. De nombreuses installations de moyenne envergure s'installent actuellement dans plusieurs régions françaises, la plupart fonctionnant sous une étroite coopération, chose que j'ai toujours préconisée aux cuniculteurs désirant intensifier leur élevage, et je puis dire aujourd'hui que les plans d'avenir sont pleins de promesse, parce que tout cela a été conçu méthodiquement et en ne tenant compte que des réalités des faits. Il n'est pas question, dans cette organisation, de fonder des entreprises colossales et dont la viabilité ne pourrait être qu'hypothétique, mais d'implanter dans des endroits appropriés des clapiers bien conçus, au meilleur prix de revient, peuplés d'animaux aptes à réaliser l'animal de boucherie idoine. Pour l'instant, il n'est question que de producteurs, mais par la suite, et selon l'accroissement de ce système d'élevage, des multiplicateurs, puis des sélectionneurs, au sens réel du mot, s'imposeront.

Ce qu'il faut retenir de cela, c'est qu'on ne transforme pas du jour au lendemain un élevage de petite importance, à tous les égards, en des affaires énormes, avec toutes les exigences commerciales qui en découlent. L'élevage intensif du lapin ne peut s'instaurer qu'avec le temps en France, en supposant évidemment que tous les problèmes qu'il soulève soient résolus progressivement.

Essayons donc d'envisager posément les principaux aspects de l'accroissement de la production du lapin pour la consommation, à la lumière de ce qui précède et en fonction de ce qui se pratique pour d'autres espèces d'animaux domestiques.

Sur le plan alimentaire, le lapin a désormais à sa disposition des granulés, de plus en plus utilisés partout, qui donnent d'excellents résultats et facilitent le travail du nourrisseur. Ce sont des aliments équilibrés complets ou complémentaires. Un élevage important ne peut se concevoir aujourd'hui qu'avec ce genre d'alimentation. Les fabricants apportent graduellement des améliorations dans ce domaine, pour satisfaire les cuniculiculteurs, et ils savent fort bien que leur intérêt est de continuer dans cette voie. En ce qui concerne l'habitat et le matériel d'élevage, les progrès ont été beaucoup plus lents que pour l'alimentation. Il n'est pas exagéré de dire que, pour la majorité en tout cas, le matériel cuniculicole tel qu'il existe aujourd'hui n'a pas subi de grandes modifications depuis vingt à trente ans. Néanmoins, j'ai tout récemment vu des projets et même des réalisations, qui doivent s'étendre très rapidement dans notre pays, pour la grande satisfaction des cuniculiculteurs. Les années à venir vont provoquer d'énormes transformations, tendant toutes vers la quasi-automatisme. L'effet le plus direct sera de réduire considérablement la main-d'œuvre, et l'amortissement des frais d'installation s'en trouvera avancé. Le confort n'en sera que plus grand, par ailleurs.

Il résulte de ce court aperçu sur l'alimentation et le matériel, d'élevage, que nous sommes tout près de solutions excellentes pour bien produire, sur une plus ou moins grande échelle, du lapin.

Reste la non moins importante question du choix du type le plus approprié de lapin de consommation, et de l'organisation d'une exploitation plus ou moins intensive.

J'ai dit plus haut ce qu'il fallait penser des premiers essais véritablement accomplis par différents éleveurs, sous la direction d'une grande maison commerciale, et des tests préliminaires qu'elle a effectués. Je veux maintenant développer quelque peu cette question du matériel vivant!

Choix du type

Quand il ne s'agit que d'élever des lapins pour sa consommation personnelle, n'importe quelle race fournit les satisfactions escomptées. Tout au plus, le nombre de personnes à table pourra-t-il influencer sur la préférence pour une petite, moyenne ou grande race, et encore ! Dans cet ordre d'idées, les goûts et les couleurs ne se discutent pas, et la plus grande liberté est alors laissée à l'éleveur.

Il n'en est plus de même quand il y a production régulière et suivie d'une marchandise, en l'occurrence le lapereau de trois ou quatre mois pour la consommation. Interviennent alors indiscutablement les notions de normalisation et de prix de revient. De plus, les impératifs du marché conditionnent, avec les deux notions précitées, le choix du type.

Pour satisfaire cela, le cuniculiculteur doit utiliser, comme géniteurs, des animaux d'un gabarit juste suffisant pour fournir, à un âge déterminé, des lapereaux présentant sur un squelette non démesuré le maximum de masse musculaire et le minimum de graisse nécessaire à une bonne présentation.

Il est, en effet, bien naïf de croire qu'il suffise de produire tant de kilos de poids vif le plus rapidement possible, sans tenir compte du pourcentage de viande produite dans l'indice de consommation, et de sa qualité.

C'est bien la preuve la plus convaincante que de nombreuses races de lapins n'ont pas le loisir de se parer du qualificatif pompeux de « Lapin de demain », au sens américain de ce terme.

En réalité, le type du lapin de consommation, tel qu'il résulte des considérations précédentes et des tests effectués récemment, correspond à un animal de taille moyenne, pesant de quatre à cinq kilos à l'âge adulte, et de conformation cylindrique.

En France et en Europe, les races classiques moyennes et cylindriques, telles le Fauve de Bourgogne, l'Argenté de Champagne, les Viennes en blanc et bleu, etc., se rapprochent le plus du canon décrit ci-dessus,

En Amérique, le Néo-Zélandais blanc, qui n'est tout simplement qu'un albinos de taille moyenne, et le Californien, équivalents de notre Gros Russe, sont, comme chacun le sait, les représentants les plus en vue de ce type de lapin. Il est à noter que la largeur du Néo-Zélandais blanc a été sélectionnée par les américains dans des proportions telles que ce lapin paraît, de prime abord, disproportionné. Cela prouve bien que les sujets trop élancés ne conviennent pas, et qu'il est préférable de chercher des reproducteurs de poids indiqué chez des sujets ramassés, de façon à ce qu'ils donnent, grossièrement, l'impression d'éclater. Il s'agit, bien entendu, d'un développement musculaire et non grasseux. J'ai pu me rendre compte, en 1957, que les allemands sélectionnaient

certaines races ainsi en épaisseur. J'ajoute qu'en Suisse l'attention des cuniculiculteurs est depuis longtemps attirée sur l'identité de largeur du haut et du bas du corps à respecter pour de nombreuses races.

Il va sans dire que dans le choix d'un prototype de lapin destiné à fournir des carcasses pour la consommation, le standard classique d'une race n'intervient que dans la mesure où, sur le plan de la taille, de la conformation et du poids, il se rapproche le plus possible du modèle approprié à cette production.

Organisation de l'élevage

Une fois le type déterminé, il est naturellement nécessaire de se servir de géniteurs aptes à procréer le plus grand nombre de lapereaux précoces et vigoureux par an, et ceci le plus longtemps possible. Je pense qu'il est inutile de préciser que cela influe sur le prix de revient de l'exploitation.

Entrent donc en ligne de compte, au premier chef, la fécondité des reproducteurs, et leur persistance fonctionnelle, la précocité des jeunes, dans la mesure où elle assure une excellente répartition de viande ; enfin, et comme il se doit, la rusticité la plus large pour l'ensemble du cheptel. Tout cela demande, pour les années à venir surtout, une sélection méthodique et approfondie sur chacun de ces caractères, celle-ci ne pouvant alors plus être réalisée par le producteur, mais par des multiplicateurs, qui, eux-mêmes dans une seconde étape, feront appel à des sélectionneurs, susceptibles alors de les approvisionner en géniteurs testés sur leur descendance, résultant eux-mêmes d'accouplements soigneusement étudiés avec registre de filiation.

Pour l'instant, car il faut bien commencer avec quelque chose, comme me le disait tout récemment un technicien, les producteurs utilisent les sujets à la fois pour la production des carcasses, et la reproduction (sélection de masse). Il est du reste juste de reconnaître que, pour un matériel vivant qui n'a pas été spécialement préparé jusqu'ici à ce circuit accéléré d'élevage, les résultats obtenus avec le Fauve de Bourgogne, puisque c'est cette race qui s'est montrée la plus conforme aux exigences de cette production, sont vraiment remarquables.

Il n'en sera plus de même si, comme il est logique de l'admettre, l'élevage du lapereau de consommation s'étend dans différentes régions en s'amplifiant dans chacune d'elles. Le producteur accaparé par son travail se rendra vite compte qu'il ne lui est plus possible de fabriquer lui-même ses géniteurs, surtout s'il demande à ceux-ci des rendements plus élevés dans les différents caractères précités (fécondité, précocité, etc.). La place des multiplicateurs, puis des sélectionneurs généalogistes, se creusera d'elle-même dans cette organisation d'élevage. Si, comme on le laisse entendre, des croisements sont utilisés par la suite, cette distinction dans les différents stades de l'élevage sera tout simplement une nécessité.

Nous avons vu, au début de cet article, qu'il n'était pas question d'envisager, pour intensifier l'élevage du lapin de consommation, la création de centres mammoth, véritables usines cuniculicoles, mais au contraire d'implanter partout où cela est possible, et notamment dans les petites exploitations fermières, des clapiers conçus pour vingt à trente reproductrices, parfois moins, avec leurs jeunes. Il découle de cela que seule une coopération étroite à tous les étages de cette activité, c'est-à-dire du sélectionneur au détaillant, et ceci verticalement et horizontalement, est une condition sine qua non de réussite, car elle seule peut assurer la normalisation d'une marchandise, tout en fortifiant l'individualisation de sa qualité.

Trop souvent, cette forme coopérative d'élevage n'est reconnue valable que sur les dernières marches de la production. C'est une erreur, et il est aisé de comprendre pourquoi.

La base fondamentale de toute sélection est d'exercer celle-ci avec une pression la plus forte possible sur le plus grand nombre de sujets. En pratique, deux cas sont à envisager l'entreprise colossale qui travaille sur des milliers d'animaux, le pourcentage d'élimination étant fonction de ses possibilités financières ; à l'opposé, un groupement de sélectionneurs, travaillant chacun sur un nombre réduit de sujets, mais tous avec des animaux de même filiation, ce qui revient à peu près au même. La seconde formule est la seule valable pour le lapin, actuellement. Elle est suffisante quant à l'efficacité de ses résultats, mais en même temps nécessaire pour l'amélioration de la plupart des caractères.

Un exemple va bien faire comprendre l'utilité de cette coopération au stade de la sélection. Les journaux spécialisés ne tarissent pas d'éloge sur la fécondité étonnante des lapines américaines. Cela est vrai, bien qu'en fait les résultats officiels du concours du « Lapin de demain » dénotent de sérieux écarts dans ce caractère héréditaire et donc sélectionnable, sur lequel M. le professeur LIENHART a fourni des études de grande classe, il y a

quelques années (« L'Acclimatation » du 25 juillet 1953, et « Lapins et Lapereaux » de janvier février 1956). Cette sélection, comparable à la sélection ponte chez les volailles, doit évidemment se faire sur la femelle comme sur le mâle. Ses effets sur la réduction du prix de revient, notamment, n'échappent à personne. L'amélioration de ce caractère sera extrêmement lente, parfois imperceptible, si un éleveur, possédant six à dix femelles et un étalon, s'en occupe seul. Si, au contraire, elle est entreprise en commun par un groupe de six éleveurs seulement, elle fournira bien plus rapidement et avec plus de force des progrès contrôlables. Prenons encore un second cas, non moins évident. Chacun sait que, pour l'ensemble des animaux domestiques, on attache de plus en plus d'importance, et avec raison, au testage des jeunes mâles. Ceux-ci ne peuvent être considérés réellement comme améliorateurs pour tel ou tel caractère envisagé, que lorsque cela a été prouvé sur l'ensemble de leur progéniture. Il faut naturellement que celle-ci soit la plus nombreuse possible. Il résulte de cela que plus le mâle en question aura sailli de lapines, plus précis sera le jugement que l'on est en droit de porter sur lui. La rotation des étalons s'impose alors dans différents clapiers. Il en sera de même pour un sire d'élite, dont on cherche à obtenir le plus grand nombre de descendants.

Pour toutes ces raisons, il est facile d'apprécier la portée d'une étroite coopération dès le palier primaire de cette organisation d'élevage. Cette portée est aussi grande à tous les échelons suivants.

A priori, cette organisation d'élevage peut paraître compliquée, voire irréalisable. Elle est, au contraire, très simple quant à ses applications pratiques, étant entendu qu'elle se crée progressivement et que tous ses participants se rendant compte de son impérieuse nécessité pour le but qu'ils poursuivent, agissent consciencieusement et avec la volonté de réussir, tout en restant chacun dans le cadre de son activité et de ses possibilités.

Des réunions au stade local, puis régional, peuvent avoir lieu pour faire le point, entre les différentes parties intéressées dans ce rouage. De simples feuilles ronéotypées établiront des contacts étroits, fréquents et indispensables entre les personnes éloignées, pratiquant la même activité (stade horizontal), ce qui touchera surtout les sélectionneurs, voulant, par exemple, essayer le croisement de leurs souches, avant de les livrer aux multiplicateurs, et notant sur ces feuilles les résultats comparatifs.

Bref, c'est tout un processus de liaisons suivies qui est en cause ici, et l'exemple des C.E.T.A. en France démontre amplement que la chose n'est pas impossible, mais bien indispensable pour aboutir à un travail fructueux.

Conclusions

Là comme ailleurs, Il faut savoir ce que l'on veut, et examiner attentivement les possibilités qui sont offertes en vue d'une exécution profitable. Ce n'est certainement pas à coup de slogans que se construira une charpente solide pour la production normalisée du lapin. La réussite dans cette voie n'émanera pas davantage d'une jonglerie manuscrite réalisée avec des mots aussi alléchants que la rentabilité, l'expansion, la productivité, etc., et moins encore d'un énervement maladif après les éleveurs amateurs, se transformant soudain en une congratulation débordante, quand il est apparu (Ô combien tardivement !) que ces amateurs constituaient l'ossature de la cuniculiculture, et donc une bonne clientèle de lecteurs !

Ce qui importe pour réaliser un véritable assemblage cohérent dans ce domaine, c'est d'agir selon un plan bien établi et contrôlé, tel que précité dans ses grandes lignes, par étapes successives et en rang serré, chacun occupant une place bien délimitée, mais pleine et entière pour que son action soit efficiente, sans se soucier si celle-ci suit une ligne orthodoxe ou hétérodoxe. Le résultat seul compte !

Les amateurs, forts de leur expérience, après avoir façonné remarquablement la majorité des races cunicoles, qui ont toujours fait honneur à la France, et plus spécialement celles qui se sont révélées aptes à fournir les éléments de base du lapin dit de boucherie, peuvent, s'ils le désirent, s'intégrer dans ce mécanisme coopératif, notamment au stade de la multiplication ou même de la sélection, pour autant qu'ils axeront scrupuleusement leurs efforts vers l'amélioration des critères retenus.

De toute façon, pour ceux qui préfèrent rester indépendants et continuer à l'ombre de leur clapier leur travail habituel, leur rôle prépondérant jusqu'ici, puisqu'ils étaient les seuls à sélectionner, sera loin d'être négligeable dans l'avenir. Ils constitueront toujours, pour les meilleurs évidemment, une réserve de choix dans les races appropriées, non pas précisément pour assurer la progression des caractères recherchés par l'élevage intensif, ceux-ci étant inévitablement plus poussés dans leur marche ascensionnelle au sein d'un engrenage de coopération suivie pour les raisons indiquées précédemment, mais bien pour obvier aux aléas qui pourront toujours se

produire au cours d'un travail de sélection très serré et qui seront sans doute aussi imprévisibles que d'origines diverses; peut-être aussi pour d'éventuels croisements inter ou intra raciaux, destinés à créer un nouveau cheptel commercial pour l'unique production (genre de sélection récurrente simple).

On voit, par ce qui précède, les grandes possibilités et l'interaction réelle des différentes branches de la cuniculture française dans un avenir prochain.

Il me reste à souhaiter que les cuniculteurs, dans leur immense majorité, en prennent pleinement conscience. Ils ne pourront le faire avec profit et en toute liberté qu'en commençant par reléguer aux oubliettes les solutions de facilité, les surenchères déplacées ou les préjugés désuets, largement dispensés par des chroniqueurs de chambre, le chauvinisme borné d'esprits fossiles, enfin, l'apathie destructive d'incorrigibles touche-à-tout.

A la ferme, comme dans les jardins de banlieue, il y a des places de choix à occuper pour modeler la chair de nos lapins. C'est le moment d'y songer.

Le lapin de chair

La revue avicole

N° 12 spécial lapins Décembre 1961

Tant chez les bovins que chez les porcins et les ovins, voire chez les volailles, les dernières décades ont été marquées par la recherche d'un « type chair » répondant aux exigences du marché de la viande tout en essayant de satisfaire un rythme régulier de production.

A cet effet, les praticiens travaillent avec des animaux sélectionnés dans le but de concilier qualité, quantité et bas prix de revient. Ils sont aidés par des spécialistes de la génétique, de l'alimentation, de la pathologie, etc., qui essaient d'abaisser bien des obstacles survenant à tous les stades de l'élevage. Il n'est que de prendre connaissance des publications mondiales rédigées dans cet ordre d'idées, notamment celles de la F.A.O. et de l'O.E.C.E., pour se rendre compte de la complexité des problèmes soulevés, et des moyens mis en œuvre pour tenter de les résoudre.

Le lapin a suivi avec plus de lenteur cette course à la production. Son élevage traditionnel se poursuit encore avec assiduité à travers l'Europe. Néanmoins, une nette tendance vers une production accrue, et surtout plus normalisée de lapins dits de chair, se manifeste de plus en plus sur notre continent. L'Angleterre, elle-même, qui a été longtemps à la pointe de la cuniculiculture sportive, s'est subitement orientée vers l'élevage « chair ».

En France et dans plusieurs pays voisins, la cuniculiculture américaine est un point de mire qui va jusqu'à aveugler bon nombre d'esprits. Certes, une partie des cuniculiculteurs d'outre atlantique s'est engagée depuis quelques lustres dans l'élevage commercial, et de nombreuses races ont acquis une conformation propice à la production de viande. Il est donc utile de prendre connaissance des réalisations américaines dans ce domaine, mais encore faut-il les analyser avec l'esprit critique qui convient pour n'en retenir que les idées intéressantes.

Ce serait, en tout cas, une profonde erreur de croire naïvement que l'utilisation directe, sans aucun essai préliminaire, de races américaines puissent dispenser du travail de sélection dont ne peuvent être exemptées toutes les espèces d'animaux domestiques. Bien au contraire, les années à venir consacreront les efforts des sélectionneurs qualifiés et le développement de l'élevage du lapin de chair dépendra des réels progrès des souches destinées à le produire.

Grâce à une transposition raisonnée de tout ce qui s'est fait chez le porc charcutier, chez le bœuf de boucherie, etc., l'éleveur de lapin a la possibilité de mettre au point et de répandre une production régulière et toujours perfectionnée de lapins de consommation.

Certains points méritent d'être attentivement étudiés.

Actuellement, la difficulté majeure inhérente à tous les animaux de boucherie réside dans l'obtention d'une qualité déterminée, multipliée à de nombreux exemplaires, et qui permette au producteur de réaliser un certain bénéfice.

Le consommateur français ne recherche pas le « fryer », mais un lapereau d'âge plus avancé et surtout de viande plus faite. Evidemment, le producteur a tout avantage à abattre un lapereau très jeune, et l'immense majorité des races de lapin ont, actuellement, une carcasse commercialisable à trois mois. Une chair adéquate n'atteint sa plénitude, cependant, qu'à quatre et cinq mois.

La conformation de la carcasse a une extrême importance. Elle doit être formée d'un squelette moyen supportant une viande aussi abondante et serrée que possible, dont la répartition est bien équilibrée. Ainsi, il est souhaitable que l'arrière-main soit large et bien remplie avec une croupe arrondie et des hanches rebondies. Le râble suffisamment long a une largeur et une épaisseur maxima. Il s'agit là de la partie du lapin la plus viandée, et il n'est pas superflu d'insister sur son développement. Le carré lombaire, muscle situé en dessous des vertèbres de la zone arrière du râble, contribue quand il est bien développé à accentuer sa profondeur alors que les muscles dorsaux et des lombes jouent sur sa largeur et sur sa longueur. Les épaules doivent suivre ce développement musculaire ainsi que le haut des pattes antérieures. Pour produire de telles carcasses, les lapereaux ont besoin de posséder, dès le jeune âge, une croupe large et pleine, s'effilant progressivement jusqu'au cou. Les côtés doivent être unis des hanches aux côtes, et l'ensemble du corps apparaît très profond. Contrairement à ce

qui est souvent préconisé, un développement prématuré des épaules chez les jeunes n'est pas un indice d'une bonne carcasse. Pourquoi? Tout d'abord parce que cela ne correspond pas aux points de repère qui présagent une croissance musculaire recherchée : les régions lombaires et thoraciques ; d'autre part, et par voie de conséquence, car c'est bien souvent le prélude à une chair flasque qui est un défaut monumental pour le lapin de chair. Et ceci m'amène à parler de ce caractère si important la compacité de la chair.

Il ne suffit pas, en effet, que le parement musculaire d'une bonne carcasse soit abondamment fourni, il est aussi indispensable qu'il soit très serré. Autrement dit, à côté du nombre des fibres musculaires, réunies en faisceaux par du tissu conjonctif pour constituer un muscle déterminé, l'assemblage de ces fibres musculaires compte pour beaucoup dans la qualité de la chair.

La plus ou moins grande importance des fibres dites élastiques à l'intérieur du tissu conjonctif paraît conditionner la plus ou moins forte compacité de chair. Celle-ci est en général très manifeste chez les petites races qui possèdent, par ailleurs, les fibres musculaires les plus fines. C'est ce qui a valu, depuis fort longtemps, au lapin Russe sa renommée très justifiée.

Mais pour un lapin de poids déterminé et aussi de même race, il y a parfois des différences considérables dans la dimension et dans l'arrangement de ses fibres musculaires, ce qui souligne l'utilité de sélectionner des souches à chair assez fine et très serrée, comme la majorité des animaux sauvages la possède.

J'ai eu plusieurs fois l'occasion de constater, tant chez moi que chez des collègues, la transmission de ce caractère et de détecter la prépotence de certains géniteurs à ce propos. Al. MEIER, dans la brochure publiée par la Fédération des Eleveurs de Néo-Zélandais en Amérique, tout en insistant sur cette question, cite aussi le cas d'un mâle roux qui transmettait fidèlement cette compacité de chair à sa descendance. Harry RICE, dans un excellent article du « Small stock Magazine » de mai 1960, appuie encore davantage sur cette qualité, en s'en prenant énergiquement à la tendance des éleveurs des Néo-Zélandais blanc qui, par leur désir d'animaux de plus en plus larges dans leur jeune âge (surtout aux épaules), fabriquent inconsciemment des adultes à chair molle, et ne sachant plus se tenir naturellement que couchés !

En dehors de la réelle succulence de lapins à chair serrée, Il faut aussi retenir que de tels sujets ont un meilleur port et une attitude beaucoup plus dynamique, comme le dit très justement Harry RICE. Ils possèdent également une répartition musculaire mieux équilibrée sur l'ensemble du corps, ce qui se vérifie sur la carcasse. De deux animaux vivants qui apparaissent identiques au simple coup d'œil, celui à chair la plus ferme est très facile à isoler quand on le soulève, car il est nettement plus lourd, et, quand on le palpe, car sa chair est remarquablement répartie, sans aucun hiatus, de la croupe aux épaules. Celles-ci sont, en effet, convenablement garnies de chair qui s'étend en descendant le long des pattes antérieures il ne s'agit pas des mêmes muscles, mais cela prouve justement qu'ils se suivent régulièrement.

Il en est de même dans l'arrière-main, où les muscles du bassin, des fesses et de la cuisse se suivent harmonieusement chez un lapin à chair serrée. Certaines races ont, du reste, une prédisposition assez naturelle à cette compacité de chair, en dehors même des petites races déjà citées. C'est le cas du Lièvre Belge, notamment, et de l'Argenté de Champagne, pour les races moyennes; du Géant Papillon Français, chez les races géantes.

Mais, je le répète, dans toutes les races, ce caractère est plus ou moins prononcé et il est indispensable d'utiliser au maximum les services des géniteurs qui « racent » bien dans ce sens.

Est-il besoin d'ajouter dans ce plaidoyer intentionnellement long en faveur de la chair serrée, que les sujets qui la possèdent à un haut degré ont une viande « finie » à un âge plus précoce, ce qui abaisse leur prix de revient à l'abattage, lui-même plus avancé dans le temps, et que le rendement de leur carcasse est nettement supérieur.

L'étude de la croissance chez le lapin n'a pas, à mon avis, été envisagée d'une façon assez approfondie dans les milieux cunicoliques, et je pense que c'est d'autant plus regrettable que cela entraîne une mauvaise orientation de l'amélioration de la précocité prise dans le sens de vitesse de croissance. Il faut, en premier lieu, distinguer nettement la précocité vive ou absolue, qui représente l'augmentation de poids du lapin vivant dans le temps, de la précocité vraie qui fait intervenir en sus l'appétit du lapin à être plus rapidement conformé pour fournir à l'abattage une carcasse idéale.

Ainsi, à côté de la rapidité de croissance pondérale qu'il n'y a pas lieu de négliger, il faut faire intervenir l'accroissement proportionnel de tous les tissus qui forment la carcasse dans le but de perfectionner constamment son rendement.

Pour bien comprendre alors comment améliorer cette précocité vraie, il faut se reporter à la notion de gradients de croissance, valable dans ses grandes lignes pour tous les animaux. Celui qui a observé un lapereau de trois semaines et qui le compare, par exemple, à ses parents se rend parfaitement compte que ses proportions sont très différentes de celles du sujet adulte. La tête est, par exemple, nettement plus développée que chez l'adulte par rapport aux autres parties du corps, il en est de même des pattes arrières. Enfin, l'ossature, surtout celle des extrémités, est disproportionnée par rapport à la garniture musculaire, alors que chez l'adulte ces proportions se rétablissent.

C'est que justement, chez le lapin comme chez le porc, le mouton, le bœuf, etc., toutes les parties du corps ne se développent pas ensemble. Les gradients de croissance représentent des directions d'où des croissances régionales se succèdent des plus rapides aux plus lentes. Ainsi en est-il de la tête, du cou, du thorax et des reins à l'opposé, des pattes arrières pour remonter aux reins. Pour les tissus, les nerfs croissent en premier, puis les os, puis les muscles, et enfin la graisse. Pour un même tissu, il y a des différences dans la rapidité de croissance : ainsi les os croissent normalement d'abord en longueur.

Au cours de la croissance normale d'un lapin, chaque partie du corps et chaque tissu susmentionnés se développent donc de cette façon pour atteindre l'état adulte.

L'amélioration de la vitesse de croissance a pour effet d'accélérer dans le temps l'évolution des différentes parties intéressées du corps ainsi que celle des tissus, et de réduire les disproportions constatées entre le jeune lapereau et l'adulte. La précocité a hâté les gradients de croissance, et un sujet à grande vitesse de croissance acquiert plus vite une musculature comparable à celle de son état adulte.

De même, le râble d'un lapereau précoce se développera vite, son thorax également, ce qui lui donnera l'aspect d'être assez près de terre, car le développement de ses pattes antérieures en longueur sera contrebalancé par celui en épaisseur des os qui les constituent, et par l'effet produit par l'accroissement plus rapide du thorax.

On voit ainsi que dans le jeune âge, il existe des corrélations très nettes entre la grosseur de l'os, le développement des os des attaches des membres, l'état musculaire et le rendement de la carcasse. C'est pourquoi il n'est pas tellement possible d'espérer affiner le squelette d'un lapin de chair, si l'on recherche une certaine précocité. Le rendement de viande d'une carcasse doit surtout être accru par un meilleur parement musculaire, et c'est bien ce qui est obtenu en incorporant dans une souche de moyen format un élément de petite race, par exemple, qui agit davantage dans ce sens qu'il ne réduit l'épaisseur des os.

Si je fais cette remarque ce n'est pas pour encourager l'élevage d'animaux dits osseux qui se garnissent très lentement et très mal de chair, mais il est bon de comprendre qu'un lapin de type chair ne peut avoir une ossature trop fine.

Ainsi, le développement de la cage thoracique et de l'arrière-main des lapereaux laisse présager une précocité satisfaisante chez ceux-ci. S'ils sont issus de géniteurs possédant une musculature épaisse et ferme, de conformation bien équilibrée, et dont le poids varie de 8 à 12 livres, on peut espérer obtenir des carcasses d'un rendement très honorable et d'un poids commercialisable.

Les gradients de croissance ont été particulièrement étudiés par le Professeur HAMMOND en Angleterre. Ils permettent d'interpréter correctement ce que représente la précocité vraie d'un animal à viande, et de pouvoir sélectionner ce caractère d'une façon vraiment rationnelle. J'ai pu observer au cours de ces dernières années, tant chez moi que chez des collègues, qu'ils présentent un réel intérêt pour le perfectionnement du lapin de chair.

Il reste cependant indispensable, pour en tirer pleinement parti, de faire des comparaisons sur des animaux d'un même cheptel ou sur des croisements effectués à partir des mêmes souches de base. L'alimentation, cela va sans dire, doit être suffisamment riche pour permettre aux sujets à aptitude précoce de bien extérioriser leur potentiel héréditaire.

En dehors des points décrits ci-dessus, il y a lieu d'envisager ceux qui les complètent chez les reproducteurs. Il n'est, sans doute, pas superflu de rappeler que le corps de tels sujets doit donner une impression de puissance, d'équilibre et d'uniformité. Sa longueur plus ou moins prononcée, suivant qu'il s'agit de format moyen ou de format déjà géant, ne doit en aucun cas faire oublier sa largeur et sa profondeur.

Voilà encore là une qualité fondamentale ! Harry RICE, dans l'article précité, se montre intransigeant sur cette

profondeur de corps, reprochant à beaucoup de Néo-Zélandais blancs d'en manquer, à l'encontre de la variété rousse de cette race. Il souligne, d'une façon très opportune, que rien ne sert d'avoir des épaules très larges si un lapin manque de profondeur. Si je cite cet auteur, c'est parce que ses remarques me paraissent des plus pertinentes et qu'elles émanent d'un Américain qui a le courage de dire ce qu'il pense avec objectivité.

Un corps équilibré, nécessairement requis pour un géniteur de troupeau commercial, favorise le maintien de son état et donc influe sur sa persistance fonctionnelle. Cet équilibre est déterminé par les bonnes proportions de sa conformation, où la profondeur intervient au même titre que la largeur et la longueur. Une reproductrice doit, en plus, être suffisamment profonde pour loger confortablement une portée de 8 à 10 jeunes. Le développement de son bassin est aussi à considérer, comme chez tous les animaux.

Les expériences de VENGE, (1950) ont bien mis en évidence l'influence de la taille de la mère sur celle des lapereaux ainsi que les possibilités plus ou moins limitées de l'utérus maternel.

Par des croisements réciproques entre races de poids adulte très différentes, et aussi par des transplantations d'ovules fécondées, l'auteur a confirmé certaines observations plus anciennes du biologiste américain CAS-TLE. Pour un même croisement, il a pu observer une taille nettement plus petite quand la mère est de petit format.

D'où, dans la pratique, l'intérêt des femelles amples et profondes. Un utérus spacieux permet un plein développement des fœtus, et les jeunes lapereaux lourds à la naissance sont assurés d'avoir une bonne croissance si tant est qu'ils soient convenablement allaités ensuite.

La pesée de la portée à trois semaines qui tend à être préconisée en France actuellement est assurément une mesure excellente de la capacité d'allaitement de la mère. Je ne pense pas qu'il soit utile d'insister davantage sur la nécessité d'utiliser des femelles bonnes laitières dans un élevage de lapin de chair. Un bon allaitement, s'il assure une meilleure croissance dans le premier mois d'âge des lapereaux, semble avoir des répercussions très sensibles sur sa croissance ultérieure en favorisant un meilleur taux de conversion. Quant à la pesée au sevrage, elle est aussi intéressante, car elle fait prévoir l'état de finition du lapereau de boucherie : un sujet assez lourd à deux mois utilise bien sa nourriture, en effet.

On commence à voir mentionner en France des chiffres d'indice de consommation, comme cela a été la grande vogue pour les poulets de chair au cours des dernières années. Je mets tout de suite en garde les cuniculiculteurs contre ce genre de choses. Avec une alimentation mixte : granulés, fourrage et tubercules, qui est la plus répandue actuellement, et qui donne le plus de satisfaction, il n'est pas possible de chiffrer un indice de consommation. Reste le cas de l'alimentation exclusivement aux granulés, la moins pratiquée. Même dans ce cas, c'est perdre son temps que de s'obnubiler sur des chiffres dont la signification est assez douteuse !

En ce qui concerne la fertilité des femelles, nul ne peut contester son importance pour un cheptel commercial. En 1956, le Professeur LIENHART a rassemblé dans une remarquable étude, publiée dans « Lapins et Lapereaux », toutes les données scientifiques connues actuellement sur cette question, en y apportant une importante contribution personnelle.

Depuis quelques années, des chiffres mirifiques nous sont venus des U.S.A. vantant les étonnantes possibilités dans ce domaine des lapines de race « Néo-Zélandais Blanc » et « Californian ».

Je n'apprendrai rien à tous ceux qui me connaissent en écrivant aujourd'hui que de telles performances ne m'ont jamais ébahi.

Pourquoi ? Parce que ce qui compte dans un élevage, ce n'est pas qu'une ou deux lapines fassent des prouesses durant un temps inévitablement limité alors que les autres ont des performances beaucoup plus modestes, mais bien que l'ensemble du troupeau réalise une bonne moyenne de production. Or, si l'on décompose l'ensemble des caractères qui conditionnent ce que l'on nomme la fertilité, on s'aperçoit vite qu'une femelle de bonne souche n'a pas la possibilité physique d'effectuer les tours de force multiples et répétés qui occasionneraient inexorablement sa réforme prématurée. Or, pour établir un contrôle rigoureux de la fertilité, il faut tenir compte de la fréquence des mises à bas, du nombre de lapereaux mis au monde, du nombre de lapereaux nés vivants, du nombre de lapereaux nés viables, du poids de la portée à la naissance, de l'évolution des lapereaux jusqu'à l'abattage, et de la production totale de la femelle, sans parler des facteurs environnants parmi lesquels l'alimentation joue un rôle prépondérant.

Pour être sérieux et travailler avec efficacité, il est indispensable de faire en sorte que, dans un clapier, il existe une assez grande homogénéité dans la production des mères, en recherchant des femelles qui mettent bas régulièrement des lapereaux à croissance rapide et ceci pendant plusieurs années.

Cela demande une connaissance parfaite de la généalogie et une grande maîtrise dans les accouplements qui en découlent. Il se peut qu'après un tri obligatoirement sévère, toutes les femelles d'un clapier descendent de deux ou même d'une seule reproductrice. C'est là souvent la clé du succès, car l'éleveur a su tirer la quintessence d'une génitrice de classe en conservant ses meilleurs descendants. Celle-ci a été appréciée pour sa persistance fonctionnelle, c'est-à-dire en la jugeant sur la régularité du comportement de ses lapereaux élevés au cours de son existence, qui doit être aussi longue que possible.

C'est là où se tient l'équilibre, car les Américains réforment leurs femelles souvent après la première année, alors que l'on peut très bien faire reproduire une femelle durant une moyenne de trois années, et qu'en fin de compte avec trois portées par an de six à sept jeunes, elles fournissent en totalité davantage de lapereaux mieux constitués.

Etant donné que le producteur de lapins de chair fait lui-même le plus souvent ses reproducteurs, il ne faut pas dépasser chaque année un certain taux de remplacement de ceux-ci pour conserver une pression de sélection suffisamment efficace. D'où l'utilité d'une persistance fonctionnelle de la lapine.

En 1959, j'ai écrit dans ces colonnes que l'idéal serait de bien différencier par la suite sélectionneur et producteur. Cela reste plus que jamais valable, mais encore faut-il que les premiers comprennent la nécessité d'une coopération pleine et entière pour le testage efficace des mâles en particulier.

Des essais sont en cours pour certaines populations cuniculicoles, et les résultats obtenus sont très concluants, ce qui ne saurait surprendre. Il s'agit maintenant qu'ils soient généralisés, ce qui dépend avant tout de l'état d'esprit des éleveurs qui ne comprennent, malheureusement, pas toujours que le travail en coopération décuple leurs possibilités de perfectionnement. En attendant, on est bien obligé de tenir compte de cette imbrication sélection/production.

Un dernier point la **Rusticité**. Je veux simplement préciser une chose à ce sujet. Beaucoup de personnes s'imaginent encore qu'une bête rustique est capable de vivre dans des conditions d'habitat et d'alimentation lamentables. Or, dans un troupeau commercial, ce n'est pas du tout ce dont il s'agit. Une forte production ne s'obtient qu'avec une alimentation appropriée et dans un logement suffisamment confortable. J'ajouterais sous un climat déterminé. La rusticité signifie alors que les animaux s'adaptent facilement à des changements de vie aussi peu différents que possible, mais pouvant se répéter dans le temps.

Cet aperçu sur un certain nombre de points conditionnant l'élevage rationnel du lapin de chair permet, je le souhaite, de mieux comprendre combien le cuniculiculteur qui s'y consacre a intérêt à travailler avec méthode et avec esprit de suite. Il faut répéter que point ne sert de vouloir faire des prouesses bien souvent mirifiques, mais de progresser lentement en tenant compte de tout ce qui conditionne une amélioration sur un ensemble d'animaux.

Il est temps aussi que l'éleveur tienne compte des interactions entre les caractères qui l'intéressent, et qu'il abandonne le rêve chimérique de vouloir réunir sur ses animaux des caractères dont la corrélation négative est prouvée. De même, il doit éliminer définitivement de son programme d'amélioration tous les détails secondaires, les futilités marginales qui compliquent inutilement sa tâche.

Enfin, il doit se rendre compte qu'un cheptel racial, du fait même de la sélection qu'il a subie au cours des ans, a évolué, et qu'il n'est forcément pas identique à ce qu'il était un demi-siècle auparavant ! C'est, du reste, une pure question de bon sens que d'admettre cette évolution, et ceux qui ne l'ont pas encore compris ne sont en réalité pas des praticiens, mais des gens qui font de l'élevage de lapin en pantoufle avec une plume à la main.

En définitive, c'est par l'interprétation raisonnée de ce qui s'est fait tant pour les autres animaux domestiques que chez le lapin dans les pays qui ont travaillé à l'amélioration des souches « chair » que toute entreprise cuniculicole a des chances de progresser. Les premiers résultats sont encourageants ; aux autres de suivre.

Néo-Zélandais

FFC infos

N° 130 Octobre 1994

Débuts sélectifs remarquables : première décennie de notre siècle. Les avis sont partagés sur son origine : lapins sauvages Néo-Zélandais (Californie 1909), croisement Lièvre Belge x Golden Fauve. Il s'agissait dans tous les cas de Néo-Zélandais colorés (fauve).

Les classes observées vers 1913/1915 étaient de couleur variée et bigarrée avec ventre blanc, œil cerclé pâle et oreilles galonnées. Type assez sommaire, oreilles développées (on retrouve quelques analogies avec les Fauve de Bourgogne primitifs).

Noms de quelques éleveurs de l'époque : CA. RICHEY de LOS ANGELES, HF SIMON d'INDIANAPOLIS, CG. VENTIJELLA de SPRINGFIELD (OHIO), le plus grand éleveur de Néo-Zélandais rouges à l'Est de la Californie, CONNELLY, GRINNEL (IOWA).

Élevé dans de nombreux états en 1915. Le premier standard fait état d'un lapin de grande taille, (le plus grand possible) dans de nombreux coloris : gris, roux, noir, brun, bleu, blanc.

A partir de 1920 : corps ou forme et longueur moyenne : mâles 9 livres, femelles 10 livres. Recherche de viande ferme et lourde sur tout le corps exempt de graisse de couverture, ni flasque, ni décousue.

Fourrure : très épaisse au toucher, ni rude ou nerveuse, ni trop fine ou soyeuse, ni laineuse. Sous poil fin, doux et dense. Poils de garde (jarre) visibles à la base et recouvrant la fourrure. Différence petite entre sous poils et poils de jarre. Densité du pelage sur tout le corps.

Evolution au cours des ans vers un type chair caractéristique. Standard américain (descriptif 1955 dans livre du Club par le juge JC. FEHR)

Type : Impression d'équilibre et d'uniformité. Exemple de producteur de viande de qualité. Corps moyennement long, hanches bien arrondies et bassement remplies, avec râble bien garni et côtes rebondies. Parures des épaules : équilibre avec le reste du corps, avec léger élargissement vers les hanches. Bien viandé sans graisse. Corps profond, bien proportionné (trois fois aussi long que large aux hanches). Tête portée sur les épaules, pas d'apparence bulldog. « well proportionned » = bien balancé, ni « blocky », ni « cobby ». Importance de la profondeur du corps et de la fermeté de chair (caractère héréditaire).

NB : J'ai repris en 1961 dans le numéro spécial lapin de la Revue Avicole et dans un article « lapin de chair » l'importance de la profondeur corporelle et de la chair ferme soulignée notamment par le juge Harry RICE, devenu depuis Président du Club du Néo-Zélandais.

Poids : Mâle 9 à 11 livres en classe senior (+8mois), idéal 10 livres. Femelle 10 à 12 livres en classe senior, idéal 11 livres. Il y a dans le standard américain des classes dites intermédiaires (6 à 8 mois) : junior moins de 6 mois, pré junior moins de 3 mois, avec poids adapté à l'âge.

Oreilles : Forte base vigoureuse, bien fourrées tout le long (longueur tête = oreilles).

Pattes : Fortes. Les antérieures sont courtes, droites et bien vigoureuses. Rejet : chevilles faibles semblant porter tout le poids du corps sur les pattes antérieures. Pattes longues et ossature fine.

Après la seconde guerre mondiale, le premier à avoir parlé du Néo-Zélandais en France est Maître JF RAMBAUD, dans un article paru dans la revue COCORICOS d'août 1957, avec photographies de Néo-Zélandais très typés. Ce fut un scoop et une cause d'énorme étonnement pour les éleveurs français pas habitués, surtout à l'époque, à voir ce type de conformation.

Article intitulé : « Champion New-Zeland... » reprenant tout le descriptif complet de la race avec des adjectifs appropriés pour un animal de viande idéal : Le meilleur.... Bête bien construite...aussi viandeux que possible... bien rempli de chair ferme et lourde... manifestant force et vitalité....

Et JF. RAMBAUD de résumer son anthologie du Néo-Zélandais : « Modèle de sélection intelligente amenant à son plus haut point la productivité d'un animal ».

En 1959, 1960, 1961...1964, la revue « Vos lapins », sous la plume de son rédacteur en chef JF RAMBAUD reprend toutes les études approfondies sur le Néo-Zélandais, avec toutes les remarques positives qui s'y attachaient, mais aussi toutes les distorsions sélectives à éviter : difformités, vulgarité d'albinos commun, ligne Tas (épaississement déséquilibré).

On doit à JF. RAMBAUD d'avoir présenté et commenté le Néo-Zélandais en France. Ce fut aussi le véritable initiateur de ce qui allait devenir l'élevage du lapin de chair. Le Néo-Zélandais fut introduit en France en 1960 par les moines de l'abbaye de Bellefontaine en Vendée, près de Cholet. René COMBESCOT (Aube) en importa également des USA ensuite et en développa une belle sélection.

Californien

FFC infos

N° 130 Octobre 1994

Autre race US typiquement chair. Race commerciale de pointe.

Race synthétique, comme en France le Géant Blanc du Bouscat, créée en 1923 par G. WEST, fourreur éleveur et juge. Exposée pour la première fois à cette époque par A. NUTSCH. Première appellation « Cochinellas ».

Créée à partir d'Himalaya (Russe) et de « standard Chinchilla » (Grand Chinchilla) : F1 de couleur chinchilla qui accouplée ensuite à des femelles Néo-Zélandais blanc, donna le Californien.

Admise au standard ARBA (Fédération cynicole américaine), seulement en 1939.

Quelques caractéristiques principales :

Vif et alerte, pas un grand lapin, malgré un fort développement musculaire (fort pourcentage de viande) musculature bien répartie sur une ossature relativement plus fine que celle du Néo-Zélandais. Viande ferme et assez fine. Pattes plutôt courtes, tête pas trop large, cou court.

Mâle 8 à 10 livres senior – Femelle 8,5 à 10,5 livres senior.

Fourrure de qualité supérieure : dense et élastique. « Animaux habituellement dociles et aisément manipulables. Les mâles sont des travailleurs de bonne volonté et se tiennent prêts pour un rude service. Par temps chaud ou froid, ils sont vifs et énergiques ce qui allège le travail des éleveurs et signifie plus de portées dans les clapiers et conséquemment, plus de profit. »

Rapide taux de croissance : 4 livres à 56 jours. Utilisation maximum de la nourriture et « tout va à la viande ».

En France Marcel CHASTANG « fabrique » depuis plusieurs lustres des Californiens de son cru, selon la technique WEST et régulièrement suivant les besoins de son élevage et l'utilisation des reproducteurs. En 1989 il a obtenu le Prix Prosper MONTAGNE lors d'une dégustation de lapereaux de son élevage d'origine « Californien maison ».

A propos du Californien, il convient de rappeler la création du Grand Russe par JJ. LEMARIE en 1912. La grande cunicultrice, après son lapin havane se lança dans cette obtention intra populationnelle. Travail gigantesque sans aucun croisement étranger. Cette approche créative dans la sélection cynicole fut un modèle d'observation, d'accouplement et de ténacité dans l'effort pour conserver sur un format plus important, toutes les qualités de rusticité, de chair, de fourrure et de prolificité du lapin Russe à la chair savoureuse et délicate, comparable à celle du poulet de grain et à la fourrure semblable à l'hermine. Cela demanda 25 ans aux dires de l'obtentrice.

Le grand Russe était un lapin de 8 à 10 livres aux portées régulières et nombreuses, élevé en clapier fermé ou en plein air ou en demi liberté, avec une chair fine et abondante.

Une brochure de 8 pages avait été conçue par JJ LEMARIE sur le Grand Russe et ses différents modes d'élevage : « Le lapin pratique et le lapin qui rapporte ».

A propos de Californien, nous devons rendre hommage oh combien mérité à cette grande éleveuse, qui fut de 1950 à sa mort en 1964 un maître pour nous, mais plus encore une grande et fidèle amie et dont l'immense culture n'a cessé de nous éblouir.

Monbazillac, le 4 Septembre 1994, VIII Congrès de la FFC



Le docteur Hans C. Kissner examinant ses lapins Californiens (lapins de chair)

Précocité, prolificité et rusticité du lapin

Rustica

12 Juin 1960

La précocité ne peut se définir que par rapport à une courbe de croissance considérée comme normale, et elle représente alors un **meilleur développement ainsi qu'un gain de poids** supérieur aux coordonnées de cette courbe formées elles mêmes, d'une part à l'aide du temps exprimé en semaines, d'autre part par un index faisant intervenir le poids et une appréciation chiffrée du développement.

La précocité constitue dans un programme de sélection un des paramètres les plus important, qu'il convient de toujours chercher à améliorer.

Comme toujours en élevage, un caractère dépend, dans son extériorisation maxima, de l'aptitude héréditaire de l'animal, des conditions ambiantes et aussi d'une interaction plus ou moins forte avec d'autres caractères.

Chez le lapin, une telle rapidité de croissance peut être obtenue et perfectionnée par un choix sévère des femelles dont les portées manifestent au mieux cette propension. Des accouplements appropriés et contrôlés seconcent favorablement la sélection proprement dite.

Ce qu'il faut rechercher dans un tel programme d'amélioration continue, qui relève d'une hérédité quantitative c'est l'uniformisation de cette rapidité de croissance au sein de la portée. Rien ne sert, en effet, d'obtenir deux ou trois lapereaux de très belle venue, tous les autres pouvant être assimilés à des culots de portées !

Il est à noter, par ailleurs, que le phénomène d'hétérosis, provoquant, dans un croisement de première génération entre deux races ou deux souches, une vigueur accrue des lapereaux, peut jouer un grand rôle dans la rapidité de croissance. Il suffit alors d'utiliser les races ou les souches qui se complètent parfaitement au point de vue constitution et d'en extraire les reproducteurs dont l'accouplement fournit le meilleur hétérosis. La sélection n'est plus alors continue et additive, mais basée uniquement sur d'heureuses « combinabilités » dues en partie à des effets de dominance. La précocité dépend dans une certaine mesure d'autres caractères indispensables à considérer dans tout programme de sélection, notamment, la prolificité et l'aptitude laitière des lapines, la rusticité de la souche et sa bonne conformation.

Il est inutile d'insister sur l'impérieuse nécessité d'une alimentation rationnelle et d'un habitat confortable, sans lesquels tout contrôle de précocité est illusoire.

L'indice de consommation correspond à la quantité de nourriture (en kg) qu'il faut fournir à un animal pour obtenir un gain de poids vif de 1kg.

Dans le cas des lapins on a coutume de mesurer cet indice en tablant sur la quantité de nourriture fournie à la mère, durant sa gestation, pendant son allaitement avec l'ensemble de sa portée jusqu'au sevrage, enfin du sevrage à l'abattage du lapereau.

On considère globalement qu'il faut 2 à 4 kg de nourriture à base d'aliments composés pour fournir 1 kg de poids vif chez un lapereau de deux mois (race moyenne). Au delà de trois mois l'indice de consommation augmente dans des proportions telles qu'il arrive à ne plus présenter d'intérêt en temps qu'indication sélective.

Il découle de ces considérations que l'indice de consommation est fonction de la précocité dans une production de type chair comme l'est celle du lapin. Tout ce qui a trait à la précocité est donc valable pour l'abaissement de l'indice de consommation.

Il faut aussi savoir que plus une portée est nombreuse, plus l'indice de consommation est faible, et il est certain que la capacité laitière d'une lapine est proportionnelle à la baisse de l'indice de consommation.

On ne peut parler d'indice de consommation ou de précocité sans faire allusion au rapport entre le poids du lapin dépouillé et éviscéré et son poids vif. Ce rapport est des plus importants, d'autant plus qu'il est plus faible chez un lapereau que chez un adulte. D'où l'intérêt, pour la production chair, des **lapins de race moyenne** à ossature non démesurée et à conformation musculaire harmonieuse, élevant le rapport précité.

Lapin normalisé... Lapin de rendement

Rustica

8 Mars 1959

L'amélioration de l'habitat, la pratique de plus en plus courante de l'alimentation équilibrée avec des granulés, les cours des carcasses assez satisfaisants ont favorisé, depuis quelques années l'élevage du lapin pour la chair. Il n'est pas exagéré de penser qu'à l'avenir cet élevage puisse encore se développer. Ce qu'il faut ici, c'est produire des lapereaux capables de transformer des aliments en viande savoureuse au meilleur prix de revient. Il est alors fondamental de travailler sur un matériel animal le plus approprié.

Le choix d'un type.

Les résultats obtenus en Amérique, les desiderata de la clientèle française et enfin les tests démonstratifs pratiqués ces dernières années par une firme industrielle ne permettent plus de désigner arbitrairement de nombreuses races de lapin avec le qualificatif pompeux de « lapin de demain ». Il faut choisir le type de lapin apte à fournir, à un âge adéquat, des carcasses présentant le maximum de masses musculaires et le minimum de graisse nécessaire à une bonne présentation.

Compte tenu de ces premiers éléments d'appréciation, le lapin le plus qualifié paraît être un sujet de taille moyenne pesant de quatre à cinq kilos à l'âge adulte et de format cylindrique.

Le Néo-Zélandais blanc, albinos, correspondant comme format à ce que je viens de décrire, et le Californian, équivalent de notre Gros Russe, sont aux U.S.A. les représentants les plus valables pour l'obtention du lapin de chair. Le Néo-Zélandais a tellement été sélectionné en largeur qu'il nous paraît un peu disproportionné. Cela prouve qu'il ne s'agit pas d'obtenir le poids indiqué précédemment à l'âge adulte avec des sujets trop élancés mais bien avec des animaux assez ramassés.

En France et en Europe, les races classiques à format cylindrique : l'Argenté de Champagne, le Fauve de Bourgogne, les Vienne en bleu et blanc se rapprochent le plus du type envisagé.

Les facteurs de rendement.

Ils complètent évidemment le type dans l'établissement des normes. Ce sont : la fécondité dans les deux sexes, à laquelle est liée la capacité d'allaitement des femelles, la précocité des jeunes intimement liée à leur pouvoir transformateur d'aliments ; la longévité des reproducteurs et, bien entendu, la rusticité de tout le cheptel.

Il faut reconnaître que les races moyennes précitées élevées en Europe ne sont pas loin d'atteindre les performances du Néo-Zélandais blanc.

Quelques années de sélection axée uniquement sur la production du lapin de boucherie en tenant compte des normes précitées, suffiraient pour rattraper le retard. Les tests récents, dont j'ai parlé plus haut, démontrent la bonne position actuelle du Fauve de Bourgogne dans cette compétition européenne pour le titre de lapin de demain !

Le but à atteindre.

Il est indispensable que les éleveurs de lapins de consommation fassent le point de leurs possibilités en tenant compte des reproducteurs dont ils disposent pour obtenir les résultats désirés ; qu'à la suite de cette confrontation impartiale et raisonnée ils établissent des normes chiffrées indispensables pour la sélection de leurs géniteurs. Une étroite coopération est nécessaire entre ces cuniculteurs pour que leur expérimentation puisse leur permettre d'améliorer constamment les performances de leurs cheptels.

Le lapereau normalisé, c'est par déduction la carcasse normalisée, c'est-à-dire celle qui satisfait à la fois le producteur et le consommateur.

Il est aisé de comprendre que lorsque cette organisation d'élevage qui s'oppose au premier chef à l'échantillonnage, existera alors – et seulement – il sera permis de parler d'élevage intensif du lapin de boucherie.

Le Club Français de Cuniculiculture et son avenir.

La France cuniculicole

N° 6, 2^{ème} année, 1^{er} trimestre 1971

Nous assistons actuellement en France à plusieurs remaniements au sein des Sociétés ou Clubs Cuniculicoles en vue d'assurer une action plus efficace d'amélioration et de promotion des races.

Il s'agit, en fait, de transformations qui s'imposaient depuis plusieurs années et dont la nécessité n'avait pas échappé à certaines personnalités du petit élevage. Encore fallait-il qu'un nombre suffisant d'éleveurs de lapins admettent que, pour s'adapter aux exigences de la cuniculiculture contemporaine, il devenait indispensable de sacrifier certaines habitudes et de participer à l'évolution harmonieuse des traditions les plus respectables.

Nous sommes heureux de constater que, sous l'heureuse impulsion des Présidents FACHES et POUPARDIN d'une part, d'une équipe d'éleveurs chevronnés de la jeune génération animée par le Président AMOUR d'autre part, le Club des Géants Papillons Béliers et lapins Russe a pris, au cours des derniers mois, la courageuse initiative, sous l'appellation « Club Français de Cuniculiculture » et avec l'apport de quelques autres races, de s'orienter vers des options zootechniques lui permettant de poursuivre l'œuvre des grands Lapiniers du début du siècle.

Au seuil de cet article, qu'il nous soit permis de formuler des vœux aussi vifs que sincères pour que le .C.F.C. s'assure un essor proportionné à l'impulsion dynamique que ses dirigeants et ses membres lui prodigueront.

J'ai, bien volontiers, accepté d'aider techniquement le .C.F.C. comme je le fais avec plaisir depuis plusieurs années au sein de l'.A.E.L.F.B. Toutefois, j'ai tenu à prévenir MM. AMOUR et MARION du peu de temps dont je disposais eu égard à mes occupations professionnelles, en les avisant aussi que cet appui supposait la possibilité pour moi de m'exprimer en toute franchise sur tous les sujets traités.

Je me suis suffisamment battu, au cours des vingt dernières années, pour promouvoir certaines idées que je persiste à considérer aujourd'hui encore comme des principes intangibles, pour ne pas devoir les remettre en cause ou simplement les diluer au gré des circonstances. Je crois profondément qu'à travers les siècles, une éthique de l'élevage s'est façonnée et qu'il convient aujourd'hui comme hier de bâtir l'avenir dans la voie qui nous a été tracée par les grands animaliers, tel Robert BAKEWELL, avec l'aide d'une technologie de plus en plus élaborée, grâce au prodigieux essor des sciences biologiques au cours de ce vingtième siècle. C'est dans cet esprit que je vais tenter, grâce à ce premier contact avec les lecteurs de la France Cuniculicole, d'envisager ici ce que peut être et ce que doit être l'avenir du .C.F.C.

Essayons, dans un premier temps, d'examiner ce que représente exactement une Association de personnes en général, A l'occasion d'une ou de plusieurs rencontres durant lesquelles des conversations se nouent, des idées jaillissent et des projets se font jour, quelques individus décident de se réunir et de former une association avec des objectifs bien définis. Le groupement qui prend corps est un « moyen pour des hommes libres et conscients de leur personnalité d'agir ensemble pour traduire leur solidarité par des actes », ainsi que me l'a enseigné mon professeur d'Economie Rurale retenez bien ces mots : **Moyen, Hommes libres, Personnalité, Solidarité, Actes.**

L'Association est un moyen d'action et non un but en soi. Les membres qui y adhèrent le font donc, et ceci est très important, non pour le seul motif de s'associer, mais dans l'intention de réaliser un objectif précis avec son aide. Trop souvent, au cours des années passées, les clubs du petit élevage ont été envahis par des gens qui n'avaient pas une idée correcte de ce que l'Association représentait comme moyen d'action et du véritable but qu'elle poursuivait, Aussi, ai-je entendu dire : « On adhère à tel Club pour faire plaisir à Monsieur X » qui était Président ou Secrétaire, par exemple. C'était sans doute très louable, mais pas suffisamment déterminant pour justifier l'adhésion. Des mobiles analogues ont entraîné des mouvements de personnes trop fréquents, avec un courant de démissions préjudiciables au bon fonctionnement des Clubs, l'instabilité qui en découlait ne laissant subsister comme éléments durables, que les administrateurs et les dirigeants ! Ce genre de déviation d'objectifs peut engendrer également la formation d'Associations dites d'admiration mutuelle qui se convertissent non

moins aisément en sociétés de dégoût réciproque ! Tout cela aboutit finalement à des situations paralysantes auxquelles tôt ou tard il faut trouver remède.

Tout membre doit agir sciemment et librement, sans que son adhésion ne porte atteinte à sa personnalité. Est-il besoin d'insister sur l'obligation préalable pour lui de prendre connaissance des statuts afin d'apprécier pleinement le bien fondé de son adhésion et de savoir exactement à quoi s'en tenir quant à ses droits et à ses devoirs. Ne pas oublier également que, pour assurer et maintenir une action efficace dans le groupe, il est primordial qu'une réelle solidarité se manifeste entre tous, qu'une concertation étendue s'instaure et que la participation de tous les associés à l'œuvre commune s'établisse de façon permanente, C'est dire qu'il ne peut être question pour des membres actifs de contrat de mandat ou de procuration !

Enfin, pour parfaire les mécanismes d'action et créer une synchronisation adéquate de tous les efforts, il convient de répartir au mieux les tâches de chacun, Les dirigeants du .C. F.C. l'ont fort bien compris en établissant un premier organigramme qui, d'ores et déjà, situe et délimite les rôles des principaux responsables ; il y aura lieu, par la suite, de poursuivre cette répartition des activités à tous les échelons du groupement pour affermir sa puissance. C'est certainement la meilleure façon d'agir en profondeur et de s'assurer une représentativité conséquente à ne pas négliger pour traiter convenablement avec le monde extérieur.

Ainsi conçue, l'Association représente très vite une force réelle œuvrant dans un but précis avec un maximum d'efficience.

Après ces quelques rappels très généraux sur le fonctionnement des Associations, penchons nous sur les objectifs impartis aux Clubs cuniculicoles de race, comme l'est le .C.F.C.

Ce que nous appelons Association ou Club de race chez le lapin, correspond approximativement aux Sociétés d'Élevage chez les autres animaux domestiques qui, durant longtemps, ont eu pour principale tâche la tenue des Livres Généalogiques. De tels organismes ont joué un rôle indéniable dans le perfectionnement et dans la diffusion des populations raciales jusqu'à ces dernières années. Désormais, avec l'appui des Etablissements Départementaux d'élevage, et en collaboration avec les Groupements de Producteurs, leur travail va encore s'étoffer dans le cadre de la Loi sur l'élevage.

Nous n'en sommes pas encore arrivé à une telle structuration en cuniculiculture, mais cela ne doit pas nous faire oublier que nos races de lapins ont pour mission de fournir des souches de qualité bien définie, d'où peuvent sortir les croisements commerciaux les plus divers, mais surtout les plus recherchés pour des productions normalisées et bien caractérisées. A nous de savoir, en nous organisant sérieusement au sein des Clubs, qui ont la possibilité de mettre à notre disposition des moyens de travail que nous ne pourrions nous procurer en tant qu'éleveur isolé, et en ne nous abandonnant pas aux délices éphémères des solutions de facilité, si nous voulons réellement prendre la part qui nous revient dans cette œuvre fondamentale d'Amélioration Génétique. De toutes façons, sachons pertinemment que nous ne serons pas attendus, mais qu'il nous appartient uniquement d'être présent au rendez-vous, avec une marchandise de qualité désirée par les acheteurs de reproducteurs, le jour voulu !

A quoi cela nous entraîne-t-il, sur le plan zootechnique ?

Primo, à poursuivre et à amplifier la protection de la pureté des races que nous patronnons, en faisant mieux connaître nos standards par les éleveurs, en nous attachant davantage à considérer l'importance des caractères d'élevage dans nos cheptels de reproduction et en développant la sélection individuelle généalogique, encore trop sommairement répandue chez le lapin.

Secundo, à mettre sur pieds une véritable politique d'encouragement, d'utilisation, de diffusion et de défense de nos races,

Tertio, à orienter correctement nos races, ce qui est déterminant pour leur avenir,

Ces trois points fondamentaux peuvent paraître banaux, Ils sont cependant très loin d'être simplement mis à l'étude dans de nombreux Clubs Cuniculicoles en France actuellement.

Contrairement à une opinion trop bien ancrée, les hautes récompenses obtenues dans les concours ne suffisent pas à consacrer la valeur d'un éleveur et de son élevage. Il ne suffit pas non plus de réciter par cœur le texte d'un standard pour bien le connaître, et surtout pour l'interpréter correctement. Il convient, au contraire, d'en

saisir d'abord les grands traits, puis de comprendre ses principales descriptions, en attribuant à chaque point l'importance qui lui revient. Il y a lieu enfin d'apprécier les limites de variation des caractères de races compatibles avec l'utilisation des sujets pour la reproduction. Bien entendu, l'observation d'un grand nombre d'animaux de race, en tous lieux et à tous âges, permet d'approfondir cette connaissance.

Il y a encore peu d'années, les critères de promotion des races, pour certaines personnalités cuniculicoles, étaient la Nationalité d'une part, le discrédit porté sur les races dites concurrentes d'autre part ! On ne dira jamais assez combien de telles attitudes ont été néfastes au Lapin en général, et à ses races on particulier. Répétons avec El. WARWICK du Centre de Recherches de Beltsville, aux U.S.A., que, pour bien apprécier une race, il faut examiner objectivement ses faiblesses, évaluer d'une manière critique ses avantages et ses inconvénients, réunir tous les documents disponibles sur les moyens de remédier aux défauts et procéder éventuellement à des recherches en sachant « qu'aucune race n'est parfaite et que toutes ont leurs avantages et leurs inconvénients ».

Nous estimons donc que, pour aborder avec à propos l'action zootechnique schématisée dans les trois points énumérés plus haut, il est indispensable qu'un état d'esprit réellement constructif se dessine chez les éleveurs. Pour ce faire, il leur appartient avant tout de se montrer réceptif aux méthodes de travail qui ont fait leur preuve dans d'autres domaines, de vouloir réellement participer au travail d'équipe indispensable aujourd'hui plus que jamais au perfectionnement des races, et d'abandonner certaines habitudes, certaines attitudes, la croyance aveugle en de purs mythes ; en résumé, de laisser de côté tout ce qui peut paralyser leur action,

Ceci étant admis, il sera alors possible au .C.F.C. d'entreprendre avec fruit son œuvre de perfectionnement et de propagation des populations raciales qu'il patronne. Ceci, par deux voies complémentaires.

La première consistant en une information générale auprès des membres, grâce au Bulletin de liaison ou, quand cela est possible, au cours de réunions et de visites organisées. Ainsi, nous proposons-nous de donner une série d'articles sur des questions générales : Ce qu'est une race. Comment envisager la sélection intra raciale et inter élevage, qu'attendre des Contrôles de Performances, Le Cahier d'élevage et les Pedigrees, Ce qu'est le testage, etc. Parallèlement, nous comptons fournir des documentaires circonstanciés, avec historique, situation présente et interprétation génétique sur chaque standard. Cela nous amènera progressivement à élaborer une politique de protection et d'encouragement des races, et à dessiner l'orientation souhaitée pour leur perfectionnement on fonction de la conjoncture cuniculicole.

La seconde s'attachant plus spécialement à l'Amélioration des cheptels individualisés aura pour mission d'aider les meilleurs éleveurs à mettre en pratique des méthodes de travail leur permettant de faire progresser plus régulièrement leur troupeau.

Ceci doit, tout naturellement, concourir à parfaire l'équipement technologique du .C.F.C. tout en propulsant en son sein une saine et dynamique politique d'élevage.

Voilà certes de beaux projets, penseront certains. A quand leur aboutissement, s'interrogeront d'autres !

Nous ne dissimulons pas que la réalisation de ce programme demande du temps, mais nous savons surtout qu'elle requiert une participation active et sans relâche des éleveurs pour obtenir le progrès désiré. Les conseils les plus judicieux sollicitent pour leur application des récepteurs appropriés en temps voulu et sur une large échelle,

Par ailleurs, un climat de compréhension réciproque doit s'instaurer à tous les échelons pour fournir à l'œuvre entreprise tout le relief souhaité, C'est ce qui nous a amené, au début de ce texte, à parler de l'Association en général, et de la façon logique d'y adhérer,

Ce que nous tenons à affirmer catégoriquement pour terminer, c'est que l'essor, voire simplement la survie des races, passe désormais par un travail sérieux et coordonné à travers les groupements d'éleveurs.

Vérités premières

La France cuniculicole

N° 6, 2^{ème} année, 1^{er} trimestre 1971

L'éditorial du dernier numéro de cette revue, sous la signature du Président AMOUR, insistait sur les difficultés rencontrées de plus en plus pour grouper les éleveurs de race pure, à une époque où la société humaine, ses conditions de vie et sa mentalité se transforment si rapidement.

Il est indéniable que, depuis vingt ans, les conditions de vie ont changé pour beaucoup de personnes. Les abords des villes, où le petit élevage était florissant, se sont urbanisés à un point tel qu'il n'est souvent plus possible d'y concevoir la plus petite basse-cour. Nous avons assisté à cette « défoliation » dans la région parisienne. Elle s'étend désormais jusque dans les régions du Nord et de l'Est, qui furent durant tant d'années des pépinières pour toutes nos races. Les occupations professionnelles devenant de plus en plus accaparantes, les heures de loisirs s'amenuisent chaque jour davantage, quoi qu'on en dise. Les pôles d'attraction durant les temps libres se sont eux aussi déplacés et il est plus facile d'emmenner un chien, voire un chat, en voyage que des lapins.

Il est aussi vrai que les mentalités ont changé. Les générations montantes n'ont plus les mêmes aspirations que leurs aînées, et pas forcément le même enthousiasme pour tout ce qui vit autour d'eux. Il faut aussi admettre que l'élevage, aussi petit soit-il, est un objet de contrainte qui ne convient plus à bon nombre de gens aujourd'hui.

Il y a encore lieu d'ajouter à ces banales constatations qu'il existait jadis une catégorie de personnes qui consacrait à l'élevage des animaux de race beaucoup de temps et d'argent. Et il est juste de reconnaître que tous les châtelains qui entretenaient jadis des élevages de lapins de race dans maintes régions constituaient à eux seuls de puissants réservoirs de races.

Tout cela ne saurait cependant expliquer à lui seul l'état de désaffection évoqué par R. AMOUR. Le phénomène d'industrialisation a atteint beaucoup plus intensément des pays comme l'Allemagne, par exemple, sans pour autant que l'on ait enregistré outre-rhin un désengagement aussi prononcé que chez nous pour le petit élevage.

Il ne faut pas trop non plus généraliser sur le manque d'intérêt des jeunes pour l'élevage. Il a toujours existé des personnes qui restent attirées par tout ce qui vit et qui peuvent donc s'intéresser au lapin comme à tout autre animal domestique. Il n'est que de voir le regain d'intérêt actuel pour ce qui a trait à la biologie et aux peuplements naturels pour s'en convaincre aisément.

La crise que subit la cuniculiculture classique en France, et plus généralement les animaux de race de la basse-cour a certainement d'autres causes, sans doute encore plus profondes, que celles découlant des transformations subies par la Société.

L'absence d'une politique d'élevage clairement définie de la part des grandes organisations nationales et aussi des Pouvoirs Publics vis-à-vis des races et l'insuffisance d'informations techniques auprès des éleveurs, sont malheureusement, depuis des années des singularités durables et néfastes dont notre pays subit de plus en plus les conséquences. Le recrutement incohérent des membres, qui a été trop souvent l'apanage des Associations, ce que j'ai déjà eu l'occasion de signaler dans ces colonnes, vient compléter inopportunistement ce tableau des performances négatives de nombreux responsables des destinées du petit élevage. En 1957, j'écrivais déjà à ce propos « On se rendra compte sans doute un jour prochain, malheureusement trop tard, de l'irréparable bêtise qui a été faite soit pour satisfaire des intérêts personnels de la part de personnalités à courte vue, soit pour apaiser certains complexes idéologiques chez des doctrinaires invétérés, d'accélérer au lieu de freiner par des mesures de sauvegarde appropriées, le processus de dégradation du potentiel amateur dans l'élevage des animaux de basse-cour ». Et c'est bien là que se situe en fait le fond du problème. L'absence d'objectifs précis et le manque d'équipement technologique d'une part la recherche d'une clientèle docile au lieu du renouvellement étudié et progressif des structures traditionnelles d'autre part, loin d'amortir les effets de l'industrialisation les ont au contraire rendus plus aigus en atteignant de plein fouet le potentiel amateur, c'est à dire l'âme même du petit élevage.

Ce dont il faut se persuader, c'est que le remède à cette situation ne saurait provenir désormais que des Clubs les plus évolués et les plus dynamiques qui subsistent encore en France. Il est, en effet, présomptueux autant qu'illusoire d'attendre d'ailleurs autre chose que des déclarations d'intention ou des paroles d'apaisement. La notion de conservatoire des races, malgré son importance capitale pour l'avenir de l'élevage, n'a jamais déclenché en haut lieu de mesures adéquates susceptibles d'encourager le suivi de sa mise en route et du développement régulier de ses effets. Réanimer le potentiel amateur, c'est à dire l'esprit d'élevage qui a permis jadis la mise au point de toutes nos populations raciales, en lui trouvant des possibilités d'expression adaptées à notre époque, est le but fondamental des groupements de base que sont les Clubs. Il est toutefois indispensable que les objectifs impartis et les directives fournies à leurs membres puissent être appliquées dans tous les cas et sans délai pour avoir des effets tangibles. Ce qui implique que les éleveurs aient le désir et la possibilité d'agir en conséquence, et pose au premier chef le problème du recrutement des adhérents.

La première condition d'un recrutement fructueux, qui permet de constituer un effectif adapté à sa mission, c'est de placer les individus devant la réalité des faits en leur précisant clairement non seulement ce qu'ils ont à accomplir, mais également ce à quoi ils s'entraînent. Il est impensable à une époque où le temps et l'argent sont comptés pour tous d'attirer des gens de bonne foi dans une activité, fut-elle complémentaire ou même sportive, si elle ne répond pas vraiment à leurs aspirations, ne correspond pas à leur tempérament ou s'ils n'ont pas les possibilités de l'accomplir normalement. S'ils en ignorent toutes les exigences, cela n'aboutit qu'à des désillusions et à des abandons aussi spectaculaires que coûteux. Dans le cas présent, il faut savoir que le lapin de race n'est pas un objet de collection, ni un animal de salon, destiné à occuper des loisirs ! Ce fameux emploi des loisirs, voilà encore de la douce rêverie que de vouloir s'en servir à tout instant et sans discernement.

Elever, c'est produire. Le cuniculiculteur est un producteur de matière vivante il accomplit un acte de production qui n'a rien d'abstrait, rien d'automatique. C'est un transformateur, un valorisateur, qui met en œuvre pour élever des biens et des services. L'élevage n'est pas un jeu mais, répétons-le, un acte de production biologique avec toutes les obligations qui en découlent.

Le métier d'éleveur, même s'il s'agit d'une activité annexe, réclame une présence régulière pour assurer les soins des animaux, et suivre leur comportement. Il s'acquiert avec le temps, mais demande dès l'origine certaines dispositions individuelles jointes à des qualités de méthode et de sérieux.

L'éleveur doit faire preuve d'un esprit d'observation aigu, lui permettant de développer son sens des comparaisons et d'affermir son jugement, être patient, perspicace et suffisamment enthousiaste avoir de la suite dans les idées et le goût de l'effort.

Agir avec méthode, c'est d'abord organiser son élevage sur le plan matériel en fonction des possibilités offertes et en procédant par étapes. C'est aussi collationner dans un registre toutes les observations que l'on fait dans un clapier pour les exploiter à bon escient.

Etre sérieux, cela veut dire ne pas tricher, ni avec le temps, ni avec son installation, ni avec ses animaux.

J'ajoute encore que la famille de l'éleveur ne doit pas être hostile à cette activité, sous peine de voir surgir des conflits dommageables au sein d'un foyer.

Ce sont là, très sommairement tracées, les exigences et qualités requises pour faire de la cuniculiculture. Il va sans dire que le vieux conseil du début « petit » s'avère toujours d'actualité pour se roder correctement à l'élevage. L'étape d'agrandissement ultérieur, si elle est possible matériellement, doit aller de pair avec un perfectionnement technique qu'il convient de ne jamais sous-estimer.

Les solutions de facilité et toutes les formes d'escamotage du travail entrepris pour accomplir cet acte de production ne peuvent conduire qu'à des échecs, ce dont il faut être bien persuadé.

Si l'on veut vraiment sauver nos principales races de lapins, c'est à dire les voir se développer correctement, comme c'est le cas dans de nombreux pays européens, il est indispensable que les Clubs soient assurés que leurs membres soient en mesure d'élever correctement. Et avant tout, cela suppose que les problèmes liminaires que pose l'élevage ne soient pas pour les débutants une suite d'obstacles qui les épuisent. C'est bien pourquoi toutes les vérités premières se doivent d'être mises au grand jour pour que chacun puisse s'engager en prenant l'entière responsabilité de ses actes. Les Clubs se doivent d'accomplir cette mission d'information de base pour rassembler autour d'eux des praticiens avertis susceptibles d'assurer la survie des races.